

Il a été tiré de cet ouvrage

*5 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma,
à Voiron, numérotés 1 à 5.*

VIVRE ET MOURIR LA...

12.53
Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- La Tendresse.
- Le Paradis des Vierges sages.
- Jolie personne.
- Le Défaut de l'armure.
- Il Giorgione.
- L'Enfant de bohème.
- En Campagne avec la Légion étrangère.

POÈMES

- Les Hommages divins.

THÉÂTRE

- Le Titan, drame lyrique en 5 actes, en vers.
- La Tragédie des Empires, drame épique en 5 actes, en vers.
- Les Ailes du moulin, comédie en 3 actes, en prose.

POUR PARAÎTRE :

- Niobé, poème.
- L'Ode à la création, poème.
- La Ronde des Spectres, roman.
- Sur fond noir et or, trois romans.

no. A. 6681

ALBERT ERLANDE

VIVRE
ET MOURIR LA.

ROMAN D'UNE ANGLAISE EN FRANCE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés

CONTROL 1953

1956

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
„CAROL I” BUCUREȘTI
COTA 35982

ec 21/02

BCU-Bucuresti



C38723

Copyright 1920 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

VIVRE ET MOURIR LA...

PROLOGUE EN 1911

— Eh bien! Qu'est-il arrivé?

— Un accident de machine.

— Oh! Nous ne partirons pas à l'heure!

— Rassurez-vous, Ivy, ce sera vite réparé. Comme vous avez peur de ne pas partir! Un instant de retard vous épouvante.

— C'est à cause de vous, Harry; le dernier train pour Londres est à minuit, je crois. Puis, il fait tellement humide. Relevez le col de votre manteau, voulez-vous? Cette bruine de novembre, quelle tristesse!

— Vous n'êtes plus touchée, Ivy, par la poésie de nos ciels.

— Mais, il n'y a aucune espèce de poésie, dans ce qui nous entoure : les dalles luisantes des quais, ces fumées épaisses, ces chantiers, ces hangars...

— Vous êtes injuste. Regardez, quel beau sujet d'eau-forte composent ces noirs mats traversés par

les éclairs du feu qui jaillit des machines; ces vergues; ces ponts; ces architectures de fer si délicates; et, là-bas, ce steamer dont les hublots sont éclairés; et ces lanternes vertes et rouges décolorées par la brume; et la brume elle-même...

— Tout cela me parle de travail, de commerce, de misère! C'est une féerie diabolique. Ces hommes qui s'agitent, ne ressemblent-ils pas à des gnomes? Comme on sent bien, ici, que la malédiction de Dieu pèse encore sur le monde; qu'il faut gagner son pain à la sueur de son front; qu'il y a des riches et des pauvres; que le bonheur est dans la paix de l'âme! Et, vous le savez, Harry, j'ai peur de mon âme! Dans ce brouillard, qui a l'odeur de la houille et du vent glacé de la Manche, je suis anéantie...

— Les paysages du Sud vous hantent. Les nôtres ne vous inspirent plus que de la haine!

— Je vous le répète, Harry, comment pouvez-vous appeler ces horreurs, un paysage? Entrons dans la salle à manger. Il y a trop d'humidité pour vous, sur le pont de ce navire.

— Non, restons accoudés aux bastingages. Causons encore un peu, devant ce panorama anglais.

— Irez-vous chez ma mère, ce soir?

— Non, je ne lui ai promis ma visite que pour demain.

— Vous trouvez qu'elle va mieux, n'est-ce pas?

— Beaucoup mieux. Ne vous tourmentez pas à son sujet. Je vous enverrai, très ponctuellement,

de ses nouvelles. Je vous écrirai la vérité sur la santé de votre mère.

— Elle vous aime tendrement, Harry.

— Je l'aime aussi; et je la respecte.

— Vous irez à la maison, souvent, n'est-ce pas?

— Comme par le passé. Comme si vous étiez là.

— Vous êtes le meilleur garçon de la terre.

— Votre mère sera tellement seule.

— Oui... Oui... Père est mort!... Tom et Georges sont aux Indes... Pauvre vieille mère!...

— Vous l'abandonnez, à votre tour!

— La Riviera, c'est si près.

— C'est peut-être plus loin que les Indes et que la mort!

— Marchons, voulez-vous? Le froid me pénètre.

— Vous arrêterez-vous à Paris?

— Non, je vais directement à Montaigne.

— Vos amis de Marseille passeront-ils l'hiver avec vous?

— Je ne pense pas.

— Vous vous ennuierez, dans cet hôtel...

— Non, mes amis les Dalizan m'ont recommandée à la directrice, Mme Gontier. Il n'y a personne dans son établissement. J'y serai confortablement installée. J'ai une chambre à deux fenêtres, qui s'ouvrent sur la mer, en face des ruines romaines, et un boudoir. Je prendrai mes repas avec Mme Gontier. Je ne m'ennuierai pas. J'ai trop à réfléchir.

— Puissiez-vous ne pas déplorer ce départ précipité!

— Mon départ n'est pas précipité, Harry. Voici deux mois que je le prépare.

— Et vous ne m'en disiez rien!

— Jusqu'au dernier moment, j'espérais qu'il serait inutile. Il faut que je m'en aille!

— Trois semaines suffiront-elles, pour ce que vous désirez savoir?

— J'y compte, Harry; je l'espère.

— Et si trois semaines ne suffisent pas?

— Je prolongerai mon séjour.

— Que deviendrai-je, pendant cette absence?

— Il est téméraire de bâtir la maison du bonheur sur des sables mouvants. Je suis une misérable créature assiégée par les remords, les doutes et les scrupules. Je suis la vivante incarnation de l'inquiétude.

— Si vous m'aimiez comme je vous aime...

— Dans mon cœur, il n'y a pas uniquement de place pour l'amour.

— Oh! Ivy, expliquez-vous!

— Ce que vous me demandez est difficile. Mais je veux essayer. Mon cœur est semblable aux rayons que l'on retire des ruches. Des cellules le divisent. Vous riez? Je continuerai, malgré votre moquerie. Il y a une cellule pour l'amour : et celle-là est remplie, Harry, je vous l'affirme. Il y a une cellule pour l'amour de moi-même : celle-là est creuse et défoncée. Il y a une cellule pour

Dieu : elle est vide, et c'est affreux ! Je ne sais pas ce que je suis. Je ne me souviens plus de ce que j'ai été. Je me juge avec sévérité. Rien ne m'émeut. Je m'effraye. J'ai vingt-quatre ans. Je n'ai pas vécu, et je souffre... Les événements de ma vie, quels sont-ils ? Un voyage sur la Riviera, lorsque j'étais enfant ; la mort de mon père ; nos fiançailles ; le départ des deux garçons pour les Indes ; une escapade à Paris, il y a six mois. C'est tout !

— Et la crise que vous traversez actuellement.

— Pardonnez-moi, Harry ! Ayez pitié de moi ! Je me suis crue formée pour être une femme anglaise, comme votre mère, et comme la mienne. Je me suis trompée. Ne m'interrogez pas. Depuis quelque temps, je rends malheureux tous ceux que j'aime, et qui m'aiment. Leurs manières d'agir, leurs paroles, leurs idées m'étonnent. Je suis distraite, sollicitée par... une morale... que je ne définirai bien que toute seule. Harry, parmi les événements de mon existence, il en est un, le plus tragique, le plus navrant, que je ne vous ai pas raconté. Le voici. Écoutez : C'était, il y a quinze jours, dans votre atelier si intime, si chaud avec ses tentures sombres, ses tapis, ses estampes et sa grande presse à eaux-fortes. Il faisait bon. Il y avait des fleurs. Vous terminiez, revêtu d'un sarrau taché par de l'encre et brûlé par les acides, une pointe sèche, pour votre éditeur. Je préparais le thé, les toasts. Je me sentais heureuse. Je me sentais *chez moi*... Je me disais, en vous regar-

dant : « Quand nous serons mariés, ce sera toujours ainsi. »

— En vous regardant à la dérobee, je pensais de même.

— J'eus, pendant quelques minutes, l'impression d'avoir triomphé de mes doutes et la certitude de pouvoir loyalement devenir votre femme. Mais l'ombre envahit, peu à peu, l'atelier. Les larges ailes qui me portaient vers vous se frôlèrent. Je m'assis sur le divan, et je me mis à pleurer. Vous m'avez parlé doucement, sagement, mon cher Harry. Puis vous vous êtes tu... Hélas ! il n'y avait pas de consolation possible pour les larmes que je répandais ! Ni l'un ni l'autre n'avons pu trouver le mot capable de chasser le silence qui régnait entre nous et nous éloignait. C'est à cause de ces larmes, c'est à cause de ce silence que je pars ! Ces larmes que j'ai versées, près de vous, dans votre maison qui sera la mienne, j'ai besoin de me persuader qu'elles étaient ridicules !...

— Rapporterez-vous, de là-bas, les matériaux qui vous permettront d'édifier la maison du bonheur ? Ne serait-il pas plus simple de rester en Angleterre, au lieu d'aller en France ?

— Vous n'aimez pas la France, Harry.

— Les Français me déconcertent. J'ai habité Paris deux années. J'ai travaillé dans des ateliers, j'ai lu des livres ; j'ai eu des camarades que je ne comprenais pas et dont les plaisanteries, souvent, me choquaient. Mais vous, peut-être, aimez-vous

trop la France pour une femme destinée à être une vraie Anglaise. Vous êtes très Latine.

— En Angleterre, je me sens Latine; en France, je me sentirai très Anglaise.

— Y a-t-il un pasteur à Montaigle?

— Non.

— Comment ferez-vous, Ivy?

— Vous quitterais-je, Harry, si les discours des pasteurs pouvaient quelque chose sur moi?

— Avez-vous emporté des livres?

— Aucun. Vous m'enverrez des magazines et des journaux. Le vent se lève. Nous aurons une mauvaise traversée! Harry...

— Vous m'avez appelé?

— Excusez-moi! Tout cela est nécessaire, absolument nécessaire. Vous êtes très bon de me laisser partir sans m'adresser des reproches trop durs. Ne vous éloignez pas; restez auprès de moi. Ne soyez pas triste. Il faut que vous m'approuviez, vous!

— Prenez cette bague, Ivy, c'est un simple fil d'or.

— Passez-le, vous-même, à mon doigt.

— Ma bien-aimée!

— Cher Harry, pardonnez-moi!

Cette conversation, qu'interrompt la sirène annonçant le départ, eut lieu, le 5 novembre 19.. par une soirée brumeuse, à bord de la *Ville-de-Dieppe*, entre miss Ivy Hill et Harry Palgrave Brown, son fiancé.

PREMIÈRE PARTIE

I

Elle ressemble à un éboulement de corolles, la roseraie qui, de la terrasse entourant la maison, descend, en pente rapide, jusqu'au bois de pins si proche de la mer que les vagues y laissent, parfois, après les tempêtes, des coquillages et des algues.

Toutes les variétés de roses sont mêlées dans ce fouillis qui paraît inculte, mais que cinq jardiniers entretiennent, avec le plus grand soin, sous la direction de M. Bernard Alliès, propriétaire de *la Regina*.

C'est là le nom de ce domaine, et c'est aussi le nom d'une rose que Bernard Alliès a créée : elle est rouge, veloutée, presque noire au centre. Son parfum rappelle celui des acacias et des tubéreuses.

Les rosiers ne sont pas l'unique richesse de cette terre. Elle possède aussi de vastes vergers

et des œillets splendides. Leurs plates-bandes décorent une allée de palmiers que des jasmins et des chèvrefeuilles escaladent, enlacent et réunissent, les uns aux autres, à la mode italienne. Cette avenue aboutit à un portail toujours ouvert et donnant sur la route de la Corniche. Des barrières en bois, des haies d'aubépines et de clématites permettent aux passants de jouir du spectacle offert par ces plantations. Elles sont célèbres sur toute la côte, de Marseille à Monte-Carlo. On les aperçoit de la mer. Encadrées par les pins serrés comme les lierres des roches, elles ont l'air de corbeilles remplies de fleurs et renversées devant un divin paysage. Il se déroule, le long d'un golfe, à côté de Fréjus, abrité par une colline que surmontent les ruines d'un château. Sur la plage, se dressent les vestiges d'un amphithéâtre romain où des chrétiens, selon la légende, furent livrés aux bêtes. Plus loin, au milieu des flots, incrustée de madrépores, s'élance une colonne corinthienne; et, quand la mer est calme, on distingue, par deux mètres de profondeur, les murailles écroulées d'un temple.

Montaigle compte six cents habitants, tous pêcheurs ou employés à la fabrique de parfums *Laclos et Chardin*. Ce n'est pas une station à la mode. Pas de casinos; pas de magasins. Les étrangers qui viennent y séjourner ne sont attirés que par la saveur de la nature et se contentent des petites villas disséminées, sans ordre, sur le sable,

ou des chambres propres et de la cuisine bourgeoise de Mme Anaïs Gontier.

Dimanche. Bernard Alliès se promène, ses journaux à la main. Il va à la rencontre du facteur, sur la route.

Devant *la Regina*, les automobiles et les voitures ralentissent leur allure : les voyageurs qu'elles transportent se dressent pour admirer les roseaies. Alliès sourit. Il voudrait cueillir ses plus belles roses et les déposer aux pieds de ces étrangers. Il voudrait les prier d'entrer, ou leur donner à entendre que ses jardins sont à tous. Mais il n'ose pas.

Bernard Alliès a cinquante ans. Il est de taille moyenne et trapu. Il est vêtu d'un complet en flanelle blanche. Pas de gilet. Une cravate lavallière rouge flotte sur une chemise de toile écrue. Les bords de son feutre gris se relèvent sur une figure de mousquetaire devenu paysan.

Une musique nasillarde retentit. Alliès se retourne et aperçoit deux pifferari très vieux. L'un joue de la cornemuse, l'autre du flageolet. Bernard les arrête et les interroge. Ils arrivent du Piémont, parcourent le littoral, gagnent leur vie en improvisant des concerts, de village en village; ils couchent dans les granges ou à la belle étoile, sous le regard de Dieu.

Le romanesque de ces existences séduit l'âme de Bernard Alliès. Il distribue aux deux musiciens

errants la monnaie qu'il a sur lui. Il pense qu'ils ont quelques repas assurés, et il est heureux.

Le facteur lui remet une lettre. Il examine le timbre : *Aïn-Sefra*.

Ses mains tremblent, ses paupières battent. Il regagne sa propriété, la traverse en entier, et se réfugie sous une tonnelle, à l'angle d'un verger.

Aïn-Sefra! La localité où Jean Mortier, son neveu, achève son service militaire aux tirailleurs algériens.

Quand il reçoit des nouvelles de là-bas, Alliès est affolé. Il redoute que son Jean n'ait encore commis quelque extravagance. Il s'était engagé au 400^e régiment d'infanterie, à Montpellier; mais, à la suite d'une altercation avec un sous-officier, dans un tripot, Jean avait été envoyé en Afrique.

Enfin, Alliès déchire l'enveloppe.

— Ah! le brave petit! s'écrie-t-il, après avoir lu la lettre. Le brave petit!

Jean est caporal, et annonce son prochain retour en France.

Alliès aurait volontiers divulgué son bonheur à la terre entière. Avec quelle impatience n'attend-il pas midi! Ses amis, l'abbé Chabert et le docteur Maurillet, déjeunent chez lui. Ils partageront certainement sa joie. Une émotion profonde et délicate l'exalte. Il contemple le ciel, la mer, toute la nature qui semble se recueillir, afin qu'il puisse mieux entendre le chant de sa félicité. Et, lorsque cet hymne intérieur eut atteint à sa plus grande

intensité, les cloches de l'église sonnèrent, et Bernard eut envie de s'agenouiller et de remercier le Créateur.

De brusques aboiements et des mots bizarres : « *Lay Down! Get away!* » brisent sa rêverie.

Il se dirige vers la clôture. Ses chiens, un épagneul et un griffon, tiennent une jeune fille en arrêt. Debout contre la haie verte, en plein soleil, l'inconnue fait, avec son chapeau de paille, ses cheveux, son corsage et sa jupe, une tache dorée, blanche et mauve.

— Ici, Faust! Ici, Turc! commande Alliès. Allez coucher!

Les bêtes obéissent. Alliès s'avance, se découvre, s'excuse :

— Ils ne sont pas mauvais...

— Oh! monsieur, je suis désolée, si confuse...

— Attendez que je vous dégage, ces ronciers sont épineux... là... Vous n'êtes pas déchirée, au moins!

— Oh! merci, monsieur.

Il la regarde. Elle est grande et svelte, très blonde. Une figure ovale aux traits volontaires. Des yeux bleus. Un teint que Bernard Alliès compare à celui des roses de la Malmaison épanouies.

— Je parie que vous êtes la jeune fille anglaise de Mme Gontier, dit-il.

— Oui, je suis...

— Alors, bonjour, ma voisine. Enchanté de faire votre connaissance.

— Mettez votre chapeau sur votre tête. Moi aussi je suis enchantée de faire votre connaissance. Monsieur...?

— Alliès! Bernard Alliès! répondit-il en saluant de nouveau.

Puis, il ajouta :

— Répétez un peu mon nom pour voir.

Elle articula le nom fort correctement.

— Hé! Ce que vous le parlez bien, le français! Et vous, miss?

— Ivy Hill.

— Comment?... Comment?

— Ivy.

— Et ça s'écrit?

— I. V. Y.

— Et ça se prononce *Aïvé!* Ah ben!

— Et cela signifie : lierre.

— « Je meurs où je m'attache », ajouta Alliès. C'est la devise du lierre.

Tous deux éclatèrent de rire.

— Ah! miss, que c'est bon, votre gaieté! Elle complète ce beau jour.

— Ce jour divin, monsieur Alliès.

— Vous êtes venue, par la haie, pour voir un peu mes roses, je parie.

— Je suis si honteuse!

— De quoi? Bon Dieu! Par exemple! Vous aimez les fleurs?

— Je les adore.

— Bravo! Suivez-moi un peu. On va vous en

cueillir un, de bouquet. Le bouquet de la bienvenue. Je suis content que les fleurs vous plaisent. Je suis content que mes fleurs vous aient tentée, petite miss. C'est gentil de votre part de n'avoir pas résisté au plaisir de leur rendre visite.

— Et de vous en voler quelques-unes aussi, monsieur Alliès.

— Ah! miss Ivy... est-ce que je prononce bien Miss Ivy, mes rosiers sont fiers.

Ivy était déconcertée et charmée par le tour que prenait l'aventure. La familiarité d'Alliès ne la choquait point. Elle était amusée par ses gestes, par son accent et par ses expressions de Méridional; attendrie par sa générosité et surtout par la rayonnante bonté qui transfigurait sa face massive, rouge comme de l'argile cuite, illuminée par de petits yeux marrons, et allongée par une barbiche grise.

Et, comme la jeune fille lui répétait que c'était pour lui dérober des roses qu'elle avait franchi la haie, Alliès haussa les épaules :

— Risquer de se piquer pour des *Marie-Henriette*, des *Rêves d'or*, des roses de murs, des caches-pierres! Qu'auriez-vous fait, miss, si vous aviez vu ma *Regina*? Regardez-la, cette sultane, cette coquaine! Regardez-la!

Il sortit un sécateur de sa poche.

— Laissez-la sur sa tige, monsieur Alliès. Elle est trop... luxuriante!

Mais Alliès coupa la fleur. Il enleva, de la tige roide et verte ainsi que du jade, les épines trian-

gulaires et d'un rose délicat de corail. Ses doigts courts accomplissaient ce travail avec un soin infini. Il fit remarquer à Ivy que les feuilles étaient intactes, sombres, lustrées comme les feuilles des houx, et bordées d'un liseré dentelé et brun. Il coupa d'autres fleurs, et, en composant sa gerbe, il disait :

— Plus vous m'en demanderez, plus je serai heureux! Si vous voulez les rosiers, aussi, je vous les enverrai. Prenez-en tant que cela vous plaira, et chaque jour... Et ces cerisiers et ces abricotiers! A la saison, vous goûterez leurs fruits, et vous m'en donnerez des nouvelles

— A la saison, je serai en Angleterre.

— Eh que non!

— Je repars dans trois semaines.

— Trois semaines! Et vous descendez de là-haut, pour un aussi petit bout de temps!

Il respira une fleur, murmura :

— Ces Anglais, tout de même!

Et à voix haute :

— Mais on parle donc de Montaigle, chez vous, puisque vous voilà?

— Ce sont des amis de Marseille, rencontrés dans un hôtel de Paris, les Dalizan, qui m'ont indiqué votre délicieuse plage.

— Trois semaines, c'est pas beaucoup!

— Évidemment, mais...

— Ah! je comprends. Il y a le papa, la maman, la famille, quoi?



Et Ivy apprit à Bernard Allié que son père était mort; que ses frères exploitaient, aux Indes, une plantation de thé; et que sa mère habitait seule, dans les environs de Londres.

En donnant ces renseignements, elle ne savait pas si elle obéissait à un mouvement naturel de son âme ou au désir de répondre, par un joli abandon, à la gentillesse de Bernard. Elle l'ignorait, mais elle sentait, néanmoins, qu'elle aurait mal agi en ne traitant pas en ami cet excellent homme. Elle sentait aussi que, pour la première fois de sa vie, peut-être, elle respirait sans contrainte.

— Puisque la maman est seule, on lui expédiera des fleurs, pour lui montrer qu'on ne l'oublie pas.

— Comme vous êtes bon!

— Pourquoi être méchant?

— Vous êtes un poète, monsieur Allié.

— Un poète horticulteur. Pour sûr que je n'écris pas des vers!

— Il n'est pas nécessaire de composer des poèmes comme Keats pour être un poète.

— Puis, tout le monde est un peu poète, ici. C'est la force du pays qui veut ça.

— Comme c'est exact, ce que vous dites. Tenez, la force du pays, je la subis déjà.

Elle lui avoua que jamais, en Angleterre, elle n'aurait eu l'idée de se faufiler au travers des haies pour dérober des fleurs.

— Il me semble que ce n'est presque pas très coupable, à Montaigne. Il me semble aussi que

vous êtes meilleur que les autres hommes, monsieur Alliès ; et cela parce que vous êtes un sage et un heureux. Partout des fleurs ; du soleil toujours ! Et, fleurs et soleil, voilà de sains moralistes, pas ennuyeux et très persuasifs, n'est-ce pas ?

Alors, Bernard Alliès plaça son bouquet sur un banc, et regardant la jeune fille, il s'écria :

— Pour sûr, je suis heureux à cause du soleil et des plantes ; mais si je suis heureux, aujourd'hui, miss, eh bien, tenez...

Il tira hors de sa poche la lettre de son neveu, l'agita et reprit absolument comme si Ivy eût été au courant des événements de son existence :

— C'est cette lettre qui me rend heureux. Une lettre de Jean.

— Votre fils ?

— Non, je ne suis pas marié. Jean, c'est mon neveu, le fils de ma sœur. Ah ! un numéro pas ordinaire, celui-là ! Un cerveau brûlé, mais un bon cœur. Le portrait de sa mère...

— Je connaîtrai madame votre sœur ?

— Elle est morte, la pauvre !...

— Oh ! je suis si triste...

— Je ne peux pas en parler sans larmes, après quinze ans. Je n'aimais qu'elle au monde. Elle était jolie, et, patatras, un beau jour, elle s'amourache d'une espèce de vaurien, l'épouse. Il lui mange sa fortune, l'abandonne...

— Oh ! l'affreux individu !

— Et elle meurt en me confiant son fils Jean. Je

l'ai *éduqué*. Il termine actuellement son service en Afrique. Il m'annonce que, depuis avant-hier, il a ses galons, et que nous le reverrons bientôt.

Il soupira, comme s'il venait de se débarrasser d'un remords :

— Et, tenez, miss, la main sur le cœur, ça me fait plaisir de vous dire pourquoi je suis content!

— Je vous... *congratule*... pour ces heureuses nouvelles, monsieur Alliès. Maintenant, il faut que je vous quitte.

— Oh! oui, pour la messe.

Ivy baissa la tête, rougit :

— Non, je suis protestante.

— Toutes les religions sont bonnes, affirma Alliès en tendant le bouquet à la jeune fille.

— Croyez-vous?

— Pourvu qu'on soit brave! Ces roses sont-elles catholiques ou protestantes?

— J'imagine qu'elles sont des païennes. Je vous dis au revoir, monsieur Alliès, et je vous remercie tellement...

— A votre service, mademoiselle Ivy.

Il la regarda s'éloigner, le visage enfoui dans les roses.

En retournant chez lui, Alliès jeta un coup d'œil dans la propriété voisine, louée, depuis un mois, à une mystérieuse créature.

Elle n'allait pas à l'église, ne parlait à personne, recevait peu de lettres, portait cheveux courts,

robes collantes, et passait, au dire de sa domestique montaigne, des journées entières dans un hamac. Elle fumait des cigarettes à bout doré, toussait, et pleurait quelquefois. Elle se nommait Colette Nanteuil, et arrivait de Paris.

Ce matin-là, Colette Nanteuil, assise par terre, au grand soleil, faisait une réussite.

— Une divorcée, une actrice! murmura Alliès.

Cinq minutes après, il était devant sa maison, frappait avec un râteau contre la fenêtre de la cuisine, appelait :

— Noémie! Noémie!

Et, dans le cadre de la fenêtre, apparut un buste de femme noir et rouge. Le noir était formé par le corsage et les cheveux collés sur le crâne et contre les tempes; le rouge par la face plate.

— Noémie, une bonne nouvelle!

Elle ne répondit pas, car elle possédait la prudence et le calme exigés par les fonctions de cuisinière et de majordome qu'elle remplissait depuis quarante-cinq ans chez les Alliès.

— Jean revient.

— Et c'est pour m'apprendre une pareille « castastrophe » que vous me dérangez, je vous félicite!

— Et il y a de quoi! Jean est caporal, sa conduite exemplaire...

Des larmes montèrent aux yeux de Noémie :

— Pas possible, monsieur Bernard!

— Tiens, lis, vieille entêtée.

Il lui tendit la lettre. Noémie se pencha pour la saisir; et, après l'avoir lue :

— C'est vrai! On nous l'a changé, notre Jean!

Elle essuya son front avec sa manche et ajouta :

— Il ne réclame pas d'argent!

— C'est une belle nature, Noémie!

— La broche sonne, monsieur Bernard. La volaille est grasse...

— Tu déboucheras du champagne.

— L'abbé et le docteur vous attendent.

Alliès contourna la maison, et trouva ses hôtes dans la véranda.

— Mon cher, nous allons commander l'apéritif, dit le docteur. Il est midi vingt-cinq.

— Ah! mes bons amis! s'excusa Alliès.

Puis, il s'écria :

— Noémie! les boissons, l'eau fraîche!

Noémie disposa sur une table deux bouteilles, trois verres, une alcaraza, et sortit en bougonnant :

— Et si ma poularde est trop cuite.

Alliès servit l'abbé :

— Voici votre porto, monseigneur!

Il s'assit :

— Et à vous l'absinthe des dimanches, docteur.

Il lança son chapeau sur une chaise, s'épongea :

— C'est bon de vivre!

Le docteur et l'abbé l'approuvèrent.

Fils de laboureurs aixois, orphelin à cinq ans, l'abbé avait été élevé par la Fabrique de sa paroisse.

A sa sortie du séminaire, il avait été vicaire de *la*

Major, à Marseille. Il avait vécu au milieu de pêcheurs et de pauvres gens. Il avait été ensuite envoyé à Montaigle. Il se lia bien vite avec Bernard Alliès qui lui donnait de l'argent pour son église et pour son école.

Il était âgé de quarante-cinq ans, de petite taille, très propre, chauve, toujours soigneusement rasé, et d'un léger embonpoint. De fines boucles recouvraient ses oreilles et le col de sa soutane. Il avait des yeux bleus continuellement émerveillés, un nez aquilin, des lunettes d'or qu'il remontait au-dessus des sourcils, quand il parlait.

Le docteur Maurillet, de Nîmes, ne s'était installé à Montaigle que dans le but d'y édifier un casino et un sanatorium. Il cherchait des capitalistes, et comptait sur Bernard Alliès à qui, souvent, il avait expliqué ses projets :

— Une magnifique affaire, certifiait-il.

— Mais adieu la tranquillité, répondait invariablement Alliès.

Mais le docteur ne désespérait pas de le convaincre. Il le savait bon garçon, vaniteux comme tous les Marseillais retirés des affaires et enrichis par le commerce des huiles. Il lui avait fait obtenir les palmes académiques, et lui parlait insidieusement de la croix et de la députation. Il le flattait, et lui jouait, sans trop de malice, une comédie assez banale, le consultait à tout propos, riait de ses plaisanteries un peu lourdes et prévues, lui empruntait ses locutions, feignait d'apprécier la

qualité de son esprit et d'être réconforté par sa belle humeur et sa santé.

Si Alliès voyait en l'abbé la parfaite image de l'homme de bien, il voyait en Maurillet la parfaite image de l'homme du monde. Le docteur avait trente-huit ans, une barbe blonde carrée, les cheveux abondants, une silhouette fine et une élégance de tailleur pour dames. Il allait chaque année à Paris pour renouveler sa garde-robe et pour prendre, disait-il, l'air et les dernières façons de la capitale.

Le dimanche, Alliès invitait ses amis à déjeuner et quand Noémie annonçait :

— Ces messieurs peuvent se mettre à table, Alliès répondait :

— La royale parole!

Un taon roux entra dans la salle à manger :

— Une bonne nouvelle, remarqua l'abbé.

— La bonne nouvelle, je l'ai reçue ce matin, répliqua Alliès.

— Voilà qui explique la présence de ces gracieuses verreries, observa Maurillet en désignant les flûtes à champagne que Noémie leur distribuait.

— Vous l'avez deviné, docteur. Mon neveu revient. Écoutez :

Il lut la lettre d'une voix chevrotante.

— Hein? Ça vaut bien une bouteille...

— Alliès, mon cher, méfiez-vous, insinua le docteur, qui redoutait l'influence que Jean Mortier pourrait exercer sur son oncle. Vous êtes trop

faible. En me rappelant tout ce que vous m'avez confié au sujet de ce garçon, j'estime que votre devoir est d'être prudent.

Alliès, attristé, se tourna vers l'abbé :

— Qu'en pensez-vous?

— Mon Dieu, répondit-il, en remontant ses lunettes sur son front, je ne voudrais pas contredire le docteur, ni me montrer trop optimiste, mais je crois que l'on est en droit de tout attendre de la part des natures excessives. La lettre de Jean Mortier est certainement sincère, et dénote, à mon sentiment, un repentir réel.

— Vous êtes indulgent, l'abbé, murmura le docteur.

Alliès coupa net la dispute en racontant son entrevue avec Ivy.

— Figurez-vous, ajouta l'abbé, que je l'ai surprise, hier au soir, à l'église. Dès qu'elle m'a aperçu, elle s'est enfuie... et, ce matin, en ouvrant le tronc des pauvres, j'ai découvert, au milieu des gros sous noirs, une pièce d'or.

— C'est elle ! c'est elle qui a fait cette aumône, affirma Alliès. Tout de même, comme il y a de braves cœurs sur la terre !

Après le café, l'abbé se retira pour chanter les vêpres. Alliès et Maurillet prirent le sentier du Château. Pendant cette excursion hebdomadaire, le docteur parlait généralement de son sanatorium.

Vers le soir, comme Bernard rentrait chez lui,

il remarqua, à côté des ruines romaines, deux jeunes femmes qui causaient.

— Par exemple, voilà qui est curieux! fit-il, en reconnaissant miss Ivy Hill et Colette Nanteuil.

II

— Mademoiselle, vous avez laissé tomber votre peigne.

— Oh! merci. Vous êtes très aimable.

Et, pendant qu'Ivy Hill repique dans ses cheveux le peigne d'écaille blonde que vient de lui tendre Colette Nanteuil, elle répète en souriant : « Merci » et s'en va.

Le chemin qui contourne les gradins de l'amphithéâtre est étroit. Colette suit Ivy qui se retourne :

— Sortez-vous pour une promenade? demande-t-elle.

— Oui.

— Allons ensemble, voulez-vous?

— Très volontiers.

C'est ainsi que débuta cet entretien qui devait avoir une telle influence sur la destinée d'Ivy.

Elles marchèrent, quelques instants, sans échanger une parole. Colette se décida, finalement, à briser le silence :

— Cela vous est égal d'être avec moi?

— Au contraire, répondit Ivy, sans saisir le sens de cette interrogation. Je suis charmée...

— Vous êtes seule, à Montaigle?

— Oui, j'habite chez Mme Gontier. Et vous?

— J'ai loué la *Villa des Lierres*.

— Vous êtes seule aussi?

— Oui, je suis seule.

— C'est si rare de rencontrer une Française seule... Moi, je suis Anglaise.

— Vous avez peu d'accent.

— Je suis si contente de ce que vous me dites.

A ces mots, la conversation tombe. Colette en profite pour inspecter miss Hill.

Elle la trouve très belle, un peu trop grande peut-être, mais vêtue comme un chien savant. Même pour se promener sur le sable ou pour traverser des collines, peut-on exhiber des souliers aux semelles aussi larges, aux talons aussi plats, une jupe de laine verdâtre, une chemisette de flanelle bleue, et ce grotesque petit chapeau tyrolien?

Et miss Ivy Hill, par contre, se demande en quoi réside l'élégance de Colette Nanteuil.

Des bottines de cuir jaune serrent la jambe, et leurs hautes tiges se perdent sous la jupe de toile écrue qui descend jusqu'aux chevilles frêles. Une écharpe de gaze mauve enveloppe le torse, s'enroule autour des bras et du col qui supporte une tête petite aux cheveux marron, courts et bouclés, maintenus sur le front et les tempes par un vaste

feutre blanc dont une cocarde relève un des bords. La simplicité de cette toilette enthousiasme Ivy. Elle remarque alors que Colette lui arrive à l'épaule; elle remarque aussi ses yeux et ses sourcils noisette, son nez retroussé, ses joues duveuses et ombrées par des fossettes, ses lèvres larges et fardées.

Et pendant qu'Ivy enviait la taille gracieuse de Colette et le charme animal de sa physionomie et de ses traits, Colette, de son côté, s'avouait, en admirant Ivy, malgré son accoutrement médiocre : « Je donnerais beaucoup pour avoir une semblable allure. »

Leurs regards se surprirent alors, et le sourire qu'elles échangèrent leur prouva qu'elles étaient satisfaites de leur examen.

Colette fredonna une chanson et Ivy lui demanda délibérément ;

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à Montaigle ?

Un mois environ.

— N'est-ce pas que c'est un charmant pays ?

— J'en connais de plus « folichons ».

— Comment dites-vous ? De plus...

— De plus gais, rectifia Colette.

— Les gens sont si curieux, si naturels.

— Oh ! vous savez, moi, je vis en sauvage.

Elle changea de ton pour ajouter :

— Je vous ai appelée mademoiselle, tantôt, et je vois que vous avez une alliance. Excusez-moi.

— Je ne suis pas mariée.

— Vous êtes une « jeune fille de famille ».

— Ma famille est à Londres.

Elle se baissa pour ramasser un coquillage :

— Et vous?

— Moi? Je suis artiste.

— Oh! J'en étais sûre! s'écria Ivy. Vous êtes peintre, n'est-ce pas?

— Non, je suis artiste dramatique.

— Vous écrivez des drames?

— Non, artiste dramatique veut dire actrice.

— Actrice! interrompit Ivy.

Son expression fut telle, en prononçant ce mot, que Colette, déconcertée, murmura :

— Si mon métier vous choque...

— Je vous admire! s'écria Ivy. Le théâtre, c'est si fascinant. Vous êtes à la Comédie-Française?

Colette sourit :

— Pas tout à fait, non.

— A l'Opéra?

L'émerveillement d'Ivy l'amusait :

— Je chante, avoua-t-elle, mais des opérettes.

— J'adore vos opérettes françaises.

Colette affirma qu'elle viendrait à bout d'un opéra tout aussi bien qu'une autre, mais qu'elle était trop indépendante pour accepter des protections, et trop fière pour en mendier.

— Le talent doit suffire, déclara Ivy.

— Oh! vous croyez! Le talent, le vrai, empêche souvent d'arriver.

— Pourquoi?

— Les camarades sont jalouses, et les directeurs des... des gens mal élevés.

— Mais, cependant...

— Que voulez-vous?

Elle hausse les épaules :

— Peuh! ce sont des hommes!

— Je comprends, je comprends, répondit Ivy, dont les épais sourcils blonds se froncèrent.

— Et les hommes, continua Colette, les Français sont tous taillés sur le même modèle. Les Anglais sont plus chics.

Ivy songea brusquement à Harry Brown, et hasarda :

— Ils sont plus respectueux.

Puis, pour adoucir l'amertume que renfermait la phrase de Colette, elle modifia ainsi son jugement :

— Mais il y a des Anglais très méchants, très cruels, sâvez-vous.

— Tous ceux que j'ai connus étaient des garçons « épatants et galetteux ».

— Galetteux?

— Riches et généreux.... excusez-moi, j'emploie, de temps en temps, des mots du boulevard... Comme je vous le disais, les Anglais sont généralement distingués et très à leur aise...

— Ils sont ennuyeux, parfois.

— Pas à Paris.

— J'imagine que l'air de France est excellent pour les cervelles anglaises.

— Je le crois, appuya Colette.

Après avoir apprécié, très classiquement, les mérites et condamné les défauts respectifs des habitants de Londres et de ceux de Paris, — car, pour Mlle Nanteuil, la France était contenue tout entière dans Paris; et pour miss Hill, Londres représentait les Royaumes-Unis, — elles conclurent que l'idéal serait un homme qui posséderait, avec les vertus morales de l'Anglais, l'esprit séduisant des Français. La création d'un tel personnage les enchanta.

— Vous espérez dénicher un mari qui corresponde à cet idéal? demanda Colette.

— Je ne parle pas pour moi, répliqua Ivy. Je suis engagée... fiancée...

— Et votre fiancé vous laisse voyager seule?

— C'est naturel.

— Pensez-vous?

— Il a confiance en moi, dit miss Hill.

Et lançant dans la mer le coquillage qu'elle avait ramassé près des ruines, elle décréta :

— On m'a toujours respectée.

— Évidemment, mais c'est drôle... Une jeune fille... fiancée...

— Serait-il dangereux pour moi d'être seule?

— Ça, vous savez... Enfin, vous voyagez par plaisir.

Ivy hésita quelques secondes avant de répondre :

— Uniquement par plaisir.

Ses joues s'empourprèrent à ce mensonge. Mais

comment exposer les raisons qui l'éloignaient de l'Angleterre? Comment analyser les angoisses de sa conscience?

— Il me semble, dit alors Colette, que si j'étais fiancée, mon seul plaisir serait de voir, le plus souvent possible, mon fiancé. Voyager, me séparer de lui, par plaisir, ne me viendrait pas à l'idée. Mais, au fait, l'aimez-vous, votre fiancé?

— Je l'estime. Il est si loyal.

— Oh! la! la! ricana Colette. L'estime, ce n'est pas un sentiment du cœur.

— Vous m'épouvantez.

— Si votre fiancé vous aimait vraiment, il vous aurait défendu de partir, continua Colette.

— Me défendre quelque chose! Jamais il n'aurait osé! s'écria Ivy.

— Si vous l'aimiez, reprit Colette, sans tenir compte de l'indignation d'Ivy, vous ne l'auriez pas quitté... par plaisir.

— Mais, c'est parce que je l'aime que je suis partie.

Colette s'arrêta, et, la tête basse, les bras croisés, l'œil narquois, elle regarda miss Hill s'expliquer :

— C'est pour savoir si je suis réellement digne de lui, si je peux entrer dans sa demeure avec une âme simple.

— Non, mais... est-ce sérieux ce que vous me racontez là?

— Très sérieux.

— Bizarre, murmura Colette en reprenant sa

promenade. Ce n'est tout de même pas en abandonnant un homme que vous apprendrez si vous l'aimez. Ce n'est pas en réfléchissant... Non...

Elle passa son bras sous celui d'Ivy :

— Voyez-vous, ma petite amie, commença-t-elle d'une voix grave, dans la vie, il ne faut pas être trop scrupuleuse : c'est du mauvais travail. Pour s'apercevoir qu'une action est bonne, qu'une âme est belle, il faut de l'application, des loisirs... et l'on n'a pas le temps. Le vertige de la vitesse s'est emparé des esprits..., on ne considère que les choses qui se jugent vite, et sans effort. Pourquoi chercher la perfection ? La vie, c'est comme les soirs de première. Si on se dit : « Attention de ne pas rater mon entrée ; de ne pas oublier tel geste ; gare à cette note ; méfions-nous de cette danse » ; si on repasse, une à une, les difficultés du rôle, il vous apparaît terrible, vous fiche un trac intense... et le résultat est bien simple : on se fait « emboîter ». Tandis que si on se dit : « Allons-y carrément ; je ne suis pas laide ; j'ai de la voix ; je sais danser et je connais mon public », on a, évidemment, un petit moment d'émotion, puis, une fois en scène, on est tout épatée de voir que ça marche à merveille et d'autant mieux que ça n'est pas trop... trop travaillé. Dans la vie, agissez de même. Vous êtes jeune, jolie et certainement riche. Vous possédez donc ce que j'appellerai des moyens, des dons naturels. Perfectionnez un peu votre métier de femme... et le bonheur est à vous.

— Vos paroles me laissent rêveuse, madame...

— Elles sont mauvaises, si elles vous font rêver.

— Votre sagesse m'impressionne.

— Ce n'est pas de la sagesse, mais de l'expérience, tout au plus.

— A votre âge, une telle expérience!

Elles étaient arrivées à l'extrémité de la plage, aux pieds d'un mur clôturant une propriété.

— Je suis éreintée, dit Colette. Asseyons-nous sur ces rochers.

Elle toussa.

— Oh! vous avez pris froid! s'écria Ivy, en s'installant à côté d'elle.

— Non. Les bronches ne vont pas fort.

Et elle ajouta, avec une sorte de ricanement :

— On a beau savoir son rôle comme pas une, il faut compter sur les courants d'air.

Elles restèrent quelques instants silencieuses.

— Quel admirable paysage, reprit Ivy.

— Un peu triste.

Entre les promontoires du golfe, brillait la Méditerranée. Elle était bleu sombre sur les fonds d'algues, verte sur les fonds de sable, violette sur les fonds de rochers, et ces teintes que traversaient les reflets pourpres du couchant formaient, vers l'horizon, une nappe lumineuse et grisâtre.

La colonne corinthienne se détachait nettement contre le ciel. Le chapiteau, que n'atteignaient pas les vagues, avait sa chaude couleur de vieux marbre, tandis que le fût, continuellement sub-

mergé, montrait son revêtement de mousses luisantes et de madrépores.

Pendant le retour, Colette compara, de nouveau, la vie à un soir de première, et désorienta Ivy en affirmant :

— Estimer un homme n'est rien ; il faut l'aimer.

— Comment reconnaître que l'on aime ? interrogea timidement miss Hill.

— Quand vous sentirez que vous n'existez plus, répondit-elle avec une ardeur haineuse. Quand vous sentirez que vous n'avez plus ni conscience, ni volonté, ni dignité, ni personnalité, ni rien, devant un homme, alors vous l'aimerez ! Oui, on est là, heureuse de tout ce qui arrive... indifférente aussi... on est sur la terre et dans les nuages... surprise et charmée... sans force pour murmurer : « oui » ou « non », et capable de commettre des crimes... surtout, on n'a pas envie de voyager seule... un miracle vous métamorphose, on est troublée...

— S'en aperçoit-on toujours ?

— Si du sang tombait du soleil, le verriez-vous ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, la présence de l'amour dans un cœur se manifeste par des phénomènes plus brutaux qu'un orage de sang... Et puis, tout ça, c'est des phrases !

Elle remonta son écharpe de gaze et dit :

— Nous sommes à la fin novembre, on se croirait au mois de mai.

— Respirez l'odeur des jardins.

Elles s'arrêtèrent auprès de l'amphithéâtre. Aux parfums de la terre se mêlaient d'autres parfums apportés par la brise du large. La mer s'avancait plus avant sur le sable; et, en se retirant, elle entraînait les galets qu'elle avait polis.

Colette et Ivy se séparèrent au moment où Bernard Alliès regagnait sa demeure.

Le soir, Mme Anaïs Gontier dit à miss Hill :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me suivre dans le petit salon. J'ai à vous parler.

Ivy obéit. Le petit salon de Mme Gontier renfermait une commode Louis XVI en marqueterie, une console en bois doré, surmontée d'une glace à trumeau, un piano, deux bergères et une table à ouvrage. Des rideaux en moire crème encadraient la fenêtre, une tenture en soie bleue cachait la porte, et des papiers d'un gris verdâtre couvraient les murs. Les pensionnaires n'avaient pas la jouissance de cette pièce, qui contenait tout ce que Mme Gontier avait sauvé du « naufrage de sa fortune ».

Quand elle se fut installée dans une bergère, à l'angle de la cheminée, elle commença :

— Ma chère Ivy, vous m'avez été envoyée, recommandée par mon excellente amie Mme Dalizan et par ses filles Valentine et Denise; vous êtes étrangère, et peu au courant des habitudes françaises; je ne vous considère point comme une locataire, mais comme mon enfant.

— Mais je suis touchée par votre accueil. Votre bonté pour moi...

— Il ne s'agit pas de cela. Dites-moi, Ivy, où vous avez rencontré la personne avec qui vous vous êtes promenée, cet après-midi.

Ivy raconta comment elle avait fait la connaissance de Colette Nanteuil.

Quand la jeune fille eut terminé son récit, Mme Gontier, qui, tout en écoutant, avait joué avec les breloques et les anneaux de son sautoir, prit une pastille dans une bonbonnière, et déclara d'un ton assez sec :

— Vous m'obligeriez, Ivy, en évitant dorénavant cette créature.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas une femme comme il faut, répondit Mme Gontier en insistant sur la fin de sa phrase.

— Elle est si charmante, répliqua Ivy.

— Impossible de la fréquenter, entendez-vous, impossible !

— Elle est actrice.

— C'est bien pour cela.

— Sa philosophie de la vie est si... profonde... si troublante...

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Mme Gontier en se renversant contre le dossier de la bergère.

Puis, souriant à demi :

— Je vous prie de l'éviter.

— Quel chagrin pour moi ! Elle est si délicieuse

et parle un français si curieux, si caractéristique...

— De l'argot, sans doute. Tout cela est exécration, du plus vilain ton, et, je vous le répète, mon enfant, il convient que vous évitiez cette personne.

— Je l'éviterai, madame.

Une domestique annonça que le dîner était servi. Mme Gontier se leva :

— Allons à table, vous me répéterez les pensées profondes que cette petite délurée a formulées sur la vie.

Les idées de Colette furent sévèrement appréciées par Mme Gontier. A l'entier mécontentement d'Ivy, elle les jugea ou dangereuses ou banales.

Mme Anaïs Gontier, née de Roquelaure, était fière de sa noblesse et entichée de ses malheurs. Ils lui donnaient droit à l'auréole spéciale dont les gens épargnés par les caprices de la fortune entourent, volontiers ceux qui en furent les victimes. Ils leur vouent de l'admiration et du respect. Ils les considèrent aussi comme des espèces de paratonnerres. Il est rare, en effet, que la malchance s'acharne, dans un groupe, sur plus d'une maisonnée. Si vos amis sont frappés, vous avez quelque raison, semble-t-il, de ne pas l'être. Le malheur d'autrui sauvegarde, et si l'homme s'en réjouit, ce n'est point par cruauté, mais bien par couardise.

Avec « l'assurance » laissée par son mari le com-

mandant, Mme Gontier avait acheté l'*Hôtel de la Plage*, à Montaigne.

Parents, alliés et relations, en lui conseillant d'employer ainsi ses faibles capitaux, lui promirent leur clientèle. Pendant les vacances, les saisons de bains de mer, l'*Hôtel de la Plage* ne possédait pas une chambre libre. On y vivait, pour ainsi dire, en famille, car Mme Gontier appartenait au même monde que ses locataires. Elle était instruite, un tantinet pédante et bas bleu. Elle avait des joues roses et grasses, des cheveux poudrés et des mains potelées, « de jolies manières, un langage précieux, et un air de marquise », affirmaient Mme Dalizan et ses filles.

Miss Hill estimait sa propriétaire, mais lui trouvait l'esprit mesquin. Une femme vraiment intelligente n'aurait pas critiqué, comme elle l'avait fait, au nom de ridicules préjugés, la sagesse et les façons de Colette. Aussi, après le repas, Ivy monta dans sa chambre pour écrire.

Ivy regarde la nuit. Le ciel est d'un noir velouté. A intervalles réguliers, les collines du golfe, les claires villas des rives, les ruines surgissent dans le rayon tournant du phare, puis disparaissent, reprises par l'ombre.

Ivy clôt les fenêtres et tire leurs rideaux en toile de Jouy rose. Elle a besoin de rendre plus familière sa chambre trop vaste, aux murs enduits de peinture grisâtre, meublée d'un lit en cuivre, d'une

armoires en pitchpin, d'une commode provençale et d'un secrétaire, sur lequel sont placées les photographies de son fiancé, de ses frères et de sa mère.

Ivy allume son feu. Les nuits sont froides. Les flammes, et les roses de Bernard Alliès lui tiendront compagnie.

Ce soir, miss Ivy veut essayer de faire son examen de conscience.

Depuis qu'elle est à Montaigle, un sommeil brutal lui interdit toute espèce de travail. Elle a, cependant, donné à sa vie une régularité monastique, afin de pouvoir méditer.

Quand elle se réveille, le matin, à huit heures, elle prend un bain de mer; vagabonde, au soleil, sur la plage; puis elle rentre à l'hôtel; boit une tasse de café au lait; s'habille; erre dans le village; admire les jardins et respire.

Après ces courses, elle déjeune; cause avec Mme Gontier; attend le courrier; lit ses lettres; parcourt les journaux que lui envoie Harry, et repart. Les nouvelles d'Angleterre l'attristent toujours un peu. Mais, quelle mélancolie passagère! Un rien la dissipe : les nuances des vagues, la sortie des barques de pêcheurs, la fumée de l'usine, un bouquet de palmiers, une mimosaie. Elle goûte dans les auberges où elle achète du pain et du jambon. Dans les fermes, les paysans lui offrent du lait bourru et des fruits. Elle se passe fort bien de thé, de toasts, de miel et de confitures.

La nuit tombe. Ivy retourne à l'hôtel, le corps dispos, l'esprit sans inquiétude, heureuse et envahie par une insurmontable paresse. Elle s'allonge sur le divan de la véranda, assiste à la naissance des étoiles, sans parvenir à rassembler deux idées ou à suivre un rêve. Parfois, elle s'amuse à dénouer ses torsades. La brise glisse sur sa figure et sur ses bras. Elle est bien.

Avant le dîner, elle regagne sa chambre, se recoiffe, et fait un réel effort pour revêtir une toilette plus élégante que son costume de promenade.

Huit heures : le dîner. Elle mange de grand appétit, parle avec volubilité des événements de la journée : jeux de lumière, scènes champêtres, paysages découverts. Ensuite, à la demande de Mme Gontier, elle joue un nocturne de Chopin ou un fragment de sonate, et, quand dix heures sonnent, il est impossible à Ivy de résister au sommeil.

Sa conversation avec Colette lui rappelle brusquement que ce n'est point pour mener cette existence végétative qu'elle s'est réfugiée à Montaigne, mais pour savoir « où elle en est avec elle-même ».

Assise devant son secrétaire, vêtue d'un peignoir japonais rouge, à larges arabesques noires, les cheveux pendants, les pieds dans des sandales, et la tête dans les mains, elle se dit : « Je veux faire mon examen de conscience, » et se rend compte

qu'il est extrêmement malaisé de réfléchir méthodiquement.

Néanmoins, les pensées et les faits qu'elle doit analyser et discuter se présentent à elle comme des spectres, et forment une fresque confuse. Le fond de cette fresque dont le dessin, peu à peu, se précise, c'est New-Haven, les dalles luisantes des quais, les fumées épaisses, les chantiers, les hangars, le grand steamer aux hublots éclairés, le pont de la *Ville-de-Dieppe*. Et, à l'extrémité de ce pont encombré de marchandises et de cordages, les vapeurs traversées par le feu qui jaillit des machines ébauchent la face pâle et délicate d'Harry Palgrave Brown, son fiancé. A côté des fanaux verts et rouges décolorés par la brume, brillent étrangement les yeux bleus du jeune homme : des yeux rêveurs où passent des expressions émouvantes. Accoudé aux bastingages, oui, c'est bien Harry, c'est bien sa silhouette fine, son long manteau au col relevé, son chapeau souple. Cette vision est si intense qu'Ivy croit humer l'odeur du vent glacé de la Manche et de la houille, l'odeur du port. Elle entend le grincement du treuil, le sifflet des quartiers-mâtres, les jurons des hommes de l'équipage. Elle distingue même la figure d'un matelot qu'elle avait remarqué : un tout petit homme trapu, la figure rouge comme un verre de vin. Il fumait une courte pipe dont le fourneau était tourné vers le sol. Elle l'entend crier : « Ellooh ! » en tirant sur un palan. Puis elle entend les phrases d'Harry :

« Votre mère est seule et vous l'abandonnez. Le Midi de la France est, peut-être, plus loin que les Indes et que la mort! » Elle se souvient des larmes sans consolation répandues dans l'atelier d'Harry. Elle sent l'anneau, le simple fil d'or qu'Harry a glissé à son doigt...

Soudain, une voix chaude, réelle, éclatante s'élève dans la nuit. Ivy tressaille, se dresse, écarte ses rideaux, ouvre sa fenêtre.

A la clarté des flambeaux attachés aux taquets d'une barque, là-bas, sur la plage, les pêcheurs ramènent leurs filets. Ils vont et viennent, tout noirs sur le sable pourpre. Il n'y a pas de lune, mais les étoiles abondent et la mer est phosphorescente.

Ivy contemple, un instant, ce spectacle; un frisson lui parcourt le corps. Le vent est froid; elle referme la croisée, attise les bûches, et s'installe devant son secrétaire pour songer à son fiancé; mais l'enchantement est détruit.

Les éblouissements de la Méditerranée et du ciel méridional, les richesses de la terre opulente, l'or du soleil recouvrent les spectres de la fresque confuse. Aux yeux de miss Hill, ce n'est plus New-Haven qui s'ébauche sous la brume, c'est Montaigne qui resplendit! C'est un ruissellement continu de lumière, l'azur de l'espace et celui de la mer où les courants dessinent des arabesques, le sol rouge, les pierres et le sable jaunes, les collines avec leurs roches grises et leurs pins vert de bronze, les mai-

sons blanches aux toits écarlates, les palmiers, les eucalyptus et les fleurs.

Elle ne se rappelle plus les après-midi passées auprès d'Harry dans l'atelier si chaud, si intime avec ses tentures sombres, ses tapis et sa grande presse à eaux-fortes. Elle ne se rappelle plus leurs calmes conversations sur l'art et sur le devoir. Elle ne se rappelle plus les soirées pendant lesquelles sa mère lui lisait certains chapitres de *David Copperfield* ou de la *Petite Dorrit*. L'odeur des roses de Bernard Alliès est trop forte, le chant nocturne du matelot trop chaleureux pour laisser une atmosphère anglaise se reformer dans la chambre gaie où miss Hill essaye, ce soir, de faire son examen de conscience. Miss Hill est le jouet du ravissement qui l'a frappée en descendant du train, à Montaigne. Elle est possédée par la poésie de la petite église d'où l'abbé Chabert l'a chassée en traversant le chœur; elle est épanouie par le plaisir que lui ont procuré son offrande aux pauvres et l'accueil de Bernard Alliès; mais plus impérieux que toutes ces émotions, le souvenir de Colette la fascine.

« S'il vous aimait vraiment, il ne vous aurait pas laissé partir. Si vous l'aimiez, vous ne l'auriez pas quitté. L'estime n'est pas un sentiment du cœur. Quand vous n'aurez plus ni personnalité, ni dignité, alors vous aimerez. »

Harry ne s'est pas opposé à son départ. Elle l'a quitté sans déchirement. Elle a toujours gardé sa dignité, sa personnalité, devant lui.

Mais alors ?

Elle ne cherche pas à réfléchir davantage. Que lui importe que les sentences de Colette soient vraies ou fausses. Elle les sent agir comme un délicieux poison sur son esprit. Elle ne s'aperçoit pas qu'elles le désorganisent, le troublent. Elle attend une révélation.

La chaleur qui sort de la cheminée flétrit les roses qui s'effeuillent. Le matelot s'est tu, qui chantait sur la plage. Et il y a, tout à coup, dans l'âme d'Ivy, un grand vide.

Elle songe qu'elle a promis à Mme Gontier d'éviter, dorénavant, Colette. Elle n'a pas l'intention de tenir sa promesse, et comme, d'autre part, elle ne veut pas mentir, elle espère que la destinée lui fera rencontrer l'actrice dans des conditions telles qu'il lui sera impossible de ne point lui parler.

Machinalement, elle prend une feuille de papier et écrit : « Mon cher Harry » ; et demeure pensive.

D'un geste bref et découragé, elle repousse la feuille de papier : pour ce qu'elle a à dire, une simple carte suffira.

Des phrases affectueuses et banales. En méritait-il plus, celui qui n'a pas su la dominer ?

« Que ferait-il, si je ne l'aimais plus ? » se demande-t-elle. Il lui faut lutter contre le désir d'adresser à son fiancé une lettre inquiétante.

Cette lettre, elle l'écrivit, le lendemain.

Elle commença par annoncer à Harry qu'elle ne

croyait pas amasser, en trois semaines, les matériaux de « la maison de leur bonheur; » que dans cette province radieuse, les jours fuyaient si prestement et de si étrange manière qu'elle n'avait eu ni le loisir ni l'envie de méditer; que ce travail, d'ailleurs, si aisé en Angleterre, paraissait inutile et surhumain dans un pays créé pour la joie des yeux; et que ses yeux éblouis par l'abondance des fleurs et la somptuosité de la mer et du ciel commençaient seulement à voir. Elle s'acquitta d'une description de Montaigle, très détaillée et pleine d'allusions aux affreux climats du Nord. Puis, elle révéla que des idées bizarres la harcelaient comme de vilains diables opiniâtres. Elle écrivit, enfin :

« Que feriez-vous, Harry, si je ne devenais pas votre femme? Si je mourais? Si je ne vous aimais plus? »

Elle ne doutait pas que Brown répondrait scrupuleusement à cet interrogatoire.

Elle alla porter, elle-même, sa lettre au bureau de poste de la gare, et se trouva, face à face, avec Colette Nanteuil.

L'actrice était vêtue d'un long manteau de voyage et coiffée d'une casquette.

— Oh! vous partez! s'écria Ivy.

— Oui.

— Pour où?

— Paris.

— C'est si triste... Je ne vous verrai plus!...

— Bah! Sait-on jamais!

L'arrivée du rapide interrompit leur conversation.

Colette monta dans une voiture de première classe, et apparut à la portière d'un compartiment.

Ivy s'avança :

— Vous n'êtes pas malade... Madame? demanda-t-elle.

Colette sourit :

— Non.

Puis elle ajouta en se penchant :

— J'ai dû vous débiter des bêtises, hier. J'avais des papillons noirs...

— Vous m'avez dit des choses très justes, rétorqua Ivy gravement.

Un coup de sifflet. Le train s'ébranle. Ivy et Colette se serrèrent la main :

— Au revoir, dit Ivy.

— Sait-on jamais! répéta Colette.

Et l'une et l'autre avaient l'impression qu'elles se rencontreraient de nouveau.

III

Peu après, Mme Gontier présenta Ivy Hill à sa nouvelle pensionnaire et amie, Mme Suzanne de Faye.

Ivy fut frappée par la physionomie de cette jeune femme. Des yeux bruns, trop larges, agrandis

encore par des cernes bleuâtres, brillèrent dans sa face exsangue, sous une couronne de cheveux noirs. Sa démarche était accablée; sa voix faible, saccadée et sans timbre; elle craignait le bruit et ne tolérait qu'avec peine les rires et la gaité de sa fille, une enfant de trois ans, espiègle et robuste.

Elle resta quatre jours à l'*Hôtel de la Plage* et partit subitement, un soir après le dîner, sans raison apparente.

En revenant de l'accompagner à la gare, Mme Gontier trouva Ivy dans le petit salon.

— Comme c'est gentil à vous de m'avoir attendue, ma chère enfant.

Elle s'assit dans le fauteuil que lui avançait miss Hill, la remercia, ouvrit sa bonbonnière, choisit une pastille, la croqua, et dit :

— Mme de Faye m'a priée de vous transmettre ses excuses.

— Elle a l'air si malheureux, la chère créature, répondit Ivy qui achevait de couper les feuillets d'un livre.

— Elle n'est pas malheureuse, affirma Mme Gontier.

— Malade, alors?

— Non, délicate, comme beaucoup de gens.

— Elle est impressionnante, insista Ivy. Tant qu'elle a été ici, je n'osais pas vous parler... pourtant elle est très sympathique,

— Vous lui plaisiez aussi.

Ivy hocha la tête :

— Je suis sûre qu'elle n'est pas heureuse.

— Vous vous trompez. Elle a épousé un homme admirable.

— Oui, qu'elle estime, mais qu'elle n'aime pas. L'estime n'est pas un sentiment du cœur.

— Allons, allons, interrompit Mme Gontier. Vous me débitez là, mon enfant, du Colette Nanteuil tout pur. Je suis ravie que cette actrice ait vidé les lieux. Oh! vous avez beau fixer sur moi vos beaux grands yeux courroucés : j'en suis enchantée! Enfin, rassurez-vous. Suzanne et son mari s'aiment, et profondément.

Et, comme si elle eût deviné les objections qu'Ivy était prête à lui adresser, elle déclara :

— Et si elle l'a laissé pendant quelques jours, c'est parce qu'il a été appelé à Paris pour affaires, et qu'elle s'est sentie trop faible pour l'accompagner. Voilà.

Il y eut un silence. On entendit le grincement du coupe-papier entre les pages du livre.

— C'est une épouvantable histoire, murmura Mme Gontier.

Ses doigts glissèrent le long de son sautoir, comme pour en polir les anneaux d'or. Et, comme elle avait la certitude qu'Ivy désirerait connaître cette lamentable histoire, elle commença :

— Suzanne avait un ami d'enfance...

Ivy ferma son livre et écouta passionnément, car Harry Palgrave Brown était, pour elle, un ami d'enfance.

— Un jeune homme un peu plus âgé qu'elle, continua Mme Gontier encouragée par la soudaine gravité de miss Hill, Jacques Viguiers... Je suis l'intime de sa mère... Jacques et Suzanne s'aperçurent qu'ils s'aimaient le jour où ils découvrirent qu'il leur était défendu de s'épouser!

— Oh! Pourquoi?

— Ils étaient pauvres tous deux. La fortune des Veyrel est insignifiante; Mme Viguiers est veuve, et elle ne possède, je crois, que quatre ou cinq mille francs de rente.

— Oui, je devine, Suzanne a épousé un autre homme.

— Jacques l'a obligée à épouser son camarade Norbert de Faye.

— Elle a accepté!

— Elle a épousé Norbert parce que Jacques était mort.

Mme Gontier appuya ses doigts sur ses yeux, et ajouta :

— Il s'était tué.

— Il aurait dû avoir du courage, répondit Ivy, travailler, faire de l'argent.

Mme Gontier hochâ la tête et sourit.

— Comme vous êtes Anglaise, ma chère enfant!

Et comme Ivy protestait :

— Et je vous en félicite. Si Jacques avait eu des idées aussi saines que les vôtres, il ne se serait pas tué. Mais...

Elle agita ses mains qui ébauchèrent les plus vagues des gestes :

— C'était un poète, un artiste, un délicieux esprit, incapable de gagner deux sous.

— Il s'est tué parce que celle qu'il aimait ne pouvait pas devenir sa femme!

Et Ivy prononça très lentement cette phrase.

— Un coup de revolver au cœur, sur les bords d'une rivière, la Sarrette, pas loin d'ici, à Runel! On a trouvé son cadavre au milieu des iris et des joncs.

— Et Mme Viguiers?

— Elle vit toujours, mais vous imaginez son désespoir.

— Il n'a pas songé à sa mère.

— Non. Et cependant, il l'adorait. Suzanne a épousé Norbert. Le fantôme de Jacques est là, entre eux.

— M. de Faye est jaloux.

-- Non. Sa femme et lui ont l'affreux sentiment d'avoir perdu un frère, et ils en demeurent inconsolables. Que de tristesses, dans la vie.

— Oui, que de tristesses! répéta Ivy.

Et, pendant que Mme Gontier évoquait la figure vénérée du commandant Paul, son époux, Ivy Hill se demandait si Jacques Viguiers avait agi comme un héros ou comme un lâche.

Le lendemain, à midi, alors qu'elle était encore bouleversée par l'aventure tragique de Jacques et

de Suzanne, miss Hill reçut de son fiancé la lettre suivante :

• « MA CHÈRE IVY,

« Vous pouvez considérer l'état de votre mère comme aussi satisfaisant que possible.

« Elle me prie de vous remercier pour les cartes postales que vous lui envoyez si ponctuellement.

« Tom et Georges sont en bonne voie de réussite. La récolte s'annonce comme devant être très belle, et le climat de Rangoon ne les maltraite pas. Ce sont de fiers garçons, je vous assure.

« Tout va bien et vous pouvez vivre sans aucune espèce d'inquiétude.

« Prolongez votre séjour à Montaigle, puisque cela vous semble absolument nécessaire et raisonnable. Votre décision me chagrine, mais elle me prouve avec quelle noblesse et quelle gravité vous fixez vos yeux sur la vie.

« Certainement, nous serons heureux. J'espère que la lumière dont vous jouissez délivrera votre âme des angoisses qui la torturent; que vous reviendrez bientôt dans votre pays, et que votre maison vous paraîtra telle que vous la rêvez. Je sais qu'une femme de votre race apporte sa conscience entière dans ses moindres actions. Je suis donc tranquille; je travaille, j'ai confiance. Votre souvenir et mon art sont mes fidèles compagnons.

« Pourquoi des démons ricaneurs assiègent-ils

votre esprit? Croyez-moi, ce sont des démons malades et névropathes. Pour les chasser, vous n'avez qu'à rire. Une cervelle aussi bien équilibrée que la vôtre, un cœur aussi loyal ne devraient pas accueillir des idées inutiles et déprimantes.

« Je me décide à répondre à vos étranges demandes. Vous m'écrivez :

« *Que feriez-vous, Harry, si je ne pouvais pas devenir votre femme? Si je mourais ou si je ne vous aimais plus?*

« Ce sont là vos propres termes. Procédons avec ordre :

« *Si vous mouriez?* Ma chère Ivy, je n'ai jamais songé à pareille catastrophe. Je ne veux pas y songer. Comment vous laissez-vous aller à de semblables suppositions, dans ce pays merveilleux que vous me décrivez aussi nettement qu'un peintre? dans ce pays où les heures s'enfuient si prestement et de si étrange manière, prétendez-vous, que vous n'avez eu, pendant la première semaine de votre séjour, ni le loisir, ni l'envie de méditer. Il y a là une contradiction qui m'étonne. Ne seriez-vous pas influencée par la lecture de quelque mauvais roman français? Vous n'avez emporté aucun livre avec vous. Il n'y a pas de pasteur, à Montaigle. Je vous envoie une Bible. La curiosité seule vous incite à m'interroger. Je vous le répète : je n'ai jamais songé à la mort. Premièrement, parce que nos existences sont entre les mains du Créateur;

secondement, parce que c'est un méchant exercice qui diminue l'énergie.

« *Si vous ne m'aimiez plus?* Je vais vous rappeler notre histoire : Après dix années d'amitié calme, je vous ai avoué que cette amitié s'était changée en amour. Vous m'avez déclaré que vous m'estimiez. Je vous ai alors demandé de devenir ma femme. Vous m'avez répondu que je pouvais compter sur vous, et que j'avais votre parole. Depuis ce temps, je ne vous ai plus jamais questionnée au sujet d'un sentiment aussi solidement établi.

« Si vous ne m'aimiez plus, ce serait à cause d'une faute que j'aurais commise ; et ma vie, vous le savez, appartient à Dieu, à vous et à mon art.

« Je ne vous fais pas l'injure d'imaginer que vous pourriez cesser de m'aimer, par caprice, comme cela se voit dans certains romans passionnels et faux.

« Apprenez cependant une chose, Ivy, si vous ne m'aimiez plus, le mot amour n'aurait plus, pour moi, aucune espèce de sens. Vous transformeriez mon cœur en un tombeau où se refroidiraient les cendres de mes rêves, de mes désirs et de mes espoirs. Et, lorsque ces cendres seraient glacées, j'emploierais à me défendre contre une douleur injuste les forces que j'aurais employées pour vous rendre heureuse. Je sortirais certainement victorieux de ce combat, comme il convient à un homme.

« Souvenez-vous de notre entretien, à bord de la *Ville-de-Dieppe*. Vous avez quitté votre maison, votre famille et votre pays, afin de fonder, plus solidement, une maison, une famille, et de vous attacher par des liens indissolubles à votre pays. Ne l'oubliez pas.

« Vos demandes m'ont surpris. J'espère que mes réponses sont bien celles que vous attendez de moi... »

Ivy reste indécise, sa lettre à la main. Elle la relit, et voici qu'elle pense à Jacques Viguier. Elle ne s'arrête pas aux raisons qui ont motivé la mort du jeune homme. Elle songe, avec attendrissement, puis avec enthousiasme, à ce poète qui s'est tué parce que celle qu'il aimait ne pouvait pas devenir sa femme.

IV

Les deux jeunes gens qui viennent d'arriver à l'*Hôtel de la Plage* sont Anglais.

Par l'entre-bâillement de la porte, qui fait communiquer le petit salon avec la salle à manger, miss Hill les examine. Mais ils lui tournent le dos ; et, debout devant la baie, ils admirent le paysage.

— Eh bien, Walt, n'êtes-vous pas émerveillé ?

— Émerveillé ! répond Walt.

Il accroche sa casquette à une patère, choisit une table près d'une fenêtre qu'il ouvre, s'assoit, et se présente, de face, aux regards d'Ivy.

C'est un homme de trente-quatre ans, de taille moyenne, imposant par sa carrure. La tête petite, massive, aux traits nobles, est bien plantée sur le col un peu court. Walt a des cheveux presque noirs, séparés par une raie; un front étroit; des yeux enfoncés et gris; des lèvres rasées; le teint net. Les mâchoires saillantes portent le menton en avant. Il est vêtu d'un complet bleu.

— Vous m'avez conduit dans le plus beau pays du monde, Charley.

— Dans un des plus beaux, Walt... dans un des plus beaux.

Charley posa sa casquette à côté de celle de Walt, s'installa vis-à-vis de lui, croisa ses jambes, et s'écria :

— Hein? mon vieux Walt.

Charley est très grand et très sec. Il est chauve, mais ses tempes sont garnies d'un duvet jaune comme celui des canetons. Il a, autour de ses yeux bleus, des taches de rousseur; son front est blanc et contraste violemment avec le bas de sa longue figure osseuse qui est rouge de brique; des moustaches fauves, coupées court, se hérissent sous les narines rondes de son nez retroussé. Son long col ressemble à celui d'un poulet flambé. Le veston verdâtre est accroché aux épaules fuyantes, comme à un portemanteau.

En entendant Walt déclarer, une fois encore, que la Riviera était le plus beau pays du monde, Charley fit entendre un petit sifflement :

— Vous dites toujours cela, Walt. Le plus beau pays du monde est celui où vous vous trouvez.

Il abaissa ses paupières, remonta ses sourcils.

— Voilà que vous ressemblez à un clown, Charley, dit Walt.

A la justesse de cette remarque, Ivy qui était toujours derrière la porte, faillit éclater de rire.

— Walt, vous avez un inconstant caractère.

— Je suis extrêmement touché par la nature. Et celle-là me plaît plus que toute autre.

— Je vous ai entendu parler ainsi au Caire, à Colombo, en Chine et au Japon... Vous avez un inconstant caractère, vieux Walt.

— Dites un heureux caractère, Charley.

— Si vous le désirez... Mais que mangerons-nous aujourd'hui?

Une domestique — jupe et corsage noirs ; tablier, bavette et bonnet blancs — attendait les ordres.

— Il y a des hors-d'œuvre, Walt. Oh ! oh !... des langoustes !... un rumsteck aux pommes ?... une salade !... des fruits !... Cela vous va-t-il, Walt ? Oui... Que boirons-nous !

— Du champagne, naturellement.

Charley fit sa grimace de clown :

— Non, il y a beaucoup de vignes sur les coteaux.

Et, s'adressant à la domestique :

— Vous devez avoir du vin fait ici, mademoiselle!

— Un très bon vin, monsieur, répliqua la servante.

— Rouge ou blanc?

— Du rouge et du blanc.

— Hurrah! Vous nous servirez alors du blanc avec les langoustes, du rouge avec la viande, et du champagne avec les fruits. Êtes-vous content, Walt?

— Vous êtes un génie, Charley.

Walt découvrit sur une table voisine les journaux et les magazines d'Ivy.

— Allô! s'écria-t-il, le *Strand*, le *Daily Mail*. Y aurait-il des Anglais ici?

— Cela me surprendrait, Walt. Nos compatriotes sont à Nice, à Menton, à Monte-Carlo.

— Cependant, ces journaux, ces revues?

— Ils appartiennent, peut-être, à l'hôtel.

— Vous êtes un sage, vous avez réponse à tout... Charley, voici une histoire de détective, je vous la lirai après déjeuner.

Ivy aurait bien voulu pousser davantage le battant de la porte afin de mieux examiner ses compatriotes. Les gonds grinçaient. Alors, délibérément, elle entra dans la salle à manger, se dirigea vers la table où étaient ses journaux et fit mine de les y chercher.

Walt et Charley se levèrent.

— Excusez-moi, dit Walt, j'ai pris vos journaux, mademoiselle.

Il les lui tendit. Ivy balbutia :

— Si vous désirez terminer leur lecture.

— Excusez-nous, répondit Walt.

— Nous ne savions pas, ajouta Charley.

— Oh! cela n'a pas d'importance, conclut Ivy.

Elle rougit, prit les journaux, et s'en fut.

— Par mon âme, s'écria Walt, voilà la plus belle créature du monde.

Cette exclamation cloua Ivy sur place, derrière la porte.

— Vous dites toujours cela, ricana Charley, dès que vous apercevez une femme. Vous avez un inconstant caractère, Walt.

— J'épouserai cette fille, Charley!

— Devrais-je vous exaspérer, Walt, je vous rappellerai que vous avez, très souvent déjà, manifesté des intentions semblables, en Angleterre, à Colombo, à Bombay. Mais, à table, les hors-d'œuvre sont là...

— Malgré votre scepticisme, j'épouserai cette fille, affirma Walt.

En déployant sa serviette, il cite ces vers de Roméo :

— *Mon cœur a-t-il aimé jusqu'à présent? Démenez pareille chose, ô mes yeux! Car je n'avais jamais vu la vraie beauté, avant ce soir.*

— Vous m'inquiétez, Walt!... Crevettes de la Méditerranée, filets de harengs, sardines... Vous devenez poétique!... Prenez du beurre... Voilà un symptôme nouveau. Puis, cette personne... Le

pain français est délicieux... Cette personne est peut-être mariée...

— Vous n'êtes pas physionomiste, Charley!

— Mangez donc, Walt... Alors elle doit avoir un fiancé, en Angleterre.

— Laissez-moi rire de ces fiancés qui attendent!...

— Riez, vieux Walt? Je ris avec vous... Quel exquis poisson que la langouste...

— C'est un crustacé, Charley!... et cette jeune déesse a bouleversé mon cœur.

— Votre verre! C'est de la *Côte brûlée*.

— Remplissez, Charley. Et à votre santé. Ce vin a le goût du soleil.

— C'est le meilleur vin que vous avez bu, Walt, n'est-ce pas?

— J'allais le dire, Charley... Oui, bouleversé, mon cœur!...

— Heureusement que l'*Isis* repart dans six jours. Et, une fois en mer, en sortant de table, après le premier repas, vous me direz : « Charley, nous avons à bord une divinité! » Votre verre, vieux Walt.

— Je ne partirai pas. Plutôt me fouler la cheville, me luxer l'épaule, me rompre le tibia ou donner ma démission.

— Et votre situation perdue, que ferez-vous, Walt?

— Je me marierai. J'ai huit cents livres d'économies. Le père Blunt se montrera généreux. Je

lui soutirerai bien une pension de dix livres par mois. Puis, cette jeune fille doit avoir de l'argent, j'imagine.

— Imaginez, Walt.

— Le métier de marin me dégoûte. Je veux entreprendre des affaires.

— Lesquelles, Walt?

— Des affaires!

— Oh! parfaitement... Oui, nous parlerons de votre folie, ce soir, en chemin de fer.

— Je resterai ici, ce soir, Charley. Je veux causer avec cette jeune divinité.

— Prenez des forces, Walt. Il y a encore de la viande... et videz cette bouteille.

— Volontiers.

— Ce soir, vous ne resterez pas.

Mme Gontier appela Ivy pour déjeuner. Et la conversation entre Walt et Charley continua ainsi :

— Vous ne resterez pas, Walt.

— Je resterai!

— Non, vous avez perdu!... le champagne, mademoiselle, et très sec, je vous prie... Vous avez perdu avant-hier, à notre cher petit tripot de la rue Pavillon, douze livres; vous avez perdu hier vingt et une livres; et c'est beaucoup pour un simple lieutenant...

— Je resterai.

— Vous oubliez que vous avez juré de reprendre votre or à ces grenouilles françaises.

— Je resterai, Charley!

— Quoi, vous oubliez ce poker d'as...

— Oh! Charley! Charley! J'avais un full, un superbe full servi. Et, cependant, je resterai! Cela fera tourner la chance.

Il resta, et Charley lui tint compagnie. Après le dîner, comme Mme Gontier et Ivy jouaient à quatre mains une sonate de Mozart, les jeunes gens demandèrent l'autorisation d'assister à ce concert intime. Pendant le thé, Walter Blunt donna à leur hôtesse quelques renseignements sur lui et sur son camarade Charley Woodside. Ils étaient marins, et leur Compagnie, la *Black Star Line*, les avait choisis pour former l'état-major de son nouveau navire, l'*Isis*, affecté à la ligne Marseille-le Caire. Ils visitaient le littoral, et repartiraient dans cinq jours pour l'Égypte.

— Mais, ajouta Walt, en fixant ses yeux gris sur Ivy, je reviendrai à Montaigle.

La soirée se prolongea assez tard. Vers onze heures, miss Hill et Mme Gontier se retirèrent.

Quand ils furent seuls, Charley dit à Walt :

— Voilà du temps perdu et bien perdu! Comment se maintient votre amour pour la divinité, mon garçon?

— Il m'épouvante, Charley, je brûle!

— Vous êtes un morceau d'amadou, Walt.

— Vous êtes une brique réfractaire, Charley.

— Voilà qui est spirituel, Walt. Passons dans la véranda.

— Volontiers.

— Je me suis royalement ennuyé en vous entendant discourir sur la mélancolie de nos existences de marins, Walt!

— Certes, j'aurais préféré cinq minutes de tête-à-tête avec Ivy.

— Je vous comprends.

Il s'approche de la baie :

— Tiens, le ciel se couvre. Elle vous adorerait, votre déesse, si elle se doutait du sacrifice que vous lui avez fait, en restant ici, ce soir.

— C'est certain, elle m'adorerait.

— Avez-vous sommeil, Walt?

— Non.

— Voudriez-vous, par hasard, jouer à l'écarté avec moi?

— Volontiers, Charley. La nuit est jeune!

— Nous allons donc demander du whisky, des sodas et des cartes.

— Demandez du whisky et des sodas... J'ai des cartes!

— Vous avez des cartes?

— J'en avais pris un paquet pour jouer dans le train; mais la beauté du paysage m'a distrait.

— Vous m'inquiétez, Walt!

Il commanda les boissons à la domestique. Walt sortit de sa poche un paquet de cartes.

— A vous la donne, Charley.

— Oui, cher Walt, vous m'inquiétez!

Il tourna le roi de pique.

V

Les nuées qui, depuis deux jours, montaient tout autour de Montaigle et que le vent chassait, ont fini par se resserrer, se rejoindre et il pleut.

La pluie qu'Ivy supporta, durant de si nombreuses années, en Angleterre, sans même la remarquer, lui semble une injustice, une méchanceté de la destinée.

Le paysage méridional est laid, sous la pluie. Les touffes de palmiers, de pins et d'eucalyptus, les lignes des collines se fondent mal dans la brume où les couleurs des frondaisons, des villas et de la terre forment des taches criardes, d'un vert cru, d'un blanc mat et d'un rouge vif qui déplaisent aux yeux.

Ivy a le spleen. Elle vient de relire la lettre d'Harry, et, de rage, elle l'a mise en pièces.

Elle songe à Jacques Viguiers dont Mme Gontier lui a montré la photographie : une face enfantine et tourmentée.

Elle songe à Walter Blunt qui est en route vers l'Égypte et qui doit être, sans doute, hélas ! amoureux de quelque passagère.

Ivy est très malheureuse. Elle regarde la pluie qui tombe. Les nuages moins sombres se désagrègent ; les pins ondulent faiblement, et des

vagues s'avancent sur le sable. Au nord-ouest, le vent fait sa trouée, et brusquement de l'azur brille. Le mistral vainqueur ordonne aux nuages de disparaître. Un rayon fuse, et les vapeurs ornées d'un arc-en-ciel flottent et se retirent.

On frappe à la porte.

— Entrez, dit Ivy.

M. Alliès envoie à son amie une gerbe de roses mouillées. Ivy les dispose dans ses potiches et sort.

Il est trois heures de l'après-midi. Le vent devient de plus en plus faible. Des gouttelettes d'eau scintillent au bout des feuilles et aux pointes des palmes. Une odeur vivifiante monte des algues.

Deux jours de spleen ont démoralisé Ivy. Elle s'avoue qu'elle aurait pu les employer à méditer. Mais elle a découvert une chose épouvantable : la méditation l'ennuie.

La Bible que lui a envoyée Harry ne lui a procuré aucune consolation. Qu'importe, le ciel est resplendissant !

Ivy a l'impression, tandis qu'elle marche sur le sable et qu'elle respire avidement l'air saturé de parfums et de sel, d'avoir été malade et d'entrer en convalescence. Tout au fond d'elle-même, le remords et l'angoisse rôdent.

Près des ruines, elle rencontre l'abbé Chabert qui l'accoste. Ils échangent quelques phrases sur les variations de la température, les influences et la direction des vents. L'abbé remercie, ensuite, la jeune fille, d'une offrande qu'elle lui a fait parvenir

pour ses pauvres; puis, d'une voix très douce, un peu hésitante, il ajoute :

— Vous entrez à l'église, parfois, le soir, mademoiselle?

Cette demande embarrasse Ivy; mais, sans donner à la jeune fille le temps de répondre, l'abbé continue :

— Pourquoi vous enfuyez-vous dès que vous m'apercevez?

Ivy rougit, et, regardant le prêtre bien en face :

— Je pense que c'est mal de pénétrer ainsi dans votre église : je suis protestante.

— Vous pouvez entrer : ce n'est pas défendu.

Elle s'écrie alors :

— Comme je suis contente de ce que vous me dites là, monsieur.

Machinalement l'abbé reprend sa promenade. Ivy l'accompagne. Ils marchent lentement.

— Si contente! j'aime tellement votre petite église, si douce avec ses fleurs; naïve comme les âmes de ceux qui viennent y prier; j'aime son recueillement, son atmosphère, et je médite si bien... comme je n'ai jamais médité encore... devant vos autels. Je réfléchissais, jadis, dans ma chambre; mais, maintenant, je ne peux plus; cela m'attriste et m'ennuie. Pourquoi?

Et, changeant de ton :

— Dites, monsieur, toutes les religions sont-elles bonnes? Suffit-il (elle emploie le mot de Bernard Allès) d'être brave?

L'abbé répond :

— Il n'y a qu'une religion : elle a été révélée aux apôtres. Il n'y a qu'une vérité : celle que les apôtres ont répandue dans le monde. Jésus n'a-t-il pas dit à Pierre : « Pierre, tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église » ?

Et, comme pour ajouter de l'autorité à la phrase divine, il répète en latin :

— *Petrus, tu es petrus...*

Sa voix tremblait un peu. Il ne s'attendait pas à entamer une discussion théologique avec Ivy. Il la devinait intelligente, raisonneuse, très instruite, et il craignait de ne pouvoir réfuter ses contradictions au moyen des arguments les plus simples de la foi.

Aussi, demeure-t-il émerveillé en entendant la jeune fille murmurer :

— Oui, il ne doit, il ne peut exister qu'une seule religion, qu'une seule vérité. Mais comment entendre leur voix ?

— Dieu vous fera cette grâce.

Ivy se demande si elle n'a pas déjà entendu la voix de la vérité dans le sanctuaire de Montaigle.

Elle se demande si ce n'est pas cette voix qui l'a retenue, bien souvent, sans pensée nettement définie encore, auprès du pilier blanc sous la quatrième station du Chemin de la Croix !

Elle explique à l'abbé qu'elle appartient à « la haute Église, » c'est-à-dire à une secte qui se rapproche du catholicisme ; mais l'abbé hoche la tête :

— Il n'y a qu'une seule Église!

Ivy avait été élevée dans un milieu terriblement protestant. Le catholicisme lui apparaissait sous la forme d'un moine espagnol, la face recouverte d'une cagoule noire, percée de deux trous par lesquels se montraient des yeux bilieux et lançant des flammes! Le catholicisme, c'était le marchandage des indulgences et des âmes, la corruption de la cour de Rome, l'anéantissement du libre arbitre, de la dignité.

Cette religion la terrorisait comme une invention cruelle, lui évoquait les brasiers d'enfer, la damnation, la constante colère d'un Dieu affamé de louanges, entouré de foudres et servi par des ministres indignes.

Ivy s'expliquait en employant des images bibliques. Elle conclut, cependant :

— Après m'être recueillie, je dirai même réfugiée dans votre église, après avoir assisté à la messe et après avoir entendu votre sermon, j'ai eu la certitude que l'on m'avait trompée! La religion romaine n'est pas une religion de haine et d'erreurs, n'est-ce pas?

— C'est une religion d'amour, répliqua l'abbé.

— Mais n'éloigne-t-elle pas de la vie?

— Que répondriez-vous si l'on vous certifiait que le soleil de juin tue les récoltes?

Miss Hill reprochait au catholicisme de « prendre par les sens ».

— S'il éloigne de la vie, observa l'abbé, com-

ment peut-il prendre par les sens? Quoi de plus beau, de plus touchant que les solennités du culte : offrir à Dieu, avec nos prières, les parfums et les fleurs de ses campagnes! Comment comprendre mieux la bonté de Dieu?

— En étudiant la Bible, répondit Ivy. Les textes sacrés expliquent...

— Dieu ne s'explique pas, interrompit l'abbé. Tout le labeur de votre esprit vous conduira moins près de lui que l'*Ave Maria* récité par la femme d'un pécheur, au crépuscule, à l'heure où vous venez, vous-même, vous asseoir devant l'autel.

Mais Ivy n'admettait pas le culte des saints.

— Pourquoi? demanda l'abbé. N'est-il pas d'une poésie et d'une grandeur infinies? Vous choisissez, pour présenter à Dieu vos supplications, des âmes bienheureuses qui ont souffert sur la terre, et qui savent ce que valent les douleurs. Cette communion établie entre les Vivants et les Morts, n'est-elle pas admirable? Prier...

— Vous avez de si poétiques prières.

Ivy n'admettait pas la confession.

— Dieu, qui s'est fait homme, n'a-t-il pas le pouvoir de faire de l'homme un dieu? C'est devant Dieu lui-même que le fidèle s'agenouille, au confessionnal.

Ivy critiquait bien d'autres choses dans la religion romaine : l'infailibilité du Pape, l'Immaculée Conception de la Vierge et la condamnation de Galilée. Elle avait lu, sans ordre, les livres les plus

contradictoires : Lacordaire et Renan, Strauss et le Père Didon, Chateaubriand et Voltaire. Elle croyait sincèrement déployer une science redoutable en élevant, de but en blanc, des objections dont souriait l'abbé :

— De quoi vous inquiétez-vous donc ? Aimez votre prochain ; obéissez aux lois de l'Église comme à celles de Dieu ; priez pour ceux qui ne prient point ; remerciez Dieu de vous avoir accordé la santé, la richesse et la joie ; soyez bonne pour ceux qui souffrent ; secourez les affligés. Voilà les ordres de Jésus. Le catholicisme est, avant tout, la religion de Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. — Aimez-vous les uns les autres. — Ne jugez point. » C'est une religion souriante pour ceux dont l'âme est pure ; pleine de charmes pour ceux qui se repentent et de consolations pour les désespérés. Son enseignement n'est-il pas renfermé dans quelques paraboles destinées à persuader les simples, en quelques fables que Jésus racontait, assis sur les pierres des fontaines, en Galilée, dans un paysage qui devait ressembler à celui qui nous entoure ?

Ces dernières phrases, l'abbé les prononça exalté par l'enthousiasme et la reconnaissance qui s'emparaient de lui, lorsqu'il récitait certaines oraisons, exposait certaines vérités, ou lorsqu'il se rendait compte de la beauté de la Nature, et du bonheur qu'il y avait à vivre parmi de bonnes gens.

Il remercia, une fois encore, Ivy de son offrande, et s'en fut.

Le soleil se couchait. Le ciel était sans nuages. Le chapiteau de la colonne corinthienne se colorait de ces mêmes teintes pourpres qui recouvraient la mer et s'étendaient sur les flancs des collines. Les palmiers et les eucalyptus étaient immobiles autour des maisons basses et blanches. Une barque noire rentrait au port. De la lumière ruisselait le long des rames; et Ivy n'eût pas été surprise si elle avait vu un homme vêtu de lin blanc, et la tête auréolée, s'avancer vers elle en marchant sur les flots.

Le soir, Ivy demanda à Mme Gontier de lui prêter son missel et de lui indiquer les pages où se trouvaient les prières pour les morts et les litanies de la Vierge.

Dans la lettre qu'elle envoya, le lendemain à son fiancé, Ivy glissa cette phrase :

« Que penseriez-vous de moi, si je devenais catholique? »

Par retour du courrier, elle reçut d'Harry Palgrave Brown, une réponse indignée :

« Quelle pernicieuse influence vous attire-t-elle ainsi vers l'erreur? Lire ces litanies de la Vierge, ces prières des morts, est une fantaisie bizarre!

D'ailleurs, mon esprit se refuse à être ému par des invocations sans suite.

« *Rosa mystica, Domus aurea, etc...* » ne signifient absolument rien pour moi. Je n'ai pas l'habitude de prier du bout des lèvres, de me livrer à des exercices machinaux. Vos entraînements m'effrayent. Allons-nous recevoir parmi nous une hérétique ?

« Si vous vous convertissiez, vous atteindriez mon âme en ce qu'elle a de plus sensible : ses croyances, ses certitudes ! La vie commune ne serait plus possible. Ma religion m'est aussi nécessaire, aussi chère que votre amour. Pourquoi me torturer ? »

Mrs Hill écrivit aussi à sa fille :

« Ivy, pourquoi désespérez-vous Harry ? Vous lui procurez d'atroces douleurs. Je ne vous parle pas des miennes, que vous devez comprendre.

« Harry est arrivé, l'autre soir, à la maison, bouleversé par votre question étrange. J'ai rassuré, de mon mieux, le pauvre garçon. Il vous aime, Ivy ! Vous êtes sa fiancée. Il me traite comme sa mère. Depuis votre départ, il passe une heure par jour auprès de moi.

« J'ai qualifié de fantaisies malades les passages de votre lettre où vous parlez avec sympathie de la religion romaine. Mais Harry n'admet pas que vous ayez le cœur de plaisanter sur d'aussi

graves questions. Il prétend même que, privée des conseils d'un pasteur, vous vous serez confiée à quelque prêtre habile, dont vous subissez l'influence. »

Ivy froissa ces lettres : « Avant tout, je tiens à être heureuse, » se dit-elle. Elle prit une feuille de papier, une plume et écrivit :

« CHÈRE MÈRE ET CHER HARRY,

« Vous me connaissez donc bien mal ! Comment redoutez-vous une apostasie de ma part ? J'ai eu tort de divulguer une fâcheuse supposition qui traversa, j'ignore pour quel motif, ma cervelle.

« Je suis toujours parfaitement équilibrée.

« Personne n'a le moindre ascendant sur moi.

« J'ai eu le tort de plaisanter sur des questions primordiales.

« Après vous avoir vanté la poésie des invocations sans suite qui constituent certaines prières romaines, j'aurais dû ajouter que j'ai terminé ma soirée en lisant quelques pages réconfortantes de la Bible.

« Pardonnez-moi, et je vous demande en grâce de ne plus me parler ni de conversion, ni de catholicisme. »

Elle relit sa lettre et tressaille. Jamais, jusqu'à ce jour, elle n'avait menti !

Elle est épouvantée par le nombre de mensonges qu'elle a, froidement, accumulés dans ces lignes.

Elle a un mouvement pour les détruire, car elle sait que sa mère et que son fiancé croiront à la sincérité de ses explications et de ses excuses.

Elle a menti, soutenue par une force inconnue, plus persuasive que sa conscience.

Malgré ses scrupules, elle envoya cette lettre, en se certifiant qu'il était permis de tromper des êtres qui s'éloignaient de vous et qui, bientôt, ne vous comprendraient plus.

VI

A peu de temps de là, un après-midi, sur la route du Cap Rouge, devant les grilles de la *Vagalone*, propriété ouverte aux pensionnaires de Mme Gontier, Ivy se trouve, face à face, avec Walter Blunt.

— Oh ! s'écrie-t-elle.

Et elle ajoute aussitôt, en tendant sa main gantée au jeune homme :

— Comment allez-vous, monsieur Blunt ?

— Bien, merci.

— Et M. Woodside ?

— Il va très bien aussi.

— Avez-vous fait bon voyage ?

— Excellent.

— Quand êtes-vous arrivé?

— Hier au soir.

— Et vous êtes déjà de retour à Montaigle? Ce pays vous a donc bien charmé!

— Ce n'est pas à cause du pays que je suis ici.

— Ah! vraiment?

— C'est parce que je vous aime!

Ivy essaye de sourire, de répondre à cet aveu brutal par une moquerie, par un sourire ou par un geste; mais la figure grave de Walt, sa voix tremblante et sèche l'intimident. Elle reste muette.

Tous deux de même taille, ils se regardent, les yeux dans les yeux, pendant un instant.

Puis Walt s'avance :

— Je suis venu vous dire que je vous aimais, et vous demander d'être ma femme.

Ivy fronce les sourcils, irritée par le ton autoritaire du jeune homme, furieuse d'être abandonnée par toute espèce de coquetterie.

Elle balbutie évasivement :

— Mettez votre chapeau. Le soleil est très fort.

Walt obéit. Il reprend :

— Je vous aime depuis le jour où je vous ai vue. Oui, lorsque vous êtes entrée, dans la salle à manger, pour prendre vos journaux, il y a quinze jours, j'ai eu la certitude que vous bouleverseriez mon existence! Si Charley était ici, il vous le dirait. Je vous aime.

Elle s'achemine, sans mot dire, vers la propriété. Il la suit, et murmure :

— Il faut que vous m'aimiez aussi.

Ivy se retourne :

— Il faut? Vraiment?

Elle découvre en elle un peu d'assurance :

— Enfin, cher monsieur, rien ne m'oblige à vous aimer. Votre ordre est vraiment comique. Convenez-en!

Au lieu d'en convenir, Walt affirme :

— Je suis incapable de vivre dans l'indécision. Chassez-moi, mais ne vous amusez pas de moi.

Ivy n'a pas la présence d'esprit nécessaire pour montrer à Blunt l'étrangeté de ses paroles :

— Je n'ai pas l'intention de m'amuser de vous, se contente-t-elle de répondre.

— Ah! miss Ivy, vous ne me connaissez pas!

Elle allait répliquer : « Je vous connais très bien, au contraire, » mais comment avouer qu'elle avait écouté aux portes. Elle dit :

— J'ignore en effet qui vous êtes.

Et cette phrase permet à Walt de s'écrier :

— Je suis l'homme qui vous aime, celui que vous avez le pouvoir de désespérer ou de rendre heureux!

Ils étaient arrivés sur le terrain de la villa inhabitée et à demi ruinée.

— Asseyons-nous, dit Walt. Il y a là un banc de pierre.

Et comme Ivy s'apprêtait à célébrer, par pure

malice, d'ailleurs, la beauté du paysage et la solitude de l'endroit, Walt l'interrompt :

— Dès que je vous ai aperçue, je vous ai chérie. Charley s'est mis à rire.

— Il a l'air très gai, votre ami.

— Très gai. J'ai cru un instant, moi aussi, que mon admiration pour vous n'était pas l'indice d'un véritable amour, et qu'il n'en subsisterait rien après un nouveau voyage. C'est même afin d'éprouver mon foudroyant sentiment que je suis parti. Hélas! votre figure, votre voix m'ont hanté jour et nuit. Notre navire, si rapide cependant, me paraissait se mouvoir plus lourdement qu'un voilier. Je m'imaginai que jamais nous n'aborderions en Égypte! Je consultais le loch, et pour me renseigner sur la vitesse de notre marche, savez-vous ce que je faisais? Je jetais des journaux à la mer. Vous souriez? Puis la crainte de ne plus vous retrouver me tortura. La traversée de retour me sembla encore plus longue. Quel interminable trajet que celui de Marseille à Montaigne! Tantôt, lorsque j'ai sonné à la porte de l'hôtel, mon cœur ne battait plus. Vos magazines qui traînaient sur la table m'ont ressuscité. Lorsque j'ai reconnu votre silhouette... Chassez-moi, si je vous ennuie! S'il m'est défendu d'espérer, dites-le-moi franchement.

Il ne laissa pas à Ivy le temps de répondre :

— Charley prétend que vous devez être fiancée, dit-il.

Ivy hoche la tête :

— Non !

Un imperceptible mouvement agite sa main gantée dont l'annulaire est entouré par le fil d'or donné par Harry.

— Si vous êtes libre...

— Certainement, je suis libre...

— Écoutez, miss Ivy, je suis obligé de quitter Montaigle, ce soir ; car demain, je suis de service. Si je n'emporte pas une promesse de vous, de l'espoir...

— Que ferez-vous ?

Ivy est étonnée par l'enjouement de sa voix.

— Ce que je ferai !

Walt se lève et fixant ses yeux gris sur Ivy :

— Vous voudriez savoir ce dont je suis capable ? Eh bien, je suis capable de tout ! De tout, comprenez-moi bien : de tout !

Il est debout devant elle, les sourcils contractés, les lèvres serrées, la tête basse.

Ivy a la certitude qu'il aurait le courage de se tuer, comme Jacques Viguiers, par désespoir d'amour. Elle balbutie :

— Oh ! ne soyez pas en colère. Vous m'effrayez.

— Pardon, je suis une brute. Excusez ma violence. J'ai tellement peur de souffrir ! J'ai passé, à cause de vous, des heures épouvantables. Regardez-moi, miss Ivy. J'ai rêvé des choses insensées, en mer... Pardonnez-moi... J'ai rêvé que j'étais heureux... Pardon...

Et sans savoir au juste de quel crime elle doit absoudre Walt, Ivy répond :

— Je vous pardonne.

— Me permettez-vous de vous aimer? supplie-t-il.

Et il reprend sa place auprès d'Ivy, sur le banc de pierre.

— Je ne peux pas vous défendre de m'aimer. Cependant, cet amour... est né un peu spontanément.

Ivy sourit en entendant Walt lui répéter ce vers de Roméo qu'il avait déclamé à Charley Woodside :

— *Je n'avais jamais vu la vraie beauté avant ce soir.*

Et, comme Charley Woodside, miss Hill remarque :

— Vous devenez poétique!

— Non, rectifie Blunt, mais je n'appartiens pas à cette race d'Anglais qui hésitent dix ans avant de déclarer leur amour à la femme qu'ils aiment; et je n'appartiens pas, non plus, à la race de ceux qui se complaisent dans d'interminables fiançailles.

Il se tait brusquement, puis soupire :

— Ivy! Oh! Ivy Hill...

Et son nom, ainsi prononcé, paraît délicieux à la jeune fille.

— Puisque vous ne me connaissez pas, je ne partirai plus.

— Pourquoi cela? interroge Ivy.

— Je viendrai vous voir souvent, à Montaigle.

Nous causerons.

— Ne brisez pas votre carrière.

— Mais...

— Je serais désolée de vous voir prendre une telle décision!

— Cependant...

— A chacun de vos retours, vous viendrez, comme aujourd'hui, me rendre visite.

— Vous n'avez donc pas compris que je vous aime! que je vous demande de m'aimer, de devenir ma femme! Vous voulez vous débarrasser de moi? Vous vous jouez de moi! Vous êtes trop belle pour n'être point malicieuse! Dans une semaine, vous serez à Londres, à Manchester, je ne sais où...

— Non, je suis ici pour longtemps.

— Vous pouvez changer d'avis.

— Je ne changerai pas d'avis.

— Vous pouvez être rappelée en Angleterre.

— Je vous en informerai.

— Je n'accepte pas! Vous voir une heure ou deux par semaine... ce n'est pas suffisant... c'est impossible!... Je ne partirai plus.

— Je ne vous recevrai plus! décrète Ivy, qui reprenait de l'audace, à mesure que Walt perdait la sienne.

— Ivy!...

— Eh bien?

— M'autorisez-vous à vous écrire?

— Oui.

— Me répondrez-vous?

— Certainement.

— Tant que je serai à Marseille, je vous écrirai tous les jours.

— Si cela vous plait...

— Mais, en voyage, je ne recevrai qu'une seule lettre de vous. Vous en recevrez quatre ou cinq de moi par le Péninsulaire, via Brindisi, par la poste française et par le Lloyd allemand. Oui... oui, je partirai....

— Il faut que vous partiez.

— Oui, pour vous obéir! Je me dirai : « Je pars pour obéir à Ivy! Je vais en Égypte, acheter des étoffes brodées, des tentures, des armes, des essences de fleurs et des tapis, pour ma fiancée! »

Il saisit les mains d'Ivy :

— Puis-je me dire cela? M'autorisez-vous à vous appeler ma fiancée... celle qui sera ma fiancée, si j'en suis digne!

L'expression de la joie sur cette face violente émeut Ivy :

— Vous êtes un enfant, Walter Blunt, un véritable enfant!

Il lui couvre les mains de baisers.

— Relevez-vous. Allons, soyez sérieux, commande-t-elle.

— Voyez comme je vous obéis! Ordonnez-moi de faire des prodiges : de ne plus jouer... au tennis... Oui, au tennis! de ne plus fumer. Je vous

obéirai. Le tennis et le tabac, voilà mes deux passions

— Jouez au tennis tant que vous voudrez, fumez aussi.

— Ivy, que Dieu vous fasse éprouver ce que j'éprouve en ce moment! J'emporte l'espérance dans mon cœur. Comme souvenir, comme talisman, laissez-moi emporter quelque chose de vous... Tenez, vos gants...

Elle les lui refuse.

— Pourquoi? demande-t-il.

— Parce que! réplique-t-elle avec impatience. Elle sourit tout aussitôt, car elle a peur que Walt ne les lui ôte par force :

— J'ai mes raisons!

Il insiste :

— Vos gants!

Elle se lève :

— Non!

Qu'aurait dit Walt en apercevant, au doigt d'Ivy, le fil d'or donné par Harry Palgrave?

— Vos gants sont donc bien précieux ou vos mains délicates?

Elle a l'impression que son entêtement pourrait finir soit par intriguer Walt, soit par l'exaspérer.

— Je ne veux pas vous donner mes gants, parce qu'ils sont horribles, sales et déchirés.

C'étaient, en effet, de très vieux gants jaunes, nettoyés à l'essence de pétrole, et raccommodés.

— Puis-je compter sur un autre souvenir?

— Oui. Mais, rentrons. Le soir tombe...

Pendant le repas, Ivy raconte à Mme Gontier son entrevue avec Walt. La bonne dame est choquée. Ivy pense qu'elle se mêle de choses qui ne la regardent pas, et regagne ses appartements pour écrire à sa mère.

Les roses envoyées par Bernard Alliès embaument la chambre d'Ivy. Elle les respire longuement, les place à côté de son encrier, et songe qu'il est assez méchant de négliger, comme elle le fait, son voisin. Elle allume son feu. Ce n'est pas qu'elle ait froid. Mais la conversation des flammes l'enchanté. Elle s'installe devant son bureau.

« CHÈRE MÈRE,

« Comme je suis heureuse! Le temps est beau; ma santé est excellente; mon esprit est tranquille; Mme Gontier est parfaite; les jardins sont pleins de fleurs et je vous écris avec de resplendissantes roses rouges autour de moi. Je fais de grandes marches; mes bras et ma figure sont hâlés. Je suis brune comme une gipsy, et mon appétit est excellent... »

C'est ainsi que, durant quatre pages, Ivy explique à sa mère les raisons de son bonheur.

L'enveloppe cachetée, elle médite : « Je viens,

peut-être, d'engager mon existence ! » Le sentiment de terreur qui l'envahit tout d'abord se change peu à peu en une sorte de contentement et de fierté. L'audace qui l'a soutenue, l'habileté qu'elle a déployée lui plaisent. Un homme — presque un inconnu — lui a déclaré son amour, et elle n'a pas souri, et elle ne s'est pas fâchée; il lui a demandé de l'épouser, et elle n'a dit ni oui ni non; il lui a parlé comme aucun homme n'avait encore osé lui parler, elle a été troublée; il s'était montré violent, et son autorité l'avait effrayée; puis, il s'était montré doux, et elle en avait été attendrie; il s'était montré enfantin, et elle en avait été charmée.

La journée, cependant, se terminait par une éclatante victoire de Walt : il emportait de Montaigne, en souvenir d'Ivy, au lieu des vieux gants jaunes qu'il exigeait, une longue mèche de cheveux dorés.

Après avoir coupé cette boucle, Ivy enfouit, au fond d'un tiroir, la bague d'Harry!

Tous ces mensonges déconcertent la jeune fille. Elle ne parvient pas à qualifier ses actes : « Oh! c'est bien simple, pense-t-elle alors, j'ai été, devant Walt, sans personnalité, sans volonté! »

Elle entend la voix de Colette Nanteuil qui murmure : « Alors, vous aimez vraiment! »

Aimer vraiment...

La petite pendule sonne douze coups. Ivy sursaute : « Comment? minuit déjà! J'ai donc rêvé pendant deux heures! »

Le lendemain, elle prit une leçon d'horticulture avec Bernard Alliès; elle apporta des fleurs à l'abbé Chabert, l'accompagna chez un malade, et lui fit part des découvertes qu'elle avait faites dans le paroissien romain.

Walt vint passer l'après-midi du jour suivant avec elle.

Ils se rencontrèrent au même endroit de la route, parcoururent les mêmes sentiers, s'assirent sur le même banc. Leur entretien fut identique à celui de la veille, mais plus pressant.

En examinant Blunt, Ivy remarqua qu'il était beau. Et, quand il lui demanda de l'aimer, elle répondit : « Vous pouvez me considérer comme votre fiancée! » Il appela alors Ivy sa bien-aimée. Ils échangèrent le baiser de fiançailles. Puis, étendant sa main nue et sans bague vers le paysage, Ivy s'écria : « Que c'est beau! »

Il y avait au milieu de la terrasse entourant la villa ruinée, une fontaine tarie. Des fougères et des capillaires tombaient de la vasque et recouvraient la margelle. À droite, s'élevait une orangerie vide, dont les portes étaient ornées de statues détériorées. Des jardins s'étagaient devant eux, arrêtés par des pins à travers lesquels la mer brillait.

Les visites de Walt devinrent si fréquentes que Mme Gontier s'en inquiéta et adressa à Ivy quelques observations.

— C'est mon fiancé, mais n'en parlez encore à personne...

— Votre fiancé! s'écria Mme Gontier. Vous vous fiancez sans consulter votre famille?

— Je suis libre, j'imagine, répliqua Ivy.

— Quoi! se marier ainsi à la légère!

Sur ces mots elles quittèrent la table et se dirigèrent vers le petit salon que Mme Gontier appelait le confessionnal.

Ivy sourit des terreurs et des conseils de sa propriétaire et amie. Elle lui prouva que son union avec Walter Blunt était tout aussi raisonnable que les mariages de proposition généralement acceptés par les jeunes filles françaises.

— Il y a un Dieu pour les mariages romanesques, dit-elle.

— Mais, il y a la vie, la vie matérielle, protesta Mme Gontier. La vie matérielle, y avez-vous pensé?

— Mais certainement.

Ivy exposa alors à Mme Gontier les projets d'avenir qu'elle avait élaborés avec Walt, durant leurs promenades. Blunt comptait « mettre dans des affaires très sûres » ses économies, assez importantes; son père lui accordait une pension annuelle de cent vingt livres.

— Pour ma part, j'en possède cinq cents, conclut Ivy.

— Vous possédez donc, à vous deux, en argent français ..

— Quinze mille francs de rente.

— Mais c'est un très joli mariage! approuva Mme Gontier, très bien assorti.

Elle offrit à Ivy une pastille :

— Je vous félicite, ma chère enfant.

Pour parer son aventure de poésie, miss Hill raconta comment Walt l'avait aimée.

Mme Gontier se rappela que c'était dans des circonstances à peu près semblables qu'elle avait rencontré, admiré et aimé le commandant son époux.

— Et vous avez été heureuse, madame?

— Très heureuse, la plus heureuse des femmes!

Du poste des Saintes-Maries-de la-Mer, le lendemain, Ivy reçut un radiotélégramme : l'*Isis*, par temps calme, filait à toute vapeur, emportant vers l'Égypte Walter Blunt amoureux.

VII

Ivy s'aperçut, enfin, qu'elle avait abandonné l'Angleterre, non *pour savoir où elle en était avec elle-même*, mais bien pour découvrir le bonheur et l'amour.

Et voici qu'ils se présentaient, sous l'aspect d'un Anglais, dépourvu, semblait-il, des qualités ennuyeuses de sa race.

Ivy s'aperçut, aussi, que son trousseau était d'une simplicité lamentable : la nouvelle blan-

chisseuse de Mme Gontier l'avait confondu avec celui des femmes de chambre.

Le jour même, après avoir demandé à Bernard Alliès des fleurs qu'elle expédia à sa mère, miss Hill prit le train pour Marseille.

Elle arriva, sans se faire annoncer, à deux heures de l'après-midi, chez Valentine Ménard, rue de l'Arsenal.

C'est une rue aristocratique, lugubre et qui forme un arc de cercle. Il n'y passe ni tramways, ni omnibus, ni camions. Le calme n'est troublé que par le piaffement des chevaux et le ronflement des automobiles.

Les Ménard habitaient le quatrième étage d'une maison magnifique et sombre.

Valentine reçut Ivy dans son boudoir clair et propre comme une salle d'opération. Mme Ménard était une petite femme rose et blonde. Elle avait des yeux suppliants et bleus; un sourire chagrin contractait presque continuellement ses traits menus.

— Tiens, vous êtes en France? dit-elle à Ivy, assez froidement.

— Vous savez bien que je suis à Montaigle, répondit la jeune fille, en s'asseyant sur une chaise fragile. Mme Gontier vous l'a écrit.

— Vous n'êtes pas pressée de revoir vos amis.

— Valentine, vous êtes fâchée! Vous me désolez. Il ne faut pas être fâchée contre moi... Non, vrai-

ment, il ne faut pas ! Comment va votre petite Agnès ?

— Très bien.

— Votre mari ?

— Très bien aussi. Il vient de sortir.

— Votre mère ?

— Toujours la même.

Il y eut un silence. Ivy se leva :

— Je pars, Valentine, puisque vous êtes si dure avec moi.

— Allons, Ivy, embrassez-moi ! Avouez que vous n'avez pas été gentille.

— Oui, les apparences me condamnent. Mais, apprenez une chose, reprit-elle gravement. Je suis à Montaigle pour méditer. Je fais une retraite. Je pense beaucoup. Mes scrupules...

— Quel bon vent vous amène à Marseille ? interrompit Mme Ménard que l'examen des cas de conscience rebutait.

— J'ai des achats à faire.

— Je vous accompagnerai. Cela me distraira.

— Vous êtes triste ?

— De petits ennuis, répondit Valentine.

Et une larme se gonfla au coin de ses yeux.

— Pauvre Valentine ! murmura Ivy.

Mais elle n'insista point, car elle savait que son amie avait de sérieuses raisons pour être désespérée : son mari ne lui était pas fidèle.

— Dans cinq minutes, je suis à vous, Ivy ; je n'ai que mon chapeau à mettre.

Dix minutes après, elles étaient dehors. Miss Hill avait honte de sa toilette : de sa jupe trop large, de sa redingote trop longue, de son chapeau minuscule et surchargé de fleurs.

Elles descendirent la rue Saint-Ferréol et s'arrêtèrent chez Logny et Freule. Ivy commanda des mouchoirs, des cache-corsets et des jupons. Elle fut choquée par les chemises : elles étaient très décolletées, cintrées à la taille, ornées de volants, et si courtes qu'elles ne dépassaient point les genoux.

— C'est indécent, protesta Ivy.

Valentine et la vendeuse lui affirmèrent que la mode exigeait ces proportions, ces formes et ces tissus diaphanes. Et Ivy respecta les exigences de la mode.

— Et, maintenant, chez la modiste, dit-elle joyeusement.

Valentine regarda Ivy :

— Vous mariez-vous par hasard ?

— Oui, je me marie.

— Quelle bonne nouvelle ! Est-ce avec l'ami d'enfance dont vous m'avez parlé à Paris, l'an dernier.

— Non.

— Comment !...

Ivy esquissa une moue :

— Je n'ai pour lui que de l'estime, une affection de sœur.

— Vous épousez un Anglais ?

— Oui, mais il n'est pas semblable aux autres Anglais. Il est très Latin, comme moi.

Mme Ménard ne saisit pas bien la signification de cette remarque. Elle poussa un soupir et ajouta :

— Réfléchissez!... Nous voici chez la modiste.

Henriette La Fleur est une petite créature vive et maigre. Elle a des cheveux roux et bouclés, un nez comique, des yeux hardis. Ivy trouve qu'elle ressemble à Colette Nanteuil. Elle en a l'accent et la sveltesse.

Son salon d'essayage est des plus bizarres. Les murs tendus de moire orangée sont décorés — le croirait-on! — de dessins d'Aubrey Beardsley encadrés de vert, et d'estampes japonaises encadrées de laque rouge. L'abbé Fanfreluche, des nains, des seigneurs à perruque, et des acteurs de Toyokouni effarouchent les clientes d'Henriette La Fleur, qui toutes lui conseillent de supprimer ces horreurs et de les remplacer par des « sujets Watteau ».

Mais Mme La Fleur sourit, car elle est une artiste. Elle a vite fait de chapeauter les douairières et les jeunes filles étiques.

Mais si vous êtes jolie, madame, c'est une tout autre affaire. Henriette La Fleur s'empare de vous. Elle vous installe devant une psyché, et, les bras croisés, la tête basse, les sourcils joints, vous examine avec le plus grand sérieux. Si vous n'êtes pas coiffée à son goût, elle vous arrache épingles et peignes. Quelques gestes lui suffisent pour

donner un tour parfait à votre chevelure et du ton à votre physionomie. Puis, toujours silencieuse, elle vous examine de nouveau. Ensuite elle s'éclipse, et revient, peu après, suivie par quatre ouvrières qui portent des fleurs, des plumes et des aigrettes. Armée d'une paire de ciseaux ou d'une aiguille, Mme La Fleur vous combine, incontinent, un chapeau magnifique.

Cette dextérité émerveille Ivy.

— Combien vous dois-je? demande-t-elle.

— Monsieur La Fleur! s'écrie alors la modiste.

— Voilà, madame La Fleur!

Et M. La Fleur apparaît. Il a passé de nombreuses années en Indo-Chine, et c'est pour cela, prétend Mme La Fleur, qu'il a ce teint de vieil ivoire, ces moustaches fines et noires, ces yeux pétillants et bridés, ce sourire narquois et ces manières exquises.

— Combien ce monstre? demande Mme La Fleur en désignant le chapeau d'Ivy.

— Quatre louis.

— C'est pour rien! répond Ivy.

Elle s'apprête à signer un chèque. M. La Fleur proteste : il enverra plus tard sa facture.

Miss Hill est radieuse. Valentine lui fait observer que son vaste feutre noir, orné d'une plume grise, contraste un peu trop violemment avec sa toilette démodée.

— Vous avez raison, dit Ivy.

Elle entre chez un fourreur à l'enseigne de *l'Ours*

blanc. Elle essaye un manteau de loutre. Il est à sa taille : elle l'achète. Elle achète aussi un manchon, et, sans marchander, règle le tout — 1 300 francs — avec un chèque.

— Cette fois, Ivy, vous êtes resplendissante !

Nulle foule au monde n'est plus indolente qu'une foule marseillaise ; et nulle part la foule marseillaise n'est plus indolente que sur le pavé de la rue Saint-Ferréol. Dans cette rue, très étroite, terminée à l'une de ses extrémités par le sombre monument de la Préfecture et à l'autre par l'éclatante trouée de la Cannebière, il passe des tramways, des omnibus, des fiacres et des piétons. Ajoutez que les vieilles maisons de cette rue sont occupées par des études d'huissiers, de notaires, d'avoués, d'avocats, par des bureaux d'assureurs et de gens d'affaires ; ajoutez encore que dans cette rue se suivent, du côté droit comme du côté gauche, des tailleurs, des modistes, des fourreurs, des bijoutiers, des orfèvres, des cordonniers, des merciers, des bonnetiers, des marchands de dentelles et d'ouvrages pour dames, des cinématographes et des confiseurs. C'est une rue à la fois commerçante et mondaine. On circule avec difficulté le long des trottoirs, larges tout au plus de deux mètres. Les hommes dévisagent les femmes et les femmes sourient. On se coudoie avec bonhomie. Saute-ruisseau, clercs, négociants, banquiers, bourgeois et ménagères ont l'air de se promener. Seuls, dans cette cohue, les désœu-

vrés gênent le mouvement par leur démarche hésitante.

Ivy, habituée aux vastes espaces de Montaigle, se heurtait à tous les passants, et ne cessait de murmurer : « Pardon. » On répondait à ses excuses, soit par des : « La belle fille! », soit par des exclamations plus grossières.

Valentine la mena goûter chez Binder, le confiseur à la mode. Elle y rencontra certaines de ses amies, et leur présenta miss Hill.

En écoutant, selon son habitude, avec l'intérêt le plus passionné, les moindres choses qui se racontaient autour d'elle, en admirant robes, bijoux, manteaux et mots d'esprit, en décrivant son existence à Montaigle, Ivy se rendit sympathique. Elle dut accepter des invitations, promettre des visites, et, comme six heures sonnaient, elle s'enfuit précipitamment afin de ne pas manquer son train.

Deux jours après, Ivy était, de nouveau, à Marseille. Elle étonna Ludovic, le couturier, par la manière dont elle lui annonça :

— Je me marie, et je viens vous commander ma robe de mariée.

Elle commanda, en outre, deux costumes de ville et alla, avec Valentine Ménard, chez Lucette Crozier.

Lucette Crozier est une jeune femme blonde qui ressemble à toutes les jeunes femmes blondes du

pays de France. Fille de bourgeois aisés, elle a épousé Marc Crozier, un géant roux que des spéculations et des trafics variés enrichissent davantage d'année en année. La quantité de louis d'or et de billets bleus qui s'échappent des mains de sa femme l'émerveille et l'amuse.

Lucette se fait habiller à Paris, où elle a un pied-à-terre, avenue d'Antin. Un chauffeur nègre, vêtu de rouge, est au volant de son automobile verte comme un lézard des prairies. Ce sont là des extravagances que ne lui pardonnent, à Marseille, ni le monde des nobles, ni le monde catholique, ni le monde des négociants intègres, dont l'ambition est de siéger au tribunal de commerce, en toge noire et en bonnet carré.

Lucette se venge de cette excommunication en se divertissant, dans la vie, comme une gamine. Un de ses jeux favoris consiste à changer ses ameublements. Sa villa du Prado n'est ouverte qu'aux jeunes femmes élégantes et jolies. Elle reçoit aussi des comédiens et des comédiennes, des jeunes gens et des artistes : littérateurs, peintres, retenus une partie de l'année en province, soit par leur goût, soit par des raisons de famille ou de santé, soit encore par l'insuffisance de leurs ressources. Le salon de Lucette est tendu de moire blanche et les meubles sont en laque rouge. Comme l'installation n'est pas encore terminée, il y a, dans un angle, un divan turc, vieux de six mois.

Lucette est gourmande. Elle offre à ses amis de somptueux goûters, et c'est là un autre de ses divertissements.

Ce jour-là, petits fours, sandwiches et vins avaient été particulièrement choisis en l'honneur d'Ivy. Les convives appréciaient un mélange de caviar et de saumon, lorsque trois coups retentissent, frappés contre la porte du salon.

— Entrez! s'écrie Lucette.

Et l'on voit surgir un jeune homme enveloppé d'une capa espagnole noire. Après avoir jeté sur le tapis sa badine et son chapeau, il se prosterne devant Lucette Crozier, reste un instant agenouillé devant elle, puis, ramassant sa badine et son feutre, il se relève et se débarrasse de son manteau, dont la doublure pourpre fait un éclair. Il apparaît, alors, vêtu d'un pantalon et d'un veston en velours bleu sombre, et d'un gilet mordoré. La cravate est en dentelles, et, du col de la chemise, ouvert à la François I^{er}, sort une tête de prêtre assyrien.

Lucette Crozier présente à miss Ivy Hill le peintre Rodolphe Ansert, qui s'écrie :

— Qu'elle est belle!

Ivy éclate de rire.

— Ne riez pas, ne riez pas! s'exclame Ansert. La beauté est un don fatal! La beauté est grave! La beauté, la beauté, oh! la beauté!

Il se tourne vers Mme Crozier :

— Que pensez-vous de mon costume? demande-t-il d'une voix très calme.

— Il est ridicule, mon cher, décrète Lucette.

— Que dites-vous là! Mais, par Giorgio Barbelli, mon maître, que miss Ivy est belle!

Il la contemple.

— Vous êtes Hébé! Hébé elle-même! Vous avez enchanté les festins des Immortels. Vous venez nous donner la nostalgie des temples!

Et, s'adressant de nouveau à Lucette :

— Ridicule, mon costume! Touchez ce velours, madame, à moins qu'il ne vous fasse grincer des dents, comme à moi! Ridicule, ce velours de famille, vieux de deux cents ans! Mais, enfin, dites-moi, ne suis-je pas mieux dans cet accoutrement grotesque qu'en veston anglais?

— Le fait est, avoue Lucette, qu'avec votre teint, vos yeux, votre chevelure et votre opulente barbe, le complet moderne, euh, euh...

— A la bonne heure! Vous devenez raisonnable! Et vous, madame Valentine Ménard, donnez-moi donc votre avis. Vous me méprisez? Quel désespoir! Moi qui vous trouve si jolie! Tenez, un grand malheur vous rendrait étonnante! Par amour pour la beauté, je vous le souhaite presque, ce grand malheur!

Valentine ébauche un sourire. Une expression chagrine contracte ses traits. Ses amies ont l'impression qu'elle va balbutier : « Je suis bien assez malheureuse comme cela! »

Mais Ansert continue :

— Je vous impatiente, madame Ménard. Demain, je reprendrai ma livrée. Je couperai ma barbe...

— Ce serait dommage! interrompt Ivy.

— Hébé! riposte Ansert, adorable Hébé! Quoique je ne sois pas un dieu, versez-moi du vin!

Il s'approche d'une table chargée de flacons et d'assiettes.

— Tenez, dit-il, je veux boire de ce vieux xérés! Il est doré comme votre chevelure.

Peu à peu, le salon se remplit. On potine. Rodophe en profite pour accaparer Ivy. Elle lui apprend qu'elle demeure à Montaigle, et lui dépeint son existence avec Mme Gontier, l'abbé Chabert et Bernard Alliès.

Rodolphe la considère avec étonnement. Il déteste la campagne et les gens simples. Il lui faut, pour exciter son imagination, des draperies, des étoffes, des bijoux, de beaux meubles massifs, de belles armes, des estampes, des robes portées par les dames du temps jadis.

— Qu'y a-t-il de plus émouvant qu'une femme parée? dit-il.

— Une vague sous le soleil, un rosier contre un mur, répond Ivy.

Ansert n'écoutait pas :

— Je peindrai votre portrait, fit-il, après un court silence.

Et, tandis qu'il murmure : « Oh! peindre un beau portrait de femme », ses mains dessinent

dans l'espace les lignes d'une tête et d'un buste. Ensuite, il choisit dans un carton, qui traînait sur une table, une de ses œuvres : la copie d'un tableau de Rembrandt, et la montre à Ivy.

— Un burin, n'est-ce pas ? dit la jeune fille.

— Comment, vous distinguez...

— Une pointe sèche d'un burin, et un vernis mou d'une manière noire... mais oui !

Elle émerveille Rodolphe par la connaissance qu'elle a du métier de graveur.

Tout en parlant, elle évoque l'atelier d'Harry ; cet atelier si intime, si chaud avec ses tentures sombres, ses estampes et sa grande presse à bras. L'atmosphère du crépuscule où elle a versé des larmes sans consolations se reforme dans son âme et l'attendrit. Elle éprouve, cependant, un plaisir étrange à intriguer Ansert, en faisant parade de ce que Brown lui avait appris, jadis, afin qu'elle pût devenir la compagne de sa vie.

Valentine Ménard interrompt soudain le tête-à-tête :

— Vous allez manquer votre train, Ivy.

— Déjà six heures !

— Mais oui, il faut partir !

Ansert s'agenouille devant Ivy, et baise le bas de sa robe. Puis, toujours à genoux, il regarde la jeune fille prendre congé de ses amies, et sortir.

— Qu'elle est belle ! s'écrie-t-il en se relevant. C'est Hébé !

Dans l'angle du wagon, Ivy se demande pourquoi elle est heureuse.

Elle découvre que ce n'est pas uniquement à cause de l'amour qu'elle est heureuse — (elle n'a pas songé une seule fois à Walter, durant l'après-midi). — mais bien parce qu'elle ne s'ennuie plus.

« Non, je ne m'ennuie plus », se dit-elle. Et, presque aussitôt, elle ajoute : « Pauvre mère ! Pauvre Harry ! »

Après une semaine employée à des essayages, à des promenades et à des bonnes œuvres, Ivy reçut, de chez Ludovic, les colis contenant ses nouvelles toilettes.

Aidée par Mme Gontier, elle revêtit, un soir, sa robe de mariée.

En se voyant tout en blanc et voilée, elle fut envahie par une épouvantable tristesse que dissipa un télégramme annonçant, pour le lendemain matin à dix heures, la visite de Walter.

VIII

Serrée dans un costume tailleur bleu, à jupe étroite et à redingote courte, le chapeau de La Fleur bien planté sur sa chevelure bouffante, Ivy Hill est à la gare vingt minutes avant le passage du train.

Une sonnerie et un coup de trompe le signalent. Il apparaît, ralentit son allure, s'arrête et repart...

Personne n'est descendu à Montaigle.

Ivy est furieuse. Elle n'admet pas qu'un homme, un officier de marine, un fiancé, un Anglais! puisse manquer le train.

Elle rencontre le facteur : pas de lettre. Elle compte sur une dépêche : à midi, elle n'a rien reçu. Elle déjeune rapidement et sort. Le rapide d'une heure moins un quart arrive dans quelques instants, et elle ne veut pas que Walt puisse croire qu'elle l'ait attendu. Elle veut donner, aussi, à sa méchante humeur le temps de s'apaiser, et elle indique à Mme Gontier, qui remarque son exaspération et l'approuve, l'itinéraire de sa promenade.

Elle évite, près des ruines, Bernard Alliès. Dissimulé par un pan de mur, il épie le docteur Maurillet et deux inconnus.

Puis, elle entend le sifflet d'une locomotive, la rumeur d'un convoi, et elle réprime le mouvement qui la pousse à revenir sur ses pas : « Non, se dit-elle, ce serait absurde. Il aurait dû m'avertir, louer une automobile, faire l'impossible. Tant pis pour lui! »

Elle reprend sa marche en avant au moment même où, comme elle le pressentait, Walt entrait à l'hôtel, en compagnie de Charley.

Dès qu'il eut appris qu'Ivy, selon sa coutume,

se promenait dans les collines avoisinantes, Blunt manifesta l'intention de courir à sa recherche, mais Woodside le retint :

— Je consens volontiers à servir de tuteur à votre âme chancelante, Walt, mais je ne veux ni mourir de faim, ni manger seul, mon garçon! Permettez-moi de vous offrir, aujourd'hui, avec l'argent que je vous ai gagné hier, un déjeuner somptueux!

— Je vous défends de parler de ces choses, ici, Charley!

— Oh! Walt! c'est le premier argent que je vous gagne.

— Je vous défends, entendez-vous.

— Je vous obéirai, Walt; asseyons-nous...

Il sonna le domestique, et ajouta :

— Laissez-moi cependant vous dire que, depuis votre crise sentimentale, vous jouez mal, vieux Walt.

— Charley, pour Dieu!

— Un instant, Walt; je commande le déjeuner.

Il s'entretint avec la servante, pendant que Blunt regardait si rien n'était changé dans le plus beau pays du monde, puis :

— Walt, mon garçon, nous avons des perdreaux, hein? des perdreaux! et une bouteille de bordeaux. Approuvez-vous, Walt?

— J'approuve.

— Puis des poissons : des rougets de la Méditerranée, les rois des poissons, Walt! et une bouteille

de bourgogne onctueux... le vin blanc, avec les rougets, c'est une erreur, Walt, une erreur que nous ne commettrons certainement pas!... Ensuite, un rumsteck aux pommes et une salade, hein? Fruits et champagne, café, cognac. Êtes-vous satisfait?

— Nous serons à table à deux heures encore, gémit Walt.

— Mais non, affirma Charley.

D'abord ils mangèrent silencieusement.

Walt était préoccupé. Par la fenêtre ouverte, il inspectait fréquemment la plage.

— Rien à bâbord, rien à tribord, Walt? interrogeait Woodside.

— Rien. Mangez donc. Vous perdez un temps précieux.

Au lieu de demander du pain, Walt demanda :

— Trois cartes!

— Allooh! mon garçon, s'exclama Charley, vous me réjouissez!

Il se mit à rire comme un clown.

— Je vais quitter la table! menaça Walt.

— Ce n'est pas moi qui ai parlé de cartes!

— Assez, Charley!

— L'amour est plus fort que la mort! mais il n'est pas plus fort que le poker.

— Vous êtes un animal stupide et irritant!

— Quel bel aspect ont ces rougets éclatants, entourés par le beurre doré. Approchez votre assiette, Walt, mon doux garçon!

Et, pendant qu'ils dégustaient la chair blanche, ferme et odorante des rougets, Charley disait :

— Donc, Walt, si vous avez raté votre train, ce n'est point parce que vous vous êtes endormi, ce matin, vers sept heures, après avoir perdu vos trois dernières livres...

— Wood, mon garçon, je vous fracasserais volontiers la mâchoire! répondit Blunt en assénant un coup de poing sur la table.

— Ne vous excitez donc pas! Admirez avec quelle exactitude je répète ma leçon, et avec quels scrupules je m'apprête à remplir mon rôle de confident.

— Auriez-vous une mauvaise nature?

— Pour vous servir, Walt, uniquement pour vous servir. Alors, c'est un accident qui vous a retardé : un mât de charge rompu; deux matelots : Jams et Sun, blessés gravement. Sont-ils blessés gravement?... C'est à votre choix, Walt...

— Oh! Charley, comme il m'en coûte de mentir!

— Une seconde bouteille de champagne?

— Oui, mais c'est moi qui vous l'offre.

— Je peux faire cette dépense. Ce n'est pas une raison parce que vous allez être riche...

— J'ai aimé Ivy avant de savoir qu'elle était riche. Rendez-moi cette justice.

— Si elle avait été pauvre, Walt...

— Je l'aurais aimée tout de même, Wood. Je l'aime! s'exclama Blunt.

— Vous seriez un monstre d'ingratitude, s'il en

était autrement, Walt. A propos, vous avez bien commandé pour elle, en Égypte, des broderies et des tapis.

— Oui, Charley; oui, Charley...

— Et si vous n'avez rien rapporté, c'est parce que vous n'avez rien trouvé d'assez beau dans les bazars.

— Rien d'assez magnifique, c'est le mot, soupira Walt accablé.

— Mais cette jeune fille ne s'étonnera-t-elle point de ma présence?

— Non, Wood, non, mon garçon! Elle m'a déclaré que vous lui étiez très sympathique. Votre gaité lui plait. Et puis, Wood, réfléchissez : n'est-il pas juste, convenable, que je vous présente à elle officiellement? Vous êtes mon ami, Charley. Vous êtes mon frère. Nous avons tant roulé ensemble; nous avons bravé la mort ensemble; vous m'avez soigné comme une sœur, en Afrique, lorsque la fièvre me brûlait. Charley, vous...

— Vous m'attendrissez, Walt! Vous jouez mal, et quatre bouteilles de vin et deux petits verres de cognac doux comme l'eau des sources, vous rendent sentimental. Ne buvez plus. Assez! Je sais bien que ce n'est point par ivrognerie que vous buvez. Oui, c'est afin de vous donner de l'éloquence. Je continue à veiller sur vous, comme une sœur. Il est temps de régler l'addition, de se lancer à la poursuite de votre fiancée, et de vous faire pardonner votre retard.

Ivy s'était arrêtée non loin des rochers où elle avait eu, quelques semaines auparavant, avec Colette Nanteuil, la conversation qui lui avait permis de définir les sentiments qu'elle éprouvait pour Harry et pour Walt.

Elle songeait aux enseignements et à la sagesse de l'actrice, quand elle aperçut, au milieu de la plage, Walter Blunt.

En le voyant accompagné par Charley, elle ne put maîtriser un mouvement de contrariété. Elle marcha, néanmoins, à leur rencontre.

Les phrases de politesse échangées, Walt raconta l'accident survenu à bord de l'*Isis*. Charley donna des renseignements techniques. Ivy s'apitoya sur le sort des matelots blessés; puis, un vol de mouettes servant de dérivatif, la conversation s'engagea sur un ton très amical.

Les plaisanteries de Charley amusèrent Ivy. Elle devinait en lui le confident de Walt, une sorte de Mercutio flegmatique et ému par la brusque passion de son camarade. Ne déplorait-il pas la promptitude avec laquelle se métamorphosait le caractère de Walt?

— Walt, mon garçon, disait-il, vous entendre malmener les vendeurs de tapis et les fabricants de tentures est un supplice. Vous étiez si indifférent, si calme, il y a une semaine!

Ivy regardait Walter, qui regardait Charley; et Charley, après avoir tendrement contemplé Walt

et Ivy, poussait philosophiquement, du bout de sa canne, des coquillages dans les vagues.

Un soir, Walt et Ivy allèrent à Monte-Carlo. Ils entrèrent dans les salles de jeu. Leur atmosphère impressionna Ivy :

— Comme la foule circule silencieusement, remarqua-t-elle. Tous les bruits semblent étouffés; il n'y a que la voix de l'or qui sonne nettement. Regardez, ce sont les vices eux-mêmes qui sont assis autour des tables. Quelles expressions horribles! Et ces mains sur le tapis vert! Il y en a de décharnées et de crochues comme des griffes; il y en a de délicates qui s'amuse avec l'or; il y en a qui le caressent; d'autres qui l'emprisonnent; d'autres qui le réchauffent! Ces mains sont plus expressives, plus vivantes que des visages! Quelle honte que le jeu!

Elle autorisa, néanmoins, son fiancé à risquer un louis sur le 13.

Le 2 sortit.

— C'est bizarre, dit Walt. C'est la première fois que je joue à la roulette, et on a habituellement de la chance!

Il lança dix francs sur le 9, et perdit de nouveau.

— Partons, ordonna Ivy.

Mais Walt venait de poser un billet de cinq louis sur une transversale, et gagna.

— Oh! s'écria Ivy émerveillée, comme c'est curieux. Associons-nous.

Il accepta, et ils se retirèrent, peu après, avec trois cents francs de bénéfice. Ils se les partagèrent et dînèrent à l'*Hôtel de Paris*. Puis, en attendant l'heure du train, ils se promenèrent sur les terrasses.

— Ivy, demanda Walt, avez-vous informé votre famille de nos fiançailles?

— Pas encore!

— Comment? Vous m'aviez promis de le faire.

— Cela n'a pas d'importance.

Elle avoua à Blunt qu'elle n'était pas, pour l'instant, en termes excellents avec sa famille. Il exigea d'autres informations.

— Je traverse une crise morale épouvantable, murmura-t-elle. J'ai quitté l'Angleterre parce que je devenais une étrangère dans ma famille. Je faisais souffrir ceux que j'aimais : je ne les comprenais plus! Ils ne me pardonnent pas... peut-être ne me pardonneront-ils jamais de n'être pas comme eux! J'ai beaucoup pleuré, Walt! On a beaucoup pleuré à cause de moi. Mon âme est meurtrie. Mon âme a besoin de calme, de tendresse.

— Vous ne me reprocherez que de trop vous aimer, répondit Blunt.

— Les drames de famille sont déchirants, répliqua Ivy.

— Oui, déchirants, répéta Walt, assez distraitement.

Pour sa part, il déclara vivre en parfaite intelligence avec les siens : un père et une mère

agréables, un frère officier au Cap, une sœur mariée en Écosse.

— Mes croyances religieuses sont aussi ébranlées, Walt.

Comme le jeune homme écoutait cette confession sans horreur, Ivy s'enhardit :

— Je priais mal dans nos temples!

Et, soudain, changeant de voix :

— M'aimeriez-vous si j'étais catholique? M'épouseriez-vous si j'étais catholique?

— Mais certainement! s'écria Walt divertie par l'accent pathétique de sa fiancée. Certainement! Pour moi, cette question-là n'a aucune importance.

— Croyez-vous?

Elle ajouta timidement :

— Je suis très attirée, depuis quelque temps, par la poésie de la religion romaine.

— Ah! la religion romaine vous attire, fit Walt en allumant une cigarette.

— Oui, elle m'attire absolument comme m'attirent le climat, le soleil, le ciel bleu, l'air chaud. Je ne lutte pas contre ces choses. Et c'est mal, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est pas mal.

— Il n'y a aucune conviction dans ce que vous dites!

— Ivy, je vous aimerais même si vous étiez juive. Je vous aime à cause de votre beauté.

— Uniquement à cause de cela?

— Votre beauté est une grande puissance.

Cette affirmation ne plut que médiocrement à Ivy.

— Enfin, si je me convertissais, quelle serait votre conduite?

— Je me convertirais aussi, pour vous faire plaisir.

— Oh! Walt!

Il y eut un silence.

Ivy se tourna vers la mer qui formait avec le ciel une masse noire. Ivy se rappela certaines phrases de la lettre qu'Harry lui avait écrite, au sujet de la religion. Elle se demanda si l'intransigeance de Brown n'était pas préférable au détachement de Blunt, et n'indiquait pas un plus noble caractère.

— Le but de la vie est le bonheur, dit Walt. J'estime que les scrupules, les troubles de conscience sont les occupations des cœurs désœuvrés, des insensibles ou des égoïstes!

Le silence se rétablit de nouveau.

Ivy se rappela que, pour être heureuse, elle avait répondu par des mensonges à la lettre d'Harry.

Elle se rapprocha de Walt. Il lui prit le bras :

— Ivy, ne me cachez-vous rien?

— Non, vous connaissez tous mes ennuis.

Ce mensonge ne lui coûta pas plus que les précédents; et, au lieu de parler de Brown, comme elle en eut la tentation violente, elle répéta :

— Vous connaissez tous mes ennuis!

— Pourquoi attendre quatre mois, avant de nous marier?

— Les jours vont si vite.

— Oh! vraiment, vous trouvez.

— Quatre mois, c'est très court.

— Voilà une parole qui me désespère.

Ivy ne répondit pas.

— Oui, je comprends, poursuivit Walt avec un léger accent de sarcasme. Vous voulez me soumettre à une épreuve, m'observer...

— Non! Puis, serait-ce un crime, si je m'appliquais à vous bien connaître?

— Je n'ai pas de secrets pour vous.

Elle hocha la tête :

— M'avez-vous montré votre âme véritable?

— Ivy, comme vous êtes étrange, tout à coup!

Il jeta sa cigarette :

— Vous étiez si gaie, tantôt, au restaurant.

— Il y a longtemps que je désirais vous parler de mes scrupules, de mes luttes...

— Puisqu'ils ne changent en rien mon amour.

A la lueur d'un réverbère, il vit que la figure de la jeune fille était grave :

— M'aimeriez-vous moins? Vous aurais-je déplu? Vous seriez-vous trompée? Regretteriez-vous?...

Oh! répondez...

— Je vous aime, Walt.

— Mais alors?

— Les femmes sont tremblantes devant la vie

— Pourquoi trembler, quand on s'appuie sur le bras d'un homme.

— Vous avez raison, Walt ! Votre voix me rassure. Elle dissipe ma stupide mélancolie. Je sens que je vais être gaie. Walt, quand vous me verrez défaillante, soyez indulgent comme vous venez de l'être. Trouvez, pour me sauver, un mot simple et fort.

— Vous ne devez plus retomber dans ces crises de doute.

— Mon âme est souvent entourée par des papillons noirs. Vous les chasserez, Walt ?

— Mais, s'ils viennent vous assiéger lorsque je ne serai pas là, lorsque des lieues nous sépareront ! Vous restez muette. Pourquoi prolonger nos fiançailles ?

— Oui, quand on se voit chaque jour.

Elle répondit :

— Nous nous marierons en avril, Walt.

— Soit. Mais...

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures.

— Nous avons juste le temps de descendre à la gare, Walt. Dépêchons-nous. Quelle catastrophe, si je manquais le train ! Ma liberté scandalise Mme Gontier.

Et ce fut en évitant de parler d'eux-mêmes qu'ils se sauvèrent d'un malaise dont, peut-être, ils n'auraient pas su triompher une seconde fois.

IX

Depuis quelque temps, déjà, des cavaliers marocains, enveloppés de burnous fastueux, et montant d'admirables chevaux, se faisaient tuer par des tirailleurs, devant lesquels ils déchargeaient, en poussant des clameurs, de vieux fusils à pierre.

Mais, soudain, de farouches tribus, armées de mausers et de mitrailleuses, se joignirent à ces fantaisistes combattants : et ce fut la Guerre Sainte. De sérieuses batailles s'engagèrent alors; et un détachement de turcos fut surpris par une harka nombreuse et disciplinée. Le lieutenant et les sergents furent les premières victimes. La compagnie, sans chef et débordée, allait être massacrée, lorsque Jean Mortier s'écria : « Il faut tenir bon, les enfants ! Le régiment nous suit. Du courage ! » Avec un admirable sang-froid il prit le commandement et organisa la défense. Peu après, les secours arrivaient. Mortier avait reçu deux balles : une dans la cuisse, l'autre dans le bras.

Un général épingla sur la veste du jeune héros la médaille militaire.

— Napoléon l'aurait nommé colonel, décréta Alliès, en recevant les félicitations de ses amis.

Les journaux publièrent la photographie de Jean.

— Il a l'air loyal, dit Ivy.

— Ah! si sa pauvre maman vivait, balbutia la vieille domestique.

— J'y pensais, Noémie, j'y pensais! soupira Alliès, les yeux remplis de larmes.

— Monsieur Bernard, notre petit Jean! La médaille des braves, pas moins, à vingt-deux ans!

Malgré la gloire de son Jean, Bernard Alliès est triste. Ne voilà-t-il pas que le docteur Maurillet a trouvé des capitaux pour édifier le sanatorium! Il attend incessamment des architectes, des entrepreneurs et des bailleurs de fonds.

Un beau matin, on les vit arriver à Montaigne. Ils logèrent chez le docteur qui, pendant trois jours, demeura invisible. Il se montra enfin, triomphant : l'affaire était décidée. Il partait pour Paris.

Ivy comprenait le désespoir et l'indignation de Bernard Alliès.

— Ah! miss, si ce n'est pas un crime, ils vont nous le bâtir, leur sanatorium! Adieu les jardins, adieu la tranquillité! Ils vont nous l'empoisonner, l'air! C'était un petit paradis terrestre, ici. Tenez, que je la regarde encore un peu, notre plage! Je vous parie qu'ils nous les démoliront, nos ruines. Ils enlèveront la colonne!

— Jamais! monsieur Alliès.

— Allons donc! C'est fait pour le silence, ces vieilles pierres. Ce sera du joli! Demain, l'hôpital,

et c'est *la Vagalone* qu'ils ont choisie, les monstres ! Ils l'ont eue pour un morceau de pain. Puis les malades vont rappliquer. Il faudra loger leurs familles ; et alors, des villas... pan... pan... Elles sortiront de terre comme des champignons, leurs bicoques ! Il faudra les amuser, ces nobles étrangers ; et alors le casino ; et en avant la musique ! Puis, il faudra qu'ils se promènent, ces gens ; et le macadam, les réverbères, les bancs, les garages. Et adieu le sable et la bonne odeur des algues et des tubéreuses ! Adieu les belles nuits où on rêvasait, à la clarté des étoiles, le cigare à la bouche. Ah ! s'il pouvait leur arriver malheur ! S'ils pouvaient ne pas se mettre d'accord, ces bandits ! Du coup, je brûle un cierge à la Bonne Mère. En attendant, miss, venez que je vous cueille quelques roses. Il faut profiter. L'an prochain, elles seront poitrinaires..., qui sait, peut-être qu'elles auront leurs nerfs...

Mme Gontier était affolée, elle aussi. Les familles qui composaient sa clientèle ne craindraient-elles pas d'envoyer leurs enfants prendre des bains de mer sur une plage de névropathes et de phtisiques ? Pourrait-elle lutter contre les grands hôtels ?

L'abbé Chabert était plus calme. Il espérait que la ville moderne se construirait loin de la ville des pêcheurs et des ouvriers, et que l'on respecterait son église.

— Mais on bâtira un affreux temple, s'écria Ivy.

X

Noël. La messe de minuit.

L'église est presque pleine, bruyante et inondée de lumière. Ivy suit la foule qui se dirige vers un des bas côtés et s'arrête, émerveillée, devant une chapelle.

Et là, encadrés par des tentures de velours rouge aux franges d'or, illuminés par des bougies et des lampions, Ivy voit de petits personnages en plâtre peint. Ils sont hauts de quatre à six centimètres et forment d'éclatantes taches jaunes, orangées, rouges, vertes, bleues, brunes, violettes, dans un paysage de mousses, de rochers et de neige.

Ivy se penche et regarde. Un sentier conduit au moulin perché sur la colline : le moulin est en liège et la colline en carton ; un autre aboutit à la forêt ; un autre à l'étang figuré par une vitre posée sur du papier d'argent ; un quatrième conduit à la ferme ; devant la ferme, il y a un puits, des pigeons, des poules et des moutons ; et, sur une échelle appuyée au mur de la grange, se tient un paysan que les enfants se montrent : « Vé ! Barthémiou ! Lou ravi ! » Effectivement, il a l'air ravi. Le dos contre les barreaux, il hausse, d'une main, son fanal allumé ; de l'autre, il ôte

son bonnet de coton pour saluer la multitude qui encombre les routes.

Ce sont des bûcherons barbus chargés de fagots scintillants de givre; des poissonnières aux paniers remplis de dorades et de girelles; des pêcheurs qui s'avancent, la ligne ou l'épervier à l'épaule; des jardiniers qui offrent des choux-fleurs et des melons; des boulangers qui tendent des pains dorés; des pâtisseries qui portent leurs galettes.

A l'orée de la forêt faite en brindilles de houx et de buis, un chasseur brandit un lièvre; un second épaule son fusil; voici un villageois dont le dos disparaît sous une énorme morue; voici le meunier sur son âne; le rémouleur qui aiguise un couteau; l'aveugle, guidé par son fils; voici les bohémiens qui jouent du tambour de basque; et voici les notables : le maire de l'endroit, avec son parapluie; M. Roustide avec son chapeau noir, son habit puce, son gilet rose, ses culottes marron et ses guêtres mauves; il porte une énorme bourriche, une lanterne et donne le bras à son épouse. Mme Roustide est vêtue d'une belle jupe jaune, d'un tablier vert et d'un corsage violet sur lequel se croise un fichu jaune à ramages pourpres; elle est coiffée d'un bonnet blanc, et semble fort embarrassée par une galette et un gros panier d'œufs.

Voici enfin des figurines enveloppées de longs manteaux bleus. Ce sont les plus nobles : elles représentent les bergers qui ont aperçu, les premiers,

la miraculeuse étoile qui mène le peuple adorateur vers l'étable où l'Enfant Jésus repose sur de la paille. L'âne et le bœuf le réchauffent. A ses côtés, la Vierge Marie, habillée de rouge et de bleu, et saint Joseph, qui tient un lis, sourient comme dans les vieilles images.

Devant le groupe sacré, brûle une lampe et, au-dessus, plane l'Ange soufflant dans une trompette d'or.

A un signal de l'abbé Chabert, les fidèles regagnent leur place.

Ivy examine l'église : partout des tentures blanches et bleues, des palmes et des branches. Le maître-autel est un amoncellement de roses.

Une clochette tinte; les cloches carillonnent; l'harmonium prélude; la multitude chante :

Il est né, le divin enfant,
Sonnez hautbois, résonnez musettes...

La porte de la sacristie s'ouvre, alors, devant des enfants qui balancent des encensoirs. D'autres les suivent qui portent, sur un brancard enguirlandé de feuillages, un Jésus de cire vêtu de blanc et nimbé d'or. On distribue des cierges : un cortège s'organise; et Ivy suit ce cortège, la tête baissée, un peu honteuse, mais très émue par les voix rustiques et les parfums de l'encens et des fleurs.

Chacun la regarde; on la connaît à Montaigle et on l'aime : elle est charitable et soigne les ma-

lades ; mais on sait, peut-être aussi, qu'elle est protestante. Et, malgré ce que lui a dit l'abbé Chabert, elle craint que sa présence, dans cette solennité, ne choque.

Aussi, la procession terminée, elle pousse sa chaise tout contre un pilier pour être moins en vue. Et, avec une ferveur comparable à celle de Louiset le pécheur, qui est prosterné depuis le début de l'office, elle prie.

Et de la lumière descend dans son âme, car il y a plusieurs mois qu'elle n'a plus prié.

L'abbé Chabert monte en chaire. Il parle de la Nativité. La poésie des vieux cantiques et celle de la « crèche » qu'il a construite lui-même, dans un angle de son église, inspirent son langage.

Ivy ne peut détacher son regard de la statuette de cire que l'on a placée, après la procession, devant la Sainte Table.

Mais bientôt Ivy ne distingue plus rien : le sanctuaire, avec son peuple de fidèles, ses lumières et ses fleurs, est une immense nuée pleine d'éclairs et d'archanges écoutant une voix prophétique.

L'extase d'Ivy est brisée par l'enfant de chœur qui fait la quête. Ivy tressaille et s'aperçoit que l'abbé n'est plus en chaire. Elle prend deux pièces d'or, dans sa bourse. Comme il n'y a que des gros sous noirs dans le plateau de cuivre, elle pense qu'il serait orgueilleux de poser, au milieu de cette monnaie, deux pièces d'or, que cela humi-

lierait ces pauvres gens; et, comme eux, elle donne des sous. Et elle a l'impression que le Dieu des humbles l'approuve.

L'harmonium accompagne un jeune garçon qui chante. Le son de l'instrument a la pureté d'une flûte champêtre; et la fraîche voix raconte l'apparition de l'étoile, le réveil des bergers, l'allégresse du monde.

Ivy évoque des souvenirs d'enfance. Elle sent qu'ils sont étrangers au sentiment qui l'étreint en ce moment et qu'ils n'en renforcent pas la violence.

La voix de l'enfant ordonne aux hommes des villages de sortir les musettes et les tambourins des armoires, et d'aller annoncer, de hameau en hameau, la naissance du Rédempteur.

La clochette tinte. Les têtes s'inclinent. La voix se tait; et, dans le silence de l'Élévation, on entendit retentir des sanglots...

La Communion.

Les hommes envahissent le chœur de l'église et s'agenouillent sur les degrés, devant le tabernacle. L'abbé Chabert dépose l'hostie sur leurs lèvres; puis ils s'en vont vers les bas côtés, les bras croisés ou les mains jointes. Ils ont de rudes visages de marins; leur démarche est pesante. Les femmes s'avancent, ensuite, lentement, vers la Sainte Table. Elles en reviennent la figure cachée par des dentelles ou des voilettes noires.

Ivy est seule à ne pas communier. Elle se sent

isolée, étrangère. Le lien qui l'unissait aux simples artisans qui l'entourent se casse, tout à coup. La béatitude et la paix s'enfuient de son âme. Et, jusqu'à la fin de l'office, à l'ombre du pilier, elle pleure de douleur et d'abandon!

Par les portes largement ouvertes, l'air froid s'engouffre dans l'église.

Ivy sort et se retourne. Le sanctuaire, illuminé, a l'aspect d'une grotte magique où s'est accompli un prodige!

La nuit est si noire, l'atmosphère si paisible, que la mer reflète certaines constellations.

Ivy rentre à l'hôtel, bouleversée par le mystère. Elle a l'impression que la grâce lui a été offerte, qu'elle l'a refusée, et que l'esprit de Dieu s'est détourné d'elle, à jamais!

Le lendemain, elle dit à l'abbé, qu'elle rencontra sur la grande route, devant la propriété de Bernard Alliès :

— Oh! comme vous avez parlé de Jésus, hier, monsieur. Vous avez parlé!...

Elle chercha sa phrase pendant un instant, puis, la figure radieuse, elle poursuivit :

— Vous avez parlé d'une voix éternelle! C'était vraiment, oui, c'était vraiment l'hymne d'amour de vos croyances qu'exhalait votre bouche. Vos paroles étaient si belles, si émouvantes, si douces. Les premiers disciples devaient décrire Jésus comme vous. Vous avez fait descendre la paix

dans mon âme. Je voyais la Galilée en vous entendant prononcer certains mots : les bergers, l'étoile, la crèche, Bethléem ! Je n'ai pas pu retenir mes larmes.

L'abbé sourit, car il avait entendu les sanglots de la jeune fille.

— Je voudrais que tous soient heureux aujourd'hui, reprit-elle. Acceptez cette offrande pour les pauvres, afin qu'ils aient un gai Noël... Oui, je voudrais que tous soient heureux.

Et elle ajouta :

— Moi, je suis triste !

— Triste ? s'écria l'abbé. Et pourquoi ?

— Parce que...

Elle hocha la tête :

— Je ne saurais pas vous expliquer.

— Essayez, murmura l'abbé en remontant ses lunettes sur son front.

— Cette tristesse m'a saisie, je crois, au moment où j'admirais votre crèche.

— Était-elle réussie ? interrompit l'abbé.

— Quel charmant, quel profond spectacle ! Je suis sûre que ceux qui croient et ceux qui ne croient pas sont également attendris par cette crèche : c'est leur enfance, la poésie de leur vie ! Il y a eu des moments, pendant la cérémonie de cette nuit, où j'ai souffert, à cause de mon âme étrangère. J'étais impressionnée par ce que je voyais. J'étais véritablement avec ceux qui priaient autour de moi. Mais, hélas ! je ne faisais point

partie, absolument partie de vos fidèles. Je sentais bien que je n'étais pas là en curieuse, mais je sentais aussi — et avec un déchirant désespoir! — que jamais, jamais je ne serais catholique, que je ne pourrais être qu'une protestante convertie. Pour être réellement catholique, il faut avoir un cœur uniquement formé par les exquisés émotions que j'ai éprouvées hier au soir. Je ne les ai pas éprouvées dans leur pureté, ces émotions. Elles sont venues me troubler, me consoler comme des amies que l'on a cherchées longtemps et qui vous surprennent alors qu'on ne les attend plus. Ces émotions ne sont pas les bases de mon âme. Je n'ai pas récité, étant enfant, les oraisons de vos livres. Je n'ai pas cru à la Vierge Marie comme il convient d'y croire. La religion romaine sera pour moi un refuge. Elle aurait dû être un berceau. Voilà pourquoi je suis triste.

L'abbé pensa : « Auriez-vous l'intention d'abjurer? » Mais il dit :

— Je vous remercie, mademoiselle Ivy, pour vos offrandes. Mes pauvres ne vous oublieront pas dans leurs prières.

Il abaissa ses lunettes, et ajouta :

— Dieu aime exaucer les pauvres.

Et Ivy répondit :

— Je ne saurai plus prier dans un temple. Je ne serai heureuse que parmi vous!

XI

Sur ces entrefaites, Jean Mortier rentra en France. Celui que Napoléon eût nommé colonel débarqua à Marseille, vers le début de janvier, perdu dans un convoi de convalescents.

Sa capote trop longue et trop large portait, épinglée de guingois, la médaille militaire. Ses pantalons rouges, trop courts, donnaient un aspect ridicule à ses godillots recroquevillés. Son képi tombait sur ses oreilles. La blessure de sa jambe était cicatrisée; celle de son bras le faisait encore souffrir.

Il n'y eut, pour recevoir le héros de Souk-el-Gournah, ni discours, ni délégations. Il passa inaperçu. Un général et un commandant lui adressèrent des félicitations; et, après avoir endossé des vêtements civils, Jean embrassa son oncle, et revint avec lui à Montaigle.

Le soir même de son arrivée, il dut raconter ses exploits aux amis de Bernard Alliès.

Il raconta comment le détachement avait été surpris, entouré et en partie massacré; il raconta la mort des officiers; comment il avait organisé la défense, et conclut en ces termes :

— Les journaux ont exagéré mon rôle. La vérité

c'est que j'ai agi sans penser. Les copains en auraient fait autant. Il fallait avoir l'idée.

— Une fameuse idée que tu as eue là, monsieur Jean ! ajouta Noémie.

— Oui, fameuse ! insista Alliès ébloui.

— Vous avez sauvé la vie à des centaines d'hommes, s'écria Ivy.

— Non ! Nous étions cent dix. Quand les spahis et les goumiers sont venus à la rescousse, nous avons vingt morts et quarante-deux blessés.

— Les pauvres petits ! murmura Noémie.

— La guerre ! Quelle horrible chose ! soupira Mme Gontier, en songeant au commandant son mari.

— Bah ! ça durcit les muscles, répliqua Mortier avec philosophie.

— Comme il est simple, hein, miss ? chuchota Alliès à l'oreille d'Ivy.

— C'est un véritable héros, répliqua la jeune fille, émerveillée par la bonne humeur et la modestie de Jean.

— N'est-ce pas qu'il est beau ? hasarda Alliès.

— Sa figure est énergique, répliqua Ivy.

Jean Mortier était de taille moyenne, maigre, agile et bien tourné. Ses yeux bleus, sa courte moustache dorée et ses cheveux châtain contrastaient vivement avec son teint hâlé. Un froncement des sourcils et un pli des lèvres imprimaient à sa physionomie un peu insignifiante de joli garçon, de l'intelligence et de la fermeté.

Le dimanche suivant, après le départ de l'abbé, Bernard Alliès dit à son neveu :

— Et maintenant, que comptes-tu faire?

— Travailler, répondit Jean.

— Mais à quoi? demanda Alliès.

— Ne vous inquiétez pas, mon oncle. Oui, je sais, vous me considérez comme un propre à rien. Et, dame, vous n'avez pas tort. Mais le temps des enfantillages est fini. En Afrique, à la Légion, aux Joyeux, il y a évidemment d'assez vilains cocos. On y rencontre, aussi, des hommes étonnants. Causer avec eux, voilà qui vous débarbouille la cervelle! Deux ans de service, là-bas, ça vaut dix ans d'existence. Oui, mon oncle, j'ai fait des bêtises. J'ai été trop bon, trop confiant, trop influençable. Maintenant, macache! Il n'est pas né, celui qui me roulera. Je veux travailler.

— Puis, je suis là pour le plus important.

— On n'aura recours à vous que pour une chose sûre. On s'associera tous les deux, et vous n'aurez pas besoin d'aller bien loin pour trouver de la besogne. Si les projets du docteur Maurillet se réalisent, s'il bâtit le sanatorium, nous construirons, nous, une usine d'électricité; je prends un monopole...

— Malheureux, interrompit Alliès, tu veux donc abîmer notre cher Montaigle!

— Voyons, mon oncle, sera-t-il moins beau quand des étrangers riches, de la vie, de l'industrie l'animeront? Les maisons de campagne, les

hôtels, le casino n'enlèveront rien au climat. On plantera de magnifiques jardins, on tracera des routes, on démolira certaines vieilles mesures.

— Dieu merci, on n'en est pas encore là ! En attendant...

— Je réclame un congé pour me retremper dans la vie civile.

— Tu vas en voyage ?

— Comme je vous l'ai annoncé, mon oncle.

— Ma bourse est ouverte.

— J'en profiterai.

— Tu nous quittes ?

— Demain.

— Parfait. Viens avec moi jusqu'au château. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. Et tu me parleras un peu de cette usine d'électricité.

Le départ de Jean Mortier coïncida avec le retour de Walter Blunt.

Walt rapporta à Ivy une écharpe en soie bleue pailletée d'argent, une pièce d'étoffe destinée à recouvrir des coussins, un flacon de cristal rempli d'essence de rose, une broche arabe ornée de turquoises, et des boîtes de loukoums.

Ces présents enthousiasmèrent Ivy, et, ainsi qu'elle en avait l'habitude, elle raconta à son fiancé, sur la terrasse de *la Vagalone*, les événements qui s'étaient déroulés durant leur séparation.

Le mouvement de contrariété que ne put mai-

triser Walt en entendant vanter les exploits de Mortier ne déplut pas à Ivy.

— Voyez-vous souvent ce jeune homme?

— Je ne l'ai vu que deux fois. Il n'est plus ici.

— Tant mieux. N'oubliez pas une chose, Ivy : je suis passionnément jaloux.

— Quel vilain sentiment ! Je ne l'éprouve pas vis-à-vis de vous.

— Vous sentez à quel point je vous aime, Ivy !

— Rien ne vous excuserait si vous doutiez de moi, Walt.

— C'est vrai, pardon.

Ils restèrent longtemps sans échanger une seule parole.

— Vous êtes étrange, Walt, dit enfin Ivy.

— J'ai des ennuis.

— Oh ! Quels ennuis ?

— Voilà. Notre bateau doit passer au bassin de carénage. Nous sommes surchargés de besogne. Il me sera difficile, impossible même de revenir à Montaigle. Cette existence est odieuse. Vraiment, Ivy, pourquoi m'imposez-vous cette existence en retardant notre mariage ? Vivre ainsi, pendant trois mois encore, est au-dessus de mes forces.

— Que dites-vous ? Au-dessus de vos forces ! Oh ! Walt, moi qui aimais tant votre énergie ! Vous avez des nerfs de femme.

— Je vous aime, Ivy !

— Walt, soyez plus courageux. Et, si vous le

méritez, j'irai, un de ces jours, vous surprendre à bord de l'*Isis*.

— Vous feriez cela?

— Certainement.

Et malgré cette promesse, ils se quittèrent, ce soir-là, presque mécontents l'un de l'autre.

Le lendemain, Ivy reçut de Walt une lettre très amoureuse. Elle répondit par un billet désolé :

« Mme Gontier est malade. Je la soigne, cher Walt. Elle est si bonne pour moi. Je n'irai donc pas à Marseille vous voir. Si vous avez un moment de liberté, venez. »

Vingt-quatre heures après, Walt était à Montaigne. Ivy le reçut dans le petit salon de Mme Gontier.

— Une visite entre deux trains, chère Ivy.

— Vous ne m'en voulez pas, Walt?

— J'admire votre dévouement.

Il lui parla comme Harry aurait parlé en pareille occurrence, et cette constatation irrita Ivy.

Certes, elle eût préféré que Walt s'indignât contre les événements qui le privaient d'un plaisir. Elle eût aimé un accès de colère égoïste. Walt la laissa désillusionnée.

Le même soir, le facteur lui remit une lettre dans laquelle Harry l'accusait de ne l'entretenir que de choses indifférentes :

« Ivy, lui écrivait-il, au lieu de me dépeindre des soleils couchants et les teintes de la mer, vous devriez me dire où vous en êtes avec vous-même. »

Cette formule commençait à exaspérer Ivy. Elle répondit :

« Je suis sur une longue route. J'ignore où elle me conduira. Lorsque je serai au but de cette route, ou lorsque je me sentirai lasse, je m'arrêterai et vous renseignerai. »

Le jour suivant, Mme Gontier était guérie, et Walt annonçait son départ pour l'Égypte.

XII

Sur le chemin qui mène au vieux Montaigle, Ivy rencontre Bernard Alliès et son neveu.

— Avez-vous fait un bon voyage, monsieur Mortier? demande-t-elle.

Et, remarquant que le jeune homme porte le bras en écharpe, elle ajoute aussitôt :

— Vous avez eu un accident?

— Ma blessure s'est rouverte ce matin, répond Mortier.

— Et, par malheur, conclut Alliès, le docteur

Maurillet est encore à Paris. Nous allons chez le pharmacien, pour un pansement, parce que, moi, je ne m'y entends pas. Noémie, n'en parlons pas!

— Rentrez immédiatement chez vous, monsieur Alliès, ordonne alors Ivy. Rentrez avec votre oncle, monsieur Jean, sans cela vous « gagnerez » la fièvre. Avez-vous des bandes de toile, de l'ouate, de l'acide borique? Non... Eh bien, je cours chez le pharmacien en acheter. Je ferai moi-même le pansement. J'adore soigner les blessés.

Elle n'attend pas de réponse, disparaît, revient, peu après, chez Bernard Alliès, se révèle excellente infirmière, et s'en va.

— Ces Anglaises, tout de même, quelles femmes, quand elles s'y mettent! admira Bernard Alliès.

Et Ivy s'intéressa si bien à son malade, qu'au bout de cinq jours elle le rendit éperdument amoureux.

Alliès s'en aperçut et interrogea son neveu, qui avoua le miracle opéré dans son âme par miss Ivy Hill.

— Petit, si tu l'épousais! Quelle joie! C'est un trésor, vois-tu?

Il raconta comment il l'avait connue, vanta ses qualités et ses moindres actions.

— Si ça se faisait, je vendrais *La Régina*; nous achèterions une propriété plus grande et plus confortable. J'habiterais avec vous. Tiens, veux-tu que j'aille parler à miss Ivy? Il ne faudrait pas tarder!

J'ai comme une idée qu'elle a quelqu'un en tête. Je l'ai rencontrée avec un jeune homme et...

— Je veux réfléchir pendant quelques jours, répondit Mortier. Je retourne à Marseille. Loin d'elle, je saurai si mon sentiment est sérieux.

— Voilà qui est raisonnable. As-tu besoin d'argent?

— Je ne crois pas.

Il tira son portefeuille, et compta deux billets de cent francs.

— Comment! Tu n'as dépensé que deux cents francs?

Jean ébaucha un geste vague. Alliès le saisit par le bras et d'une voix tremblante, désespérée :

— Jean, tu ne joues pas, au moins s'écria-t-il.

— Parfois, au café, entre amis. On joue quelques sous...

— Prends garde, petit, continua Alliès, prends garde. Le jeu, c'est une vilaine passion, c'est un vice. C'est mal.

— Mon oncle, je songe à me marier, et non à taquiner la dame de pique.

— C'est juste. Va réfléchir, et reviens bientôt.

Et quand il revint, au bout d'une semaine, Jean Mortier était parfaitement décidé à épouser Ivy.

— Je la sors, cette redingote! dit Alliès en riant. Je la fais, cette démarche!

— Non, mon oncle, je m'en charge.

Il surveilla la jeune fille; et, un après-midi,

comme elle se dirigeait vers *la Vagalone*, il la suivit, l'aborda, et lui demanda l'autorisation de l'accompagner.

— Mais, volontiers, répondit la jeune fille

La conversation traîna quelque peu ; et, soudain, Jean déclara son amour :

— Je ne suis pas un pantin de salon, je ne sais pas tourner de belles phrases, mais ce que je sens, je le sens bien. Et j'ai pensé qu'une femme intelligente comme vous...

Il hésita :

— Vous voyez, je m'embrouille... Enfin, consentiriez-vous à m'épouser ? L'oncle Alliès vous adore ; il m'adore aussi. Il a une grosse fortune...

— Vous me plaisez beaucoup, monsieur Jean, interrompit Ivy amusée et touchée par la brusquerie et la timidité de Mortier. Oui, vous me plaisez beaucoup...

— Alors, vous acceptez !

— Vous êtes certainement un noble et un loyal garçon. Vous m'avez demandé d'être votre femme avec un cœur ému...

— Oh ! oui, soupira Mortier.

— Et avec une bonne humeur comparable à celle que vous avez lorsque vous racontez vos aventures de soldat. Cependant, je ne peux pas vous épouser.

— Oh ! s'exclama Mortier, pourquoi ?

Les yeux bleus d'Ivy s'ouvrirent démesurément.

— Je suis fiancée, dit-elle.

— Avec le jeune homme qui vient vous voir ici?

— Avec lui-même.

— Qui est-ce? demanda brutalement Mortier.

Mais, devant les regards irrités d'Ivy, il s'excusa :

— Pardon, mademoiselle Ivy.

— Je ne suis pas fâchée par votre question bizarre, monsieur Mortier. Et je vous répondrai : ce jeune homme est Anglais.

— Naturellement!

— Pourquoi dites-vous « naturellement » sur ce ton sarcastique? J'aurais pu épouser un Français. J'aime les Français.

Il y eut un silence.

— Votre fiancé est en Angleterre?

— Non. Il est en mer. Il est marin. Il commande sur l'*Isis*.

— L'*Isis*? Tiens! répliqua vivement Mortier.

— Vous connaissez ce navire?

— Non, je connais un officier du bord. Je le connais... c'est une façon de parler, je le rencontre. J'ai dîné avec lui, avant-hier.

— Avant-hier! Mais l'*Isis* est en Égypte, actuellement.

— Mon officier s'appelle John Hopkins.

— Mon fiancé s'appelle Walter Blunt. Est-ce que M. Hopkins ne vous a jamais parlé de Walt Blunt?

— Jamais.

— Blunt n'a jamais prononcé le nom de Hopkins devant moi. Il m'a pourtant cité tous les lieutenants.

— Le nom ne signifie rien, vous savez, observa Jean.

— Comment?

— Je pense à Hopkins. Je le vois dans une maison de jeu.

— Vous jouez ! C'est mal de votre part.

— J'ai joué ces derniers soirs. Je me suis laissé entraîner par des amis au tripot. J'étais triste, ennuyé, indécis... et, pour moi, l'indécision est un supplice sans pareil.

Il se tut, désappointé par l'indifférence avec laquelle Ivy écouta ses aveux. Il se figurait que ces syllabes « le tripot » épouvanteraient la jeune fille. Il s'en fut de beaucoup. Elle demanda simplement :

— Vous avez dit que le nom ne signifiait rien. Expliquez-moi, demanda Ivy.

— Dame, dans les tripots, je me fais appeler Maurice Durand. Alors, vous comprenez, Hopkins n'est peut-être pas plus Hopkins que moi je suis Durand.

— Mais enfin, comment ce Hopkins est-il à Marseille lorsque son navire voyage ?

— On prétexte une maladie. Quoique ce Hopkins n'ait pas l'air bien malade, continua Jean intrigué par la curiosité d'Ivy.

En se baissant pour ramasser une coquille elle pensa : « Suis-je stupide ! J'ai reçu avant-hier une lettre de Walt. Que vais-je imaginer ? »

Elle demanda néanmoins :

— Comment est-il ce Hopkins?

— Grand, des épaules larges, entièrement rasé, des cheveux noirs séparés par une raie au milieu de la tête, des yeux gris. Il est habituellement accompagné, si cela peut vous intéresser, par un certain Charley, une espèce de paillasse long, roux, chauve... Mais, miss, qu'avez-vous? Vous êtes pâle... Vous... oh! miss, mais...

Il crut qu'elle allait s'évanouir. Elle vainquit sa défaillance, s'arrêta, posa sa main sur l'épaule de Jean :

— Monsieur Mortier, lui dit-elle, vous êtes un loyal garçon, n'est-ce pas? Quoique je ne puisse pas me marier avec vous, acceptez-vous mon amitié?

— Mais oui, pourquoi pas?

— Alors, vous êtes mon ami?

— Je suis votre ami.

— Touchez-moi la main.

— Avec plaisir, miss.

Elle garda la main de Jean, un instant, dans la sienne.

— Accompliriez-vous, pour me rendre service, une action pas très noble?

— Oui.

— Me donnez-vous votre parole de gentleman que personne, pas même votre oncle...

— Vous avez ma parole d'honneur.

— Je veux voir ce John Hopkins, sans être vue par lui.

— Rien n'est plus facile. Nous devons nous

retrouver, demain soir à onze heures, au *Daisy Bar*, rue Pavillon, à Marseille.

— Demain soir, à onze heures un quart, un fiacre s'arrêtera au coin de la rue Saint-Ferréol et de la rue Pavillon. J'en descendrai. Vous ne m'adresserez pas un mot. Je vous suivrai. Mais je ne pénétrerai pas dans cette caverne.

— Vous resterez dehors. Je choisirai une table près de la porte. J'offrirai un verre à Hopkins, j'écarterai la vitrine, et...

— Parfait ! interrompit Ivy. A demain !

— Elle est bien bonne ! murmura Mortier, en regardant Ivy s'éloigner à pas rapides, sur la plage.

Le lendemain, Ivy est à Marseille.

Elle retient une chambre au *Terminus* ; échange, chez La Fleur, son vaste chapeau contre une toque de voyage ; dine à l'hôtel et en ressort pour être exacte au rendez-vous fixé par Mortier.

La rue Pavillon est étroite, obscure et mal habitée. Cabarets, bars, petits hôtels, académies de billard, boucheries et triperies, marchands de coquillages et de poissons, de légumes et de fruits se succèdent le long des trottoirs sales.

Contre les portes des maisons noirâtres, et vouées aux démolisseurs, sont vissées des plaques d'huissiers, d'agents d'affaires et de manucures. Comme la rue Pavillon relie les trois artères principales de Marseille, elle est très animée, le jour, et presque déserte la nuit.

Ivy descend de fiacre, Mortier s'avance.

— Passez devant, dit-elle.

On entend, dans le silence, des rires d'hommes et les sanglots d'un accordéon.

Plus loin, des chiens errants fouillent dans les tas d'ordures et poursuivent des chats qui crient.

Une girandole de lampes électriques entoure la façade du *Daisy Bar*.

Mortier entre. Ivy s'arrête, le cœur battant.

Contre la glace, une vitrine s'écarte.

Ivy s'approche, et voit Walter Blunt. Il est en compagnie de trois jeunes gens, et fume, à demi vauté sur une banquette de velours jaune.

Quand Ivy raconta, plus tard, cette scène, elle décrivit son émotion en ces termes :

« J'eus la sensation qu'un diable remuait mon cœur avec une cuillère de fer rouge ! »

Elle arriva à Montaigne dans un tel abattement qu'elle s'alita.

Mortier vint prendre de ses nouvelles. Elle le reçut, dans sa chambre, dès qu'elle put se lever.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Hopkins et Walter Blunt sont le même homme, répondit-elle froidement. Mais je vous prie, monsieur, de ne plus jamais me parler de cette honte.

— Vous n'êtes plus fiancée avec cet individu ! s'écria Mortier.

— Je ne comprends pas votre question!

Elle s'assit devant son secrétaire :

— Avez-vous quelque chose à m'apprendre encore?

Jean s'avança :

— Puisque vous êtes libre!...

Elle se tourna vers lui, un bras appuyé sur le dossier de sa chaise :

— Je vous suis reconnaissante du service que vous m'avez rendu, très reconnaissante, vraiment. Mais... je n'estime pas ce genre de service.

— J'ai agi selon vos ordres, protesta Jean, pour vous montrer à quel point je vous aimais. Je...

Elle l'interrompit :

— Je n'estime pas.

— Je vois, répliqua Jean d'une voix sourde. Je vous dégoûte!

Le soir, il dit à son oncle :

— Ça ne marche pas avec miss Hill. Nous avons beaucoup causé ensemble. Elle est trop Anglaise. Puis, me marier à vingt-trois ans!

— C'est vrai, c'est un peu jeune, approuva Alliès. N'y pensons plus.

XIII

Ivy est désespérée. Elle sent que la trahison de Walt aura un déplorable retentissement dans son

existence, que son âme en restera, pour jamais, défiante. Elle voudrait se confier à quelqu'un. Mais à qui? Elle songe à Colette. Où est-elle? Ivy parcourt les chroniques théâtrales des journaux pour voir si son amie ne tient pas un rôle quelconque dans les pièces qui se jouent à Paris. Mais elle ne trouve nulle part le nom de Colette Nanteuil. Que faire? Écrire à Walt une lettre de rupture? Non. Il est préférable d'attendre. Quelle solitude! Et pourtant, comme il fait beau! Le soleil envahit la chambre où Ivy tremble de fièvre, depuis une semaine. Alliès lui envoie chaque jour des roses, des fraises mûries dans les serres de *La Régina* et de grandes branches d'amandiers en fleurs. Il lui montre ainsi qu'il ne lui en veut pas d'avoir éconduit son neveu.

Enfin, voici un télégramme de Blunt :

« Je serai demain à Montaigle. »

Elle attend, sans impatience, sans colère.

Quand elle voit son fiancé franchir le jardin de l'hôtel, elle sonne la femme de chambre et lui dit :

— Faites entrer M. Blunt dans la salle à manger.

Elle descend, peu après, très maîtresse d'elle-même, très calme :

— Où étiez-vous, mardi dernier, à onze heures du soir, demande-t-elle à Walt.

— Mais...

L'étrangeté de cet accueil l'amuse, semble-t-il.

— Mardi dernier, à onze heures du soir, reprend-il, j'étais de quart, si je m'en souviens bien...

— Vous mentez! répliqua Ivy. Vous étiez au *Daisy Bar*, rue Pavillon, à Marseille; vous étiez vautre sur une banquette de velours jaune, riant et fumant. Pour me tromper, vous m'avez fait adresser par Charley, ou par un autre de vos amis, des lettres d'Alexandrie. Mes compliments, John Hopkins! Vous n'en vouliez qu'à mon argent!

— Ivy, écoutez-moi!

— Partez! commande-t-elle.

— Ivy, j'étais malade.

— Sortez!

— Quoi, vous me chassez?

— Je vous chasse!

La face de Walt s'empourpre, ses poings se serrent :

— Prenez garde! dit-il.

— Oh! ricane Ivy, je n'ai pas peur d'un misérable et d'un lâche.

— Nous nous reverrons, Ivy! Vous refusez de m'entendre.

— Sortez!

Il obéit.

Ivy, les yeux pleins de larmes, courut dans le petit salon, et tomba dans les bras de Mme Gontier.

— Que se passe-t-il, mon enfant?

— Excusez-moi! J'ai chassé Walter. Il n'est pas digne de moi!

Et, malgré la tendresse et l'insistance de son

interrogatoire, il fut impossible à la bonne dame d'en savoir davantage.

C'est à Harry qu'Ivy allait finalement se confier, lorsque, dans le courant de l'après-midi, Mme Gontier lui annonça :

— Valentine Ménard et sa fille seront ici, ce soir.

— Comme je suis contente ! s'écria Ivy.

— Viendrez-vous les chercher à la gare, avec moi ?

— Non, je suis si lasse. J'ai envie de me coucher. Mais vous direz à Valentine que je l'attends sans faute, dans ma chambre.

— A la condition que vous ne bavarderez pas trop, car je vous trouve encore fiévreuse, dit Mme Gontier en se retirant.

Son repas achevé et sa fillette endormie, Valentine Ménard monta chez Ivy.

— Oh ! Valentine ! Je suis si heureuse de vous voir. Chère Valentine !

— Vous êtes malade, Ivy. Vos yeux brillent, vos joues sont rouges.

— Oui, je suis malade. J'ai de tels ennuis !

— Ils vous embellissent.

— Asseyez-vous près de mon lit. Êtes-vous confortable ? Mme Gontier vous a appris, n'est-ce pas ?

— Rien de précis. Elle est très discrète.

— Vous me consolerez, vous, Valentine ! Je

suis une pauvre chose, maintenant! Voulez-vous du thé?

— Non, Ivy, merci.

— Quelle heure est-il?

— Neuf heures.

— Je dois prendre un cachet de quinine; relevez mes cheveux. Faites-moi passer mon peigne, ce verre d'eau, cette boîte...

Ivy se laissa soigner.

— Si vous n'étiez pas venue, ce soir, Valentine, poursuivit-elle en plaçant des coussins derrière son dos, je partais demain pour l'Angleterre. Vous me sauvez, vous donnez de l'air à mon cœur... Pourquoi riez-vous?

— Il faut que vous soyez bien déjetée, Ivy, pour qu'une pauvre loque telle que moi vous réconforte!

Elle se mit à pleurer.

Et tout en lui disant : « Ne pleurez plus! » Ivy ne put retenir ses larmes.

Elles sanglotèrent ainsi, pendant quelques instants, l'une en face de l'autre. Puis Ivy dénoua ses cheveux, les étala, d'un mouvement de tête, sur ses épaules et les peigna lentement. Les cheveux d'Ivy étaient abondants, souples et nuancés par toutes les teintes de l'or. A chaque coup de peigne, ils se gonflaient et s'animaient; ils formèrent bientôt, autour de sa tête, une ardente auréole.

— Quelle chevelure! admira Valentine, en s'essuyant les yeux.

Elle ajouta :

— Racontez-moi vos chagrins.

Et, pendant qu'elle arrangeait ses torsades, Ivy raconta longuement, sans omettre un seul détail, comment elle avait rencontré Walt; comment ils s'étaient aimés; et elle rendit dramatique le récit de leur rupture.

— Cet homme, l'aimez-vous encore? interrogea Valentine.

— Je ne l'estime plus.

— L'aimez-vous encore? insista Mme Ménard.

— Je ne le reverrai plus.

— Répondez, Ivy, l'aimez-vous?

— Je l'ai chassé : tout est fini!

Après une courte méditation, qui lui permit un retour sur elle-même et sur sa lamentable destinée, Valentine reprit :

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Si vous vous étiez aperçue de ses défauts, un an après votre mariage, qu'auriez-vous fait?

— J'aurais divorcé.

— Si vous aviez eu un enfant?

— Je l'aurais gardé.

— Votre religion admet le divorce.

— Ma religion?

Ivy hésita avant de répondre :

— Oui.

— Si vous étiez catholique, vous n'auriez pas cette ressource : divorcer.

— Si votre religion admettait le divorce, divorceriez-vous, Valentine?

— Non.

— Je ne vous savais pas aussi religieuse.

— Oh! ce n'est point par religion, s'écria Valentine.

— Pourquoi, alors?

— J'aime mon mari, dit-elle faiblement. Et vous n'ignorez point que je suis malheureuse. Je l'aime. J'accepte tout.

— Vous êtes devant lui sans volonté, sans énergie; continua Ivy.

— Oui, il profite de ma lâcheté.

— Et vous n'avez personne à qui vous confier.

— Personne! Maman me traite de petite bécasse. Ma sœur Denise me dit : « Venge-toi. » C'est très bien, mais il faut en avoir envie. Mon frère et mon père haussent les épaules. Tous déclarent qu'Hector est charmant, et que je l'irrite par un amour inquiet et une jalousie ridicule.

— Séduisez votre mari.

— Il me considère comme une enfant. Il me croit incapable de souffrir.

— Dites-lui que vous souffrez.

— Jamais je n'oserais! Il se moquerait de moi.

Et Ivy qui, depuis le début de cet entretien, songeait à Colette Nanteuil, décréta :

— Vous êtes comme une actrice qui doute d'elle-même, malgré son talent. Chère Valentine, la vie est un théâtre. Il faut entrer bravement en scène, sans songer aux difficultés de son rôle.

Vous êtes ravissante : vous devez triompher, et avoir du succès.

— Il est trop tard, Ivy. Hector m'a déjà aimée. Maintenant c'est fini. Les premiers temps de notre mariage, quel enchantement ! Lorsque l'enchantement s'est dissipé, j'aimais toujours Hector, mais lui ne m'aimait plus. Ivy, pardonnez-moi. Je suis une égoïste. Je ne parle que de moi.

— Parler de vous, de moi ou de n'importe quelle autre femme, n'est-ce pas identique ? Ah ! Valentine, existe-t-il des ménages heureux ?

— Peut-être, mais on ne les connaît pas. Autour de nous, je ne vois que les Albrand qui soient heureux. Oui, Jacques et Christiane sont heureux, du moins, je le crois.

— Valentine, je voudrais rencontrer des gens heureux.

Une pendule sonna :

— Minuit, s'écria Valentine. Bonsoir, Ivy.

— Et moi qui avais promis à Mme Gontier de ne pas trop bavarder avec vous.

— A demain.

Elles s'embrassèrent.

Deux jours après, Hector Ménard apparut à Montaigle.

— J'étais à Toulon, dit-il à sa femme. Je viens te faire une petite visite en passant, présenter mes hommages à miss Hill, et je file.

Il se plut beaucoup à Montaigle. A sa demande,

son beau-frère lui envoya une automobile de louage, et des vêtements. Il traita ses affaires par téléphone et par télégraphe. Au bout d'une semaine, une dépêche le rappela à Marseille. Sa femme et Ivy l'accompagnèrent à la gare.

A peine le train se mettait-il en mouvement que Valentine interrogeait Ivy :

— Eh bien, que pensez-vous de mon mari? Peut-on parler sérieusement avec un homme pareil! Ne le défendez pas! Tout le monde le défend. Personne ne lui en veut. Il est jeune, il est généreux, il est exquis. Mais avouez qu'il est humiliant, pour moi, d'être traitée en gamine!

Comme elles prénaient un chemin bordé de lauriers-roses qui conduisait à l'hôtel, Valentine se retourna et regarda le train, dont la ligne noire glissait sur un viaduc blanc.

— Quand Hector me disait « petite gosse », jadis, cela me charmait. Aujourd'hui, j'ai l'impression que ce « petite gosse » signifie : « Toi, tais-toi; va te promener; tu nous ennues! »

— Vous exagérez, Valentine.

— Je vous jure bien que non.

Ivy était embarrassée. Elle avait trouvé Hector Ménard délicieux. Il évoquait bien un peu les très élégants mannequins installés par les tailleurs devant leurs devantures : joli teint, jolies moustaches blondes, vestons impeccables; mais il y avait dans sa voix de la moquerie et de la tendresse; de la gaieté dans ses yeux bleus; de la

vivacité et de l'abandon dans ses manières, qui exaspéraient Valentine après l'avoir séduite.

— Quel homme! s'écria-t-elle de nouveau. Il ne devait rester ici que quelques heures, et il est resté dix jours! Et cela, à cause de vous, Ivy. Et, naturellement, il vous a fait la cour...

— Oh! Valentine.

— Il a fait des embarras, des effets de costumes, de l'esprit, des extravagances : conduire une auto à quatre-vingts kilomètres sur la Corniche! Et tout cela pour vous étonner!

— Valentine! vous me mettez dans l'impossibilité d'aller vous voir souvent, à Marseille.

— C'est vrai, Ivy. Je suis stupide. Mais aussi, avait-il besoin de vous parler en anglais, lorsque je ne comprends pas un traitre mot de cette langue! Vous ne vous êtes pas moqués de moi, au moins, tous les deux?

— Valentine!

— Embrassez-moi, Ivy. Je ne suis pas jalouse de vous. Il est ainsi avec toutes les femmes, et je souffre, et je suis ridicule. Me pardonnez-vous, Ivy?

— Vous avez touché mon cœur, Valentine, et je suis votre amie.

Vers le commencement de février, Ivy, sur les conseils de ses amies, résolut d'aller habiter à Marseille.

Mme Ménard se chargea de lui trouver un appartement.

« Je vous ai loué, lui écrivit-elle peu après, deux chambres dans la pension de famille Rondeau, rue Breteuil. C'est une maison propre et blanche comme une cabine de bateau. Il y a la lumière électrique et le chauffage central. Vous aurez devant vous les platanes de la place Montyon et du cours Pierre-Puget. Vous serez à cinq minutes de chez moi. Avertissez-moi de votre arrivée. Je vous attendrai à la gare. »

Ivy fit ses adieux au docteur Maurillet, à l'abbé Chabert et à Bernard Alliès.

— Vous m'oublierez bien vite, miss Ivy, murmura le brave homme.

— Je reviendrai souvent à Montaigle.

— On dit cela, puis après...

— Je me souviendrai toute ma vie de votre accueil, cher monsieur Alliès, de la bonté de votre voix...

— Vous vous moquez de mon accent, ce n'est pas gentil!

— Oh! Vous savez bien que je ne me moque pas. Vous m'avez fait les honneurs de votre doux pays. Vous m'en avez montré les beautés, s'écria Ivy possédée par un sentiment où il y avait de la tristesse et de la reconnaissance. Nous avons été, tout de suite, amis. Vous avez opéré de grands changements en moi, vous, ce ciel, cette mer, ces jardins, cette petite église. Jamais je ne vous oublierai! Je m'appelle Ivy. Le lierre

meurt où il s'attache. Au revoir, monsieur Alliès.

— Au revoir, petite miss.

— Je reviendrai.

Alors, il lui prit le bras :

— Regardez, là, bien devant vous.

Devant Ivy, s'étendait la plage où elle avait eu, avec Colette et l'abbé Chabert, des entretiens émouvants; puis, plus loin, au-dessus des sables et des roches, s'étagaient les jardins de *la Vagalone*, parcourus si souvent avec Walter Blunt.

— Ne voyez-vous pas des points noirs sur la terrasse? demanda Alliès.

— Oui.

— Ce sont des maçons, des charpentiers, des terrassiers! On construit le sanatorium. Le plus terrible, c'est que mon diable de neveu...

— Vous ferez mes amitiés à M. Mortier, interrompit Ivy.

— Je n'y manquerai pas, répondit Alliès.

Il poursuivit :

— Mon diable de neveu s'intéresse à l'affaire. Il va bâtir l'usine d'électricité. Et j'ai avancé cinquante mille francs, moi!

Il haussa les épaules :

— Que voulez-vous, il faut marcher avec son époque!

Le lendemain, Ivy quitta Montaigle. Alliès lui porta une gerbe de roses, et Mme Gontier lui offrit, à sa demande, un *Paroissien romain* et l'*Imitation de Jésus-Christ*.

DEUXIÈME PARTIE

I

Après avoir disposé, dans les vases ornant la cheminée de sa chambre, les roses de Bernard Allès; disséminé ses photographies et arrangé, sur son bureau, ses livres, ses boîtes de papier à lettres, son encrier, ses porte-plume et ses crayons, Ivy eut la sensation du « home ».

Valentine, qui l'avait aidée à déballer ses malles, la mena déjeuner chez elle, rue de l' Arsenal.

Dans le courant de l'après-midi, Ivy rentra à l'hôtel Rondeau et écrivit à Harry et à sa mère, pour leur donner sa nouvelle adresse.

A sept heures, une domestique frappa à sa porte et lui annonça que le dîner était servi.

Il y a, chez Mme Rondeau, dix pensionnaires, parmi lesquels un pasteur anglais. Il est en face d'Ivy et ne la quitte pas des yeux.

Le café bu, chacun se retire. Le pasteur s'approche d'Ivy :

— Miss Hill, lui dit-il sans autre préambule, je vous connais.

Sans lui laisser le temps de répondre, il ajoute :

— Oui, je vous connais par Mrs Atkinson, une amie de Mme Gontier. Je sais que vous êtes seule. Si vous avez besoin de conseils, je suis là.

Tout en parlant, il s'admire dans une glace placée devant lui et lisse les mèches de sa chevelure châtain foncé. Ivy remarque ce geste, et l'homme lui devient instantanément odieux.

— Je suis le pasteur Herbert Stowe, continue-t-il. Le temple anglais est rue Arménie, et le service à dix heures du matin.

— Je ne serai jamais le dimanche à Marseille, réplique sèchement Ivy.

— Il est de mon devoir de vous avertir.

Sur ces mots, il s'incline et sort.

Ivy raconte cette conversation à Valentine Ménard, qui la renseigne sur le révérend Herbert Stowe.

C'était un ecclésiastique mondain, excellent joueur de tennis, prétentieux, flatté par des succès de salon, et désirant fort se bien établir.

— Je l'ai jugé ainsi, déclara Ivy.

Elle fit la connaissance de Fanny Richemondier, jeune fille noireude, laide, sèche, âgée de trente ans. Elle appartenait à une famille de commerçants riches, s'occupait de bonnes œuvres, dirigeait une bibliothèque populaire et organisait des pèlerinages. Elle mariait volontiers ses amies et refusait,

pour sa part, les prétendants qui lui étaient proposés, de temps à autre. On expliquait sa conduite par une déception amoureuse.

En apprenant que « les mystères et la poésie » de la religion romaine attiraient Ivy, elle lui prêta des livres spécialement composés pour l'édification des protestants.

Le dimanche qui suivit son installation à Marseille, Ivy rencontra Charley Woodside sur la Cannebière.

Il essaya d'éviter Ivy, mais elle lui coupa la retraite, et l'aborda bravement.

— Bonjour, monsieur Woodside. Êtes-vous à Marseille pour longtemps? demanda-t-elle.

— Pour trois jours encore, répondit Charley.

— Vous n'ignorez pas ce qui s'est passé entre votre ami Blunt et moi?

— Oui, oui... je sais, balbutia Woodside.

— Où allez-vous?

— Déjeuner au restaurant.

— Moi aussi. Voulez-vous que nous déjeunions ensemble, en pique-nique. J'ai à vous parler.

— Volontiers.

— Allons chez Binder. Nous aurons du thé, des sandwiches, de la viande froide et du jambon : un vrai lunch anglais.

Charley accepta ; et, amusé par l'aventure, suivit la jeune fille chez le pâtissier.

Après avoir commandé la collation, Ivy interrogea :

— Quelle espèce d'homme est Walter Blunt?

— Vous me gênez terriblement, miss Hill, terriblement, répliqua Charley. Je suis l'ami de Walt. J'aime beaucoup Walt. C'est un curieux camarade que Walt!

— Cette amitié vous défend-elle de m'éclairer sur son compte.

— Je vous le répète, miss Hill, je suis l'ami de Walt. Et pour que vous compreniez la difficulté, l'étrangeté de ma situation, je vous avouerai que vous m'êtes très sympathique aussi. Oui, très sympathique.

Il ajouta en beurrant un toast que l'on venait de leur servir :

— Tellement sympathique, que je n'ai accompagné Walt qu'une seule fois à Montaigne.

— Il vous était pénible de l'entendre mentir.

— Walt est le plus faible garçon de la terre, répliqua Charley, le plus faible. Il ne ment pas, il dit ce qui est nécessaire pour excuser ses faiblesses. Il a de larges épaules, des poings robustes, mais pas de volonté, miss Hill, pas de volonté, aucun contrôle sur lui-même, hélas! et capable de tout!

— A-t-il compris l'infamie de sa conduite?

— Je ne sais pas. Vraiment, je ne sais pas. Je lui ai adressé des observations. Il s'est fâché. Il est très violent, quand il a tort. Il perd le peu de raison que Dieu lui a octroyé.

— C'est un joueur?

Charley ne répondit pas.

— C'est vous qui avez expédié des lettres du Caire, dit Ivy.

— C'est moi.

— Peu importe.

— Il m'a accusé de l'avoir vendu!

— A-t-il de la fortune?

— Je l'ignore, répondit Charley en se versant du thé. Sa famille m'est inconnue. Nous sommes liés parce que nous naviguons, depuis quatre ans, sur les mêmes navires, et parce qu'il m'intéresse.

— Enfin, il est préférable que je ne l'épouse pas!

Charley ébaucha un geste vague.

— D'ailleurs, je ne le reverrai plus, déclara Ivy.

— Il compte bien vous revoir, lui.

— Ne voyage-t-il plus?

— Pas pour l'instant.

— J'ai un service à vous demander, monsieur Woodside.

— Lequel?

— Voulez-vous lui remettre ses lettres, et quelques menus objets?

— Je ne le peux pas. Comment expliquerai-je notre entrevue?

— Vous lui direz la vérité. Notre rencontre fortuite...

— Walt se méfie de moi.

— Vous le redoutez?

— Envoyez vos lettres par la poste. Ce sera mieux.

— Où habite-t-il?

Après un court silence, Charley dit :

— Je me charge de votre commission.

Il accompagna Ivy à son hôtel, et la jeune fille lui confia une liasse de lettres et un paquet renfermant les écharpes, bijoux et bibelots que lui avait offerts Walt.

— Quant à ma correspondance, dit-elle, comme elle est insignifiante, je le dispense de me la renvoyer.

Ivy alla ensuite chez Mme Dalizan. Elle habitait, sur la promenade du Prado, le second étage d'un vaste immeuble.

Les couloirs et les salons étaient encombrés de grosses consoles en bois doré, surchargées d'énormes potiches remplies de fleurs artificielles; dans les angles, des bronzes lourds; les murs étaient tendus de fausses tapisseries; les parquets recouverts de tapis à arabesques multicolores; des plafonds descendaient des lustres à pendeloques de cristal, des suspensions en cuivre ou des lanternes arabes.

Mme Dalizan était une petite femme de cinquante-cinq ans, maigre et parcheminée. Elle parlait avec volubilité; mais quand elle écoutait, son col s'allongeait, elle fermait hermétiquement la bouche, tournait la tête vers son interlocu-

teur, fixait sur lui des yeux noirs et ronds, et ressemblait alors, selon le mot de son gendre, à une tortue qui contemplerait une feuille de salade.

Mme Dalizan accueillit Ivy avec force compliments, lui témoigna le plus maternel intérêt, la mit en garde contre la méchanceté de la société marseillaise et contre les épouseurs. Elle affirma qu'il n'existait que des ménages malheureux; cita l'exemple de sa fille Valentine; critiqua la conduite d'Hector; les idées des Ménard; l'éducation qu'ils avaient reçue, sans préciser en quoi consistait cette éducation; et termina son discours par l'éloge de son fils Jérôme.

L'arrivée de Denise Boyer, fille cadette de Mme Dalizan, interrompit ce panégyrique.

Comme sa sœur Valentine, Denise Boyer possédait des yeux bleus et expressifs, un nez charmant, des cheveux blonds et une taille menue; ses manières étaient vives et enjouées.

Elle reprocha à Ivy de la négliger; et, sans faire le moindre cas des excuses de la jeune fille, elle examina sa toilette, reconnut, dans la jupe, la coupe de Ludovic; dans le chapeau, le tour de main de La Fleur; dans la redingote de loutre et le manchon, les fourrures de *l'Ours blanc*. Elle condamna les chaussures de forme américaine, vanta les talons Louis XV, qui affinent la jambe et cambrent le pied.

Mme Dalizan, le col allongé, la bouche close et l'œil rond, écoutait sa fille avec ravissement. Elle

préférerait cette volubilité, ce culte des chiffons et de la mode à la sentimentalité de Valentine. Tous les siens approuvaient cette prédilection qui choquait profondément Ivy.

La frivolité de Denise l'amusa, cependant. Elle l'accompagna dans les expéditions qu'elle organisait contre les magasins.

Sans rien commander, Mme Boyer essayait robes, manteaux et chapeaux. Quand elle rencontrait, par hasard, les boutiques où les trafiquants juifs soldent les colifichets des grandes maisons, elle dévalisait les étalages, achetait des pièces de calicot, de dentelles et de rubans, des gants dépareillés, du linge de cuisine et de table; elle entretenait un chacun de ses acquisitions, les enfouissait dans un tiroir, les tassait dans une armoire, et ne les en retirait plus jamais.

A quelque temps de là, Ivy arriva à son hôtel en retard pour le déjeuner. Mme Rondeau lui dit :

— Miss Hill, je me suis permis de vous changer de place. Voulez-vous vous mettre à côté de M. Stowe?

A peine était-elle assise que le révérend se pencha vers elle :

— J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'avoir auprès de vous quelqu'un qui parlât anglais, fit-il.

— Je tiens à perfectionner mon français, répondit-elle.

Les pensionnaires vantaient l'exceptionnelle

douceur de la température, et se félicitaient d'habiter en Provence.

— Je crois que le soleil a de l'influence sur vous, miss Hill, reprit Herbert Stowe. Vous avez l'air si heureux.

— J'aime, en effet, le soleil.

— Vous n'étiez pas à l'église, dimanche, insinua-t-il.

— Je vous ai dit que je ne serai jamais à Marseille, le dimanche.

— Avez-vous assisté à un service quelconque?

— De quel droit me demandez-vous cela?

— Je me considère un peu comme votre conseiller.

— Vraiment?

Le ton sec et moqueur d'Ivy ne découragea pas le jeune homme.

— A Montaigle, interrogea-t-il de nouveau et le plus naturellement du monde, y avait-il un pasteur?

Quand Ivy lui eut révélé qu'elle allait, pour se recueillir et prier, dans une église catholique, et qu'elle était infiniment touchée par la poésie des prières et par la pompe des cérémonies romaines, le révérend Stowe ne put réprimer un geste de mécontentement :

— Ne seriez-vous plus une protestante?

La pendule de la salle à manger sonna.

— Une heure et demie, s'écria Ivy. On m'attend à deux.

Le repas était terminé. Elle se leva, Stowe la précéda, et lui ouvrit la porte.

Ivy le remercia froidement.

II

Le lendemain, Ivy reçoit par la poste les lettres et le paquet que Charley avait rendus à Blunt.

Cet envoi était accompagné par le billet suivant :

« Nous nous reverrons !

W. B.

Hôtel du Louvre, rue Noailles. »

Ivy, affolée, courut chez Fanny Richemondier. Elle habitait aux Allées des Capucines, et occupait, dans la maison de ses parents, deux vastes pièces, au troisième étage. Une de ces pièces lui servait de chambre à coucher, l'autre de bureau. C'est dans cette dernière qu'Ivy la trouva. Une blouse grise sur son vêtement noir, les cheveux tirés contre les tempes, les yeux protégés par des lunettes à verres ronds entourés d'écaïlle, elle vérifiait les comptes de sa *Bibliothèque populaire et catholique*.

— Que vous arrive-t-il? demanda-t-elle à Ivy, en lui tendant la main.

— Voilà, Fanny, vous pouvez beaucoup par vos conseils.

Ivy s'assit sur une chaise et raconta à Fanny son aventure avec Walter Blunt.

Ce récit terminé, Fanny murmura :

— Bien!

Puis, les bras croisés sur son bureau, les yeux baissés, elle se recueillit un instant.

— Vous n'êtes pas en sûreté à l'hôtel Rondeau.

— Mais où aller?

— Au couvent, répondit Fanny.

— Au couvent! s'écria Ivy.

— Ne vous effrayez pas.

Depuis la fermeture des écoles religieuses, certaines congrégations enseignantes avaient transformé leurs établissements en pensions de famille où elles hébergeaient des dames seules et de tout âge.

Le couvent recommandé par Fanny était situé sur la promenade du Prado, au milieu d'une belle campagne; et on pouvait, avec cent cinquante francs par mois, avoir une grande chambre, trois repas, une sœur converse pour le service, et une entière liberté.

— Soyez seulement exacte pour les repas, dit Fanny.

— J'accepte, mais je ne suis pas catholique.

— Cela n'a aucune espèce d'importance.

— Que dois-je faire des lettres et du paquet?

— Les renvoyer immédiatement.

Sans se demander ce que pouvait bien valoir ce conseil, Ivy obéit.

Mais, le surlendemain, lettres et paquet lui étaient retournés par la poste.

Nouvelle visite chez Fanny, qui ne sait que penser. A qui se confier? Valentine Ménard est trop craintive; son mari trop peu sérieux; Denise Boyer trop frivole.

Ivy parla alors à Fanny du révérend Herbert Stowe.

— Peut-être vous aidera-t-il. Essayez.

Ivy quitta son amie, très rassurée. Pendant le repas du soir, elle se montra moins désagréable avec le pasteur.

— Je devine que vous avez des ennuis, lui dit-il doucement, comme ils se levaient de table. Puis-je vous être utile?

— Très utile, répondit Ivy.

— Je vous écoute.

— Par ici. Je vous attends dans le boudoir.

Une demi-heure après, le révérend Stowe était au courant des amours de miss Ivy Hill et de Walter Blunt.

— Donnez-moi cette correspondance, j'agirai de telle sorte que cet homme vous laissera tranquille.

Stowe, pour la circonstance, s'était départi de ses manières d'ecclésiastique mondain; et Ivy,

tout aussitôt, se reprocha de l'avoir jugé hâtivement et mal.

— Je crois que vous n'avez plus rien à craindre, lui annonça-t-il, peu après.

Mais il refusa de renseigner Ivy sur ses manœuvres.

Effectivement, Ivy resta sans autres nouvelles de Walt. Elle ne songeait plus à prendre pension dans un couvent, et hantait les magasins avec Denise Boyer.

Valentine Ménard, qu'elle rencontra dans la rue Saint-Ferréol, lui dit :

— Vous m'abandonnez, Ivy. Je vous ennuie, vous aussi ! Ma sœur est plus gaie.

Ivy fut sur le point d'avouer à son amie qu'elle redoutait, en allant chez elle, d'exciter sa jalousie. Elle supplia :

— Ne m'accablez pas, Valentine. Je suis en retard avec tout le monde. Je dois une visite à Mme Crozier depuis des mois !

Valentine invita Ivy à dîner.

Lorsque les Ménard qui l'épiaient, cachés derrière la tenture du fumoir, la virent entrer décolletée et resplendissante, Valentine eut un mouvement de contrariété et revêtit une robe de soir.

Hector, qui s'était écrié : « Est-elle belle ! » endossa son smoking, et envoya une domestique chez les Dalizan pour dire à Jérôme de venir en habit.

Ivy avait pris la résolution de ne point trop parler afin de ne pas éveiller l'attention des hommes; aussi le repas fut-il assez morne.

On prit le café dans le grand salon, et les Boyer arrivèrent. Ivy chanta des mélodies anglaises et des chansons nègres que réclamèrent Ménard et Jérôme Dalizan. Le thé fut servi vers dix heures, et Hector attira la jeune fille :

— On ne vous voit plus, lui dit-il, c'est à cause de ma femme, hein ! Elle est absurde ! Tenez, regardez-la, elle nous espionne.

— Elle vous aime tant, répliqua Ivy.

Valentine s'approcha alors et leur présentant une assiette de gâteaux :

— Est-ce que je ne vous dérange pas ? demanda-t-elle niaisement.

Hector se leva, et Jérôme Dalizan le remplaça auprès d'Ivy. C'était un garçon de vingt-six ans. Il était coulissier chez son beau-frère Ménard, et avait rapporté, d'un séjour de six mois à Londres, des manières correctes, une allure sportive et un accent qui, à sa grande joie, le faisait passer pour Anglais, dans les bars et restaurants.

— Hector vous faisait la cour, dit-il à Ivy. Méfiez-vous de lui. C'est un flirteur de premier ordre.

Denise l'appela pour lui demander un renseignement. Ménard en profita pour se rasseoir aux côtés d'Ivy.

— Jérôme vous faisait la cour, hein ? lui dit-il,

et me traînait dans la boue. C'est une méchante langue.

A minuit, M. Boyer qui n'avait pas prononcé une parole de la soirée, murmura :

— Il est temps de rentrer.

Il fit un signe à sa femme, et bâilla.

M. Armand Boyer était d'aspect vulgaire; trapu et brun, avec sa barbe en pointe et ses moustaches épaisses, il offrait un type fort réussi de ces négociants marseillais qui, au bureau de sept heures du matin à une heure de l'après-midi, et de deux heures de l'après-midi à huit ou neuf heures du soir, ne s'intéressent qu'à leur commerce, au cours des graines oléagineuses et des valeurs, et croient leurs femmes heureuses, parce qu'ils se laissent conduire, parfois, au théâtre ou dans le monde.

Certes, la réception des Ménard n'avait pas été très gaie, mais miss Hill en revint enchantée par la certitude d'être, un jour, véritablement aimée.

Quelle admiration les hommes qui s'étaient trouvés sur sa route ne lui ont-ils pas témoignée!

Elle évoque Harry Brown, dont les lettres sont toujours respectueuses et tendres; Walter Blunt, dont le silence, malgré tout, l'inquiète; Charley Woodside et Jean Mortier.

Voici que Jérôme Dalizan et Hector Ménard l'entourent de prévenances; que le pacifique Armand Boyer déclare, lorsqu'il parle d'elle : « Miss Hill, c'est un caractère! »

Le révérend Herbert Stowe l'interroge sur son

avenir et sur ses idées. Il essaye d'élucider, pendant les entretiens qu'elle lui accorde volontiers, le soir, après le repas, dans le boudoir de Mme Roudéau, le malentendu qui l'éloigne de son pays.

Ivy ne parvient pas à définir ce malentendu.

— Le climat de Londres est terrible, dit-elle pour expliquer « la tragédie de son âme ! »

Mais Herbert Stowe sourit :

— Avec une solide affection, affirma-t-il, dans une maison agréable, vous supporteriez, tout aussi bien que plusieurs millions d'Anglais, la pluie et le brouillard.

Les vibrations de sa voix, les expressions de ses yeux avouaient à Ivy qu'il ne désespérait pas d'éveiller en elle cette tendresse.

A sa demande, Ivy decora, un samedi, l'église anglaise. Il la remercia, mais elle répondit :

— J'ai agi par patriotisme.

Il ne s'indigna point, car il avait compris que les façons autoritaires, insinuanes ou paternelles irritaient la jeune fille.

III

Un soir, en rentrant, elle vit sur son bureau la carte de Walter Blunt.

Elle la montra à Herbert Stowe et lui demanda ce qu'il convenait de faire.

Ils écrivirent, en collaboration, une lettre de rupture.

Stowe n'imaginait pas qu'un homme, un Anglais, pût tenter le moindre rapprochement ou réclamer la moindre entrevue, après un congé aussi catégorique et méprisant.

Il se trompait.

Le jour suivant, comme miss Hill s'apprêtait à sortir, le domestique lui annonça qu'un étranger, dont il fit le portrait, la demandait au salon.

— Dites que je n'y suis pas, répondit Ivy.

Le domestique revint :

— Ce monsieur attendra le retour de mademoiselle.

— Dites que je ne peux le recevoir.

Ivy a peur.

— Ce monsieur insiste.

— Dites que c'est inutile, que je suis souffrante.

Ivy se souvient d'une phrase de Charley Woodside : « Walt est furieux quand il a tort. Il est capable de tout. »

Le domestique lui tend un billet :

« Il faut que je vous voie. Je le veux. »

Elle écrit sous cet ordre :

« Quand j'ai dit : non, c'est non ! Non ! Non ! Partez immédiatement. »

Walt refuse de partir.

Ivy griffonne sur une carte :

« Je vais vous faire chasser. »

Walt répond :

« Vous vous en repentirez. »

Ivy demande alors au valet de chambre s'il y a du monde au salon :

— Trois dames qui lisent.

— Bien, dites à ce monsieur que je descends.

Elle ne tremble pas. Elle est très maîtresse d'elle-même. Elle est heureuse d'affronter Walt, de le braver, de se prouver que son amour est bien mort.

Dans un angle du salon, Walt Blunt est debout, élégamment vêtu. Il ne fait pas un pas vers Ivy, qui s'avance :

— Bonjour, dit-elle, sans lui tendre la main.

— Bonjour, répond-il.

Comme il lui indique un siège, elle le repousse :

— Je ne m'assieds pas. Que voulez-vous?

Un bouquet de violettes qu'Ivy porte à la ceinture tombe. Walt n'a pas un mouvement. Ivy se baisse et le ramasse.

— J'ai des explications à vous demander, commence Walt.

— Je n'ai pas à vous en donner.

— Écoutez-moi.

— Non.

— Je le veux.

— De quel droit?

— Ivy! supplie-t-il.

— Parlez moins fort, réplique-t-elle.

— Tant pis, si on nous entend.

— Vous voulez me compromettre!

— Que m'importe!

— Oh! Vous êtes plus misérable que je ne pensais.

— Vous refusez de m'entendre?

— Oui.

— Pourquoi?

— Ma confiance est partie.

— Elle reviendra.

— Je n'ai plus d'estime pour vous.

— Mais écoutez-moi donc! crie-t-il.

— Non!

— Ivy!

— Non!

— Je vous en conjure!

— Non!

Ils se jettent ces mots à la face, sans un geste, d'une voix âpre, haineuse.

Ivy a cependant l'impression de triompher.

— Vous n'avez qu'à partir. Vous auriez pu éviter cette scène.

Il ne répond pas. Elle le regarde :

— Vous êtes comme un objet par terre et cassé

en morceaux... et qu'il faut balayer parce qu'il salit.

— C'est votre dernier mot ? ricane-t-il.

— Oui.

— Bien.

Il se dirige vers la porte. Ivy le suit. Dans le couloir, il la saisit brusquement par le bras :

— Vous m'épouserez ! Savez-vous ce qu'ils ont fait, les gens qui s'intéressent à vous ? Ils ont pris des renseignements sur moi, à la Compagnie. Pour m'ordonner de vous laisser en paix, ils se sont adressés au consul, au chapelain. Vous avez brisé ma carrière. Vous m'épouserez pour démentir...

— Lâchez-moi, vous êtes une brute !

— M'épouserez-vous ?

— Non !

— Ivy, je vous aime. Je vous aime. Je ne jouerai plus ! Je vous jure que je n'ai plus touché une carte. J'ai été un misérable. Pardon, pardon...

— Ne soyez pas aussi pathétique, John Hopkins !

— Vous n'avez donc pas de cœur ?

— Pas pour vous.

— Qui m'a vendu ? qui m'a trahi ?

— Vous ne le saurez jamais. Partez !

— Je me vengerai, j'attaquerai votre réputation !

— Vous êtes un pauvre garçon, répondit Ivy en éclatant de rire. Vous parlez ainsi pour m'épouvanter. Vous ne pouvez pas attaquer mon honneur. Personne ne vous croirait. Le mieux pour vous est de disparaître.

Le domestique passait ; elle l'appela :

— François, reconduisez monsieur.

En voyant ainsi humilié, et peut-être sincèrement accablé et repentant, cet homme devant qui elle s'était sentie sans énergie et sans volonté jadis, Ivy fut torturée par une pitié déchirante. Des larmes montèrent à ses paupières. « Je n'agis pas comme une chrétienne, se dit-elle. J'aurais dû épouser Walt, et sauver son âme ! »

Dans son esprit se dessine le paysage de Montaigne, aussi calme, aussi noble, avec ses maisons blanches et ses hauts palmiers, qu'une bourgade galiléenne. Elle songe à l'abbé Chabert. Elle l'entend qui murmure : « Ne jugez pas. Pardonnez. Aimez-vous les uns les autres. »

Le soir, elle raconta au révérend la visite de Walt.

Elle n'avoua point que sa conduite lui inspirait des remords.

IV

Après cette scène, Ivy résolut d'aller demeurer au couvent. Une chambre était libre, elle la retint et annonça son départ au révérend Herbert Stowe.

— Où vous installerez-vous ? demanda-t-il.

— Au couvent de Génésareth.

— N'êtes-vous pas bien, ici ?

— Non, la rue est bruyante. La nourriture ne me convient pas. J'ai besoin de repos.

Elle se tut.

Herbert Stowe arpentait le salon de l'hôtel.

— Vous êtes bien telle que je l'imaginai, fit-il enfin. Vous n'avez pas de cœur!

Elle tressaillit. Walt ne lui avait-il pas affirmé, aussi, quelques jours auparavant, qu'elle n'avait pas de cœur?

— Est-ce parce que je change de domicile? dit-elle en ouvrant par contenance un journal illustré.

— Vous ne comprenez pas?

— Non.

Il eut un geste découragé, s'assit en travers d'une chaise; et, la tête dans les mains :

— Pourrai-je vous voir là-bas?

— Oui, si les règlements ne le défendent pas.

— Vous m'oublierez, miss Hill.

— Je me souviendrai toujours de ce que vous avez fait pour moi. Je vous en serai toujours reconnaissante. Vous avez été si bon, si paternel.

Il se leva :

— J'éprouve aussi pour vous des sentiments plus forts.

Ivy feignit d'être absorbée par la lecture d'un article.

Le révérend Stowe eut bien des peines pour renouer l'entretien, et le ramener sur la question qui l'intéressait entre toutes.

Ivy, par ses réponses évasives, ses distractions et son silence, le mit dans l'impossibilité de déclarer nettement son amour.

La chambre occupée par Ivy au couvent de Génésareth est vaste. C'est une ancienne salle de dessin qu'elle a divisée, avec des paravents japonais, en deux parties. La première lui sert de chambre à coucher. Dans la seconde, elle a disposé des meubles achetés chez des antiquaires, et des bibelots. Ses fenêtres s'ouvrent sur un bois de pins, que traversent de petites allées menant à la chapelle.

Le calme de sa nouvelle demeure enchante Ivy. Le matin, au lieu d'être réveillée par le tintamarre des camions, les trompes des tramways et les sirènes des automobiles, elle est doucement rappelée à la vie par la cloche du couvent, par la rumeur du vent dans les arbres, le chant des pinsons et la voix des jardiniers.

L'odeur des arbres et des parterres de fleurs, les conversations avec la supérieure et l'aumônier lui rappellent Montaigle, l'abbé Chabert, Mme Gontier et Bernard Alliès.

Elle envoie des cartes postales à ses premiers amis, et annonce à sa mère son changement d'adresse.

Ces déménagements successifs inquiètent Mrs Hill; elle ne redoute point l'influence des dames de Génésareth pour sa fille. Certaines de

ses amies qui avaient élu domicile, en Italie ou en Allemagne, chez des religieuses, en étaient sorties sans que leur foi protestante en fût ébranlée.

Les sœurs ont accueilli Ivy avec ravissement. Elles n'hébergeaient que des dames âgées et des infirmes; Ivy, par sa gaité, leur évoquait les temps où couraient dans les corridors et jouaient sous les pins des fillettes en uniforme bleu.

Elles ont pour Ivy toutes les indulgences. Arrive-t-elle en retard? Elle trouve dans sa chambre de la viande froide, du thé, des confitures, du pain et du beurre en dépit du règlement.

Trois fois par semaine, Ivy assiste à la messe.

Cette ferveur intrigue Valentine Ménard. Elle s'ingénie à distraire Ivy. Elle l'invite constamment et l'interroge sur sa crise religieuse. Ivy répond que l'amour de Dieu est le plus fort des amours.

— Attention! lui dit Valentine Ménard à qui elle décrivait, un dimanche après-midi, son bonheur. Vous vous laisserez entortiller par ces bonnes sœurs.

— Je suis bien sûr que non, moi, répliqua Hector, que la pluie et la présence d'Ivy avaient retenu chez lui.

— Pourquoi? interrogea Valentine.

— Il n'y a qu'à voir miss Ivy, pour se rendre compte qu'elle ne finira pas sous la coiffe d'une religieuse.

— Assez de bêtises! interrompit Mme Ménard.
Et Hector ajouta :

— Miss Ivy, vous finirez au couvent, parce que vous êtes laide, difforme, sourde, borgne et quin-teuse!

Et, se tournant vers sa femme, il conclut :

— Es-tu contente, ô Valentine!

— Monsieur Ménard, dit Ivy, je suis venue aujourd'hui pour vous demander une consulta-tion. Il s'agit d'argent...

— Je suis à vous, miss Hill.

Le tuteur d'Ivy avait emprunté des sommes importantes sur un domaine qu'elle possédait indivis avec ses frères. Elle intentait un procès et faisait vendre. Elle montra lettres et papiers. Hector s'écria :

— C'est parfait! Qui vous a conseillée?

— Personne.

L'étonnement de Valentine fut porté à son plus haut point, quand elle sut que le drame d'amour dans lequel se débattait son amie, et dont elle sor-tait victorieuse, ne l'avait pas empêchée de s'oc-cuper de sa fortune, et de la défendre.

— Ce Blunt, l'aimez-vous encore? demanda-t-elle à Ivy, lorsqu'elles furent seules.

— Je ne l'ai jamais aimé, certifia Ivy. C'était une séduction.

Le soir même, en lui ouvrant la porte, le con-cierge du couvent lui remit une lettre du révérend Stowe :

« Chère miss, auriez-vous la bonté de m'accorder un rendez-vous? Votre heure et votre jour seront les miens. »

Avec la permission des sœurs, elle répondit au jeune homme qu'elle l'attendait, le lendemain, à cinq heures.

Elle l'accueillit simplement, en camarade. Il lui apprit qu'il partait pour l'Angleterre, et qu'il serait très honoré d'être reçu par Mrs Hill.

— Vous avez là une pensée délicieuse, répondit Ivy. Maman sera très contente d'avoir de mes nouvelles. Mais, pas un mot des événements dont je vous ai fait le confident, n'est-ce pas?

— Vous avez ma parole.

Ivy raconta une fois de plus sa dernière entrevue avec Blunt, et demanda :

— Qu'est-il devenu?

— Il est sur un navire qui va de Liverpool à New-York.

Il y eut un silence.

— C'est une solution excellente, déclare Stowe. Vous êtes si bonne, si peu méfiante.

Elle pensa : « Vous m'accusiez de manquer de cœur, il y a une semaine, » mais elle dit :

— Croyez-vous?

Il lui reprocha, en guise de réponse, de négliger l'église anglaise.

— C'est si loin.

Il lui reprocha ensuite de ne fréquenter que des

Françaises. Elle l'écouta, sans trop d'impatience, lui faire quelques recommandations. Il s'en tint aux conseils raisonnables que tout homme peut proposer à une jeune fille seule. Ivy remarqua, cependant, que la voix de Stowe était hésitante et mal assurée.

La cloche du dîner sonna. Ivy reconduisit le révérend Herbert jusqu'au portail; et là, il lui dit brusquement :

— Je suis un homme malheureux, miss Ivy, très malheureux, très solitaire. Je n'ai jamais aimé personne. Le bonheur, aujourd'hui, me paraît un miracle possible. Un miracle que vous pourriez opérer. Mon heure d'aimer est venue. Comprenez-vous, balbutia-t-il, comprenez-vous? Réfléchissez à ce que je vous avoue, c'est une prière que je vous adresse... Vous me répondrez à mon retour...

Cette confession exaspéra Ivy. Elle s'était insensiblement familiarisée avec la conception catholique du prêtre, et l'idée qu'un homme de Dieu l'aimait et venait de lui demander d'être sa femme lui était odieuse.

Peu après, Fanny organisa un pèlerinage à Lourdes, et Ivy l'accompagna avec deux mille pèlerins marseillais.

Ivy suivit les processions et chanta des cantiques. Les prédicateurs lui arrachèrent des larmes et l'exaltèrent. Elle voulut porter des malades et assister à des miracles. Elle assista à des miracles

et faillit s'évanouir. Les impérieux élans de la foi la soulevèrent et l'unirent à l'âme des multitudes prosternées.

Lorsque le peuple unanime communia, Ivy Hill resta seule sur son banc, comme à Montaigne, pendant la messe de Noël.

Comme à Montaigne, elle se sentit une intruse et s'agenouilla pour pleurer.

Dans le train qui la ramenait à Marseille, elle lut un livre sur Lourdes. Le volume s'échappa, tout à coup, de ses mains. Elle murmura :

— Moi aussi, je crois!

Elle répéta :

— Je crois!

Fanny dut lui promettre de la présenter au Père Gorse, son directeur.

— Il vous connaît, je lui ai parlé souvent de vous.

— Vous êtes une sainte, Fanny.

— Moi, une sainte?

La face brune de Mlle Richemondier fut alors métamorphosée par une expression dont la dureté surprit Ivy désagréablement. Elle retrouva bien vite son masque grave :

— Le Père Gorse est au courant de votre histoire. Il ne vous recevra pas en étrangère.

— Merci, chère Fanny.

— Vous n'aurez presque rien à lui dire.

— Je n'ai qu'un mot à prononcer. Ce mot est le plus doux du langage humain : « Je crois! »

— Ivy, il en est un plus doux encore, ajouta Fanny sourdement.

— Lequel?

— « J'aime ! » répliqua-t-elle.

Et, de nouveau, une expression étrange et déplaisante transforma sa figure austère.

V

— Alors, je suis entrée dans une église et, tout de suite, je me suis sentie à mon aise. Elle me rappelait celle de Montaigne ; elle était petite, propre, presque une chapelle. Il y avait une douce lumière dorée autour du tabernacle et les reflets des vitraux coloraient les murs gris. J'étais agenouillée, depuis longtemps, un peu distraite et un peu tremblante, lorsque je vis sortir de la sacristie un prêtre très vieux et courbé. C'était le Père Gorse. Il s'approcha et, quand il eut reconnu Fanny, il nous invita à le suivre, nous mena chez lui, dans son bureau, et là, il me dit : « C'est bien gentil à vous de venir me voir. Mlle Richemondier m'a parlé de vous. Elle vous aime et je prie pour vous depuis longtemps déjà. » Les yeux de ce prêtre étaient célestes : des yeux qui contemplent Dieu. Je lui répondis : « Je vous remercie, monsieur, de prier pour moi. » Je lui révèle alors que je suis attirée par les mystères et par la poésie de la reli-

gion romaine. A ses regards, qui étaient à la fois pleins de pitié pour ma pauvre âme et pleins d'admiration pour le miracle que Dieu accomplissait en elle, je comprends qu'il n'est pas suffisant d'être attirée et j'ajoute : « Je crois à la présence réelle; je crois à la Vierge Marie; à tous les dogmes; à la communion entre les vivants et les morts; mais je doute de l'infailibilité du Pape. » Il me prouve que j'ai tort. Sa parole, semblable à celle de l'abbé Chabert, émeut mon cœur, et je réponds : « Je saisis très bien tout ce que vous m'expliquez; je crois fermement en l'infailibilité du Pape, et je suis prête à abjurer! »

Ceux qui écoutaient Ivy raconter sa conversion ne pouvaient réprimer un sourire. Mais Ivy ne le remarquait pas. L'extase la transfigurait et elle continuait :

— J'ai choisi pour parrain M. Bernard Alliès, cet être si doux, si amical. La cérémonie eut lieu dans l'église de l'abbé Gorse. L'abbé Chabert officiait. Au moment de la communion, il tint l'hostie au-dessus de ma tête, et me dit : « C'est véritablement le corps de Jésus, qui est descendu du ciel sur la terre pour sauver les hommes, que vous allez recevoir. C'est la nourriture de votre âme et le pain des anges. » Je m'aperçus alors que le bon M. Alliès communiait, lui aussi. Nous nous sommes regardés. Il y avait des larmes aux bords de ses paupières. Après la messe, il me serra les deux mains : « Ah! miss Ivy! miss Ivy! » s'écria-t-il. Ce

simple nom, comme un rayon, éclairait le cœur de cet excellent homme. « Cher monsieur Alliès! » répondis-je. Et, comme je ne trouvais rien à lui dire, j'ajoutai : « Je ne vous ai pas oublié! »

Et ceux qui écoutaient Ivy ne songeaient plus à sourire.

Elle goûta dans l'observation de ses devoirs religieux une béatitude complète, qu'une lettre de sa mère vint troubler subitement.

« J'ai eu la visite de votre ami, le révérend Herbert Stowe. Il m'a parlé de vous fort élogieusement. J'ai compris, à ses manières, qu'il vous aimait et ne vous déplaisait point.

« Vous êtes libre, Ivy, mais pensez à Harry, que vous désespérez! Il ne mérite pas cette souffrance. De plus en plus, je le considère comme un de mes fils. Il se montre avec vous d'une patience sublime, et je ne vous pardonne pas de lui briser le cœur. Cette cruauté est-elle le résultat de l'influence que les dames de votre couvent exercent sur vous, sans que vous vous en aperceviez?... »

VI

Dès que le révérend Herbert Stowe fut de retour à Marseille, il écrivit à miss Hill :

« Quand pourrai-je vous voir, j'ai des choses très graves à vous apprendre. »

Ivy lui répondit par le retour du courrier :

« Je vous attends demain au couvent de Génésareth. J'ai aussi à vous faire part d'événements de la plus grande importance. »

Herbert Stowe arrive à quatre heures. Il est introduit dans une ancienne serre transformée en cabinet de lecture. Par la fenêtre, il aperçoit les religieuses qui se promènent dans le bois de pins.

Une porte s'ouvre, Ivy entre.

— Nous goûterons ici, dit-elle à la sœur qui l'accompagne.

Puis elle tend la main au pasteur, lui désigne un siège, et s'assoit devant lui. Il s'engage alors entre eux la plus insignifiante conversation.

Herbert regarde à la dérobée la sœur converse qui n'en finit pas d'arranger les tasses, les assiettes et les pâtisseries. Il affirme à Ivy qu'il a trouvé Mme Hill en parfaite santé. Ivy s'en réjouit, et demande si les pelouses sont bien entretenues, et si les deux dogues Billy et Stony sont aussi féroces. Sa voix calme et presque indifférente contraste avec celle de Stowe qui est saccadée.

Enfin, la sœur converse sort après avoir allumé la lampe sous la bouilloire.

Le pasteur approche sa chaise de celle de la jeune fille.

— Qu'avez-vous à me révéler? Depuis hier au soir je ne vis plus.

— Vous avez aussi des choses graves à me révéler, répond Ivy, j'attends.

— Avez-vous réfléchi?

— Pardon, vous avez des choses graves à me dire et vous m'interrogez.

— C'est juste, c'est juste, répond-il doucement. Eh bien, voilà : j'ai réfléchi à ce que je vous ai avoué, la veille de mon départ, près du portail du couvent, vous en souvenez-vous?

— Continuez.

— Je vous aime. Oui, je vous aime profondément. Je sens que vous ne savez pas à quoi vous en tenir sur vous-même.

Cette dernière phrase inspire à Ivy un sourire et un hochement de tête.

— Je sens que je peux beaucoup pour vous, pour votre bonheur. Il hésite, puis : Consentirez-vous, un jour, à m'épouser?

— Non.

— Pourquoi?

— C'est impossible.

— Désirez-vous réfléchir encore?

— C'est impossible

— Êtes-vous fiancée?

— Ce n'est pas cela.

— Vous êtes fiancée, peut-être, avec un jeune

homme que j'ai rencontré chez votre mère, Harry Brown?

— Non.

Il se lève, examine Ivy :

— Aimeriez-vous toujours Walter Blunt?

— Vous m'insultez.

— Mais alors...

La cloche de la chapelle sonne.

— Qu'est-ce que c'est? demande le révérend Stowe.

— L'office de saint Joseph. Nous sommes au mois de mars.

— Assistez-vous à ces cérémonies?

— Mais certainement, à toutes!

— Tiens!...

Entre les branches noires des arbres, les vitraux de la chapelle illuminée mettent des taches rouges, vertes et bleues.

— Si Walter Blunt...

— Mais ne comprenez-vous donc rien? interrompit Ivy. Ne comprenez-vous donc pas que je suis catholique!

Herbert Stowe tombe sur une chaise :

— Je ne m'attendais pas à recevoir un tel coup. murmure-t-il.

Ivy, sans mot dire, s'avance vers la table à thé. Dans le silence et l'ombre, la porcelaine et l'argenterie remuées font un bruit exaspérant.

— Voulez-vous du sucre? demande Ivy.

L'orgue et les chants retentissent. Miss Hill écoute.

— Maintenant, je ne peux plus vous revoir ! dit le révérend Stowe. Adieu, miss Ivy Hill.

Cette affaire de cœur liquidée, Ivy est prête pour une vie nouvelle. Elle envoie des cartes postales à ses frères. Sans lui annoncer sa conversion, elle écrit de longues lettres à sa mère dont elle ne reçoit que de courts billets. Elle a cessé toute correspondance avec Harry Brown, et elle en éprouve un sentiment de délivrance ; elle n'a plus à combiner de mensonges. Elle a confiance en l'avenir.

Elle assiste tous les matins à la messe et communie deux fois par mois dans l'église du Père Gorse, dont elle écoute les sermons. Sa piété ne l'empêche pas de lire les romans qui paraissent et de consacrer ses après-midi aux visites, aux tailleurs et aux modistes. Elle est intimement liée avec les amies de Valentine Ménard et de Denise Boyer. Elles la traitent comme une jeune femme et non comme une jeune fille. Ivy connaît l'histoire des ménages avec lesquels elle est en relations.

On sait que son cœur est éprouvé, qu'elle est strictement honnête et que son jugement est droit. Aussi reçoit-elle des confidences. Elle prend au tragique les ennuis des unes et des autres, s'emploie à soulager des tristesses, s'ingénie à dissiper

des malentendus et à ramener à Dieu des esprits égarés.

Les Ménard lui offrirent l'hospitalité, pour l'été. Ils villégiaturèrent près de Marseille, à Géménos, fraîche vallée où les arbres et les eaux abondent. Elle refusa leur invitation. Elle avait besoin de grand air et de se dépenser physiquement.

Pendant trois mois, en Suisse, elle gravit des montagnes, dansa, découvrit des sites, joua au golf, au tennis, monta à cheval et flirta. Des jeunes gens s'amourachèrent d'elle. Un d'eux, trop audacieux, reçut un coup de cravache en pleine figure. On respecta cette amazone. Elle passa une semaine à Montaigne chez Mme Gontier. Elle ne put voir aucun de ses amis. L'abbé Chabert était en congé; Bernard Alliès, Jean Mortier et le docteur cherchaient à Paris de nouveaux capitaux. On achevait le sanatorium et des étrangers avaient déjà acheté des terrains pour construire des villas.

Au début d'octobre, le corps assoupli, l'esprit lucide, Ivy retourna à Marseille.

On résolut de la marier. Elle ne dit pas non, et Hector Ménard proposa son ami le marquis Adhémar de Fergne.

— Y songes-tu! s'écria Valentine. Une pareille horreur.

— Il amusera Ivy. C'est un type. Il faut arranger une entrevue.

Au jour et à l'heure indiqués, Fergne vint chez les Ménard. Mal vêtu, dégingandé, les épaules hautes, il entra à petits pas secs, baisa la main de Valentine, se cassa en deux devant Ivy, choisit un vaste fauteuil, s'y installa, et croisant ses jambes :

— Très gentil de m'avoir invité, Hector, très gentil, très gentil.

— On ne te voit plus.

— Très occupé, très occupé. Pas une minute à moi.

Il se tourna vers Ivy :

— Je suis employé aux Ponts et Chaussées, employé ! C'est d'un haut comique, d'une fantaisie...

Sa voix est aigre. Adhémar de Fergne a un crâne pointu, des oreilles fortes, des yeux qui brillent entre des pommettes osseuses et des sourcils saillants. L'extrémité de son long nez sépare ses moustaches ébouriffées et rousses. Il porte une barbiche à la Henri III.

Dans sa conversation, il se borne à débiter des plaisanteries sur son travail et sa pauvreté, à répéter qu'il est marquis de Fergne, seigneur d'Extragues et de Soleurres ; que sa famille, quoique ruinée, ne compte pas de mésalliance ; qu'il épouserait volontiers, cependant, une jeune fille riche, car, malgré le haut comique de sa situation, il était las de travailler et ne se sentait pas capable de mener à Paris, comme ses cousins et son frère, une existence d'aventurier, de joueur ou de grelu-

chon. Ignorant les projets de Valentine et d'Hector à son égard, il parlait avec volubilité, enchanté d'amuser ses amis.

Dès qu'il fut sorti, Hector demanda à Ivy :

— Comment le trouvez-vous ?

— C'est une curiosité.

— Et aucune disposition pour le marquisat, miss Hill ?

— Aucune.

— C'est fâcheux, affirma Mme Delizan. Les Fergne appartiennent à une grande, à une très illustre famille. En l'épousant, vous seriez reçue partout.

— Me voyez-vous entrant dans un salon suivie de ce grotesque ? demanda Ivy.

— Ce serait presque inconvenant, affirma Hector Ménard.

On proposa ensuite à Ivy Hill M. Daniel Lebrun. La présentation eut lieu chez Denise Boyer.

Daniel Lebrun a trente-cinq ans et enseigne la littérature française à la Faculté des lettres d'Aix. Ses épaules sont étroites et son col maigre oscille, de droite à gauche, sous le poids d'une tête massive. Ses moustaches blondes, sa barbe rare, la mèche de cheveux qui pend sur son front bombé sont tristes. Par contre, il possède un regard admirable et la voix d'un orateur. Dans le monde, son succès est vif, son autorité établie. Comme il fait, cette année-là, des conférences sur Chateaubriand,

son auditoire se compose de jeunes filles et de femmes. Denise l'interroge sur Mme de Beaumont. Il en parle magnifiquement et récite des passages des *Mémoires d'outre-tombe*. Ivy l'écoute avec gravité. On la croit séduite. Mais à l'inévitable question : « Comment le trouvez-vous ? » elle répond :

— Quel homme instructif !

— Il a une belle tête, ajoute Denise.

Ivy hausse les épaules.

— Vous êtes difficile, minaude Denise Boyer.

— Elle peut l'être, déclare Mme Dalizan.

— Je gage que vous avez un idéal, s'écrie Valentine.

— Certainement, réplique Ivy.

— Lequel ? demande Hector Ménard qui, depuis le retour d'Ivy, assistait aux réceptions de sa femme et à celles de sa belle-sœur.

— Je n'épouserai qu'un homme très beau, avoue Ivy.

— Qu'entendez-vous par « très beau », objecte Hector Ménard.

— Un homme qui ait du caractère, poursuit Ivy. J'aime les têtes antiques.

— Bigre, proteste Ménard qui n'était qu'un très joli garçon.

— Le physique est chose secondaire, rectifie Valentine.

— Pas quand il exprime les qualités de l'âme, répond miss Hill. Et les qualités que je recherche :

le courage, l'énergie, l'héroïsme, la bonté se lisent sur le masque d'un homme.

— Et la fidélité ! dit Valentine. Sans fidélité, pas de bonheur, ma pauvre Ivy !

La tenture s'écarte devant une jeune femme.

— Voilà la recluse ! voilà la sainte ! voilà l'image de la félicité ! s'écrie Denise, heureuse de pouvoir chasser le malaise causé par la remarque de sa sœur ; et, après avoir présenté miss Hill à madame Christiane Albrand, elle dit à cette dernière :

— Vous arrivez à propos, nous allons parler du bonheur.

— Votre partie, ma chère enfant, ajoute madame Dalizan.

— Hector vous appelle le ménage *dò, mi, sol, do*, déclare Valentine.

— Pourquoi ?

— L'accord parfait.

Hector s'excuse.

— Comment va le grand homme ? Quand lirons-nous quelque chose de lui ? Comment va votre fils ?

Christiane répond à toutes ces questions avec bonne humeur. Elle sait qu'elles ne lui sont adressées que par politesse. Christiane était belle, brune, une face de Gallo-Romaine au front étroit, aux cheveux abondants et lustrés. L'agrément de son sourire, la vivacité de ses yeux effaçaient la dureté qu'imprimaient parfois, à son visage, ses traits trop réguliers.

Elle put causer assez longuement avec Ivy. Elles n'échangèrent néanmoins que des phrases banales, mais sur un ton qui leur donna à toutes deux l'impression d'appartenir à la même race. Et lorsque Christiane se leva pour partir, elle dit à la jeune fille :

— Miss Ivy, venez me voir à la campagne. Vous me ferez grand plaisir.

Dès que Christiane eut tourné les talons, Valentine murmura :

— Voilà le seul mariage d'amour que je connaisse...

— Tu oublies le tien, observa son frère Jérôme qui venait d'arriver.

— Le seul mariage d'amour qui ait réussi, compléta Mme Ménard.

— A moi! Touché! riposta Hector en riant.

Mme Dalizan hasarda alors :

— Croyez-vous que Christiane soit très heureuse? Ils vivent comme des sauvages, ces gens-là.

— Le fait est, appuya Hector, que leur conduite me semble extraordinaire. J'ai été le camarade d'Albrand au collège. C'était un garçon indomptable. Il mena à Paris, pendant dix ans, une vie désordonnée, et, tout à coup, il se transforme en mari étonnant. Et ça dure depuis six ans.

— Et que penser de Christiane? ajouta Denise. Elle aimait le bal, le monde, les succès, les voyages, les villes d'eaux, et maintenant...

— C'est de la pose, affirma Hector.

— Ou de l'amour, rectifia Ivy.

VII

Les Albrand habitaient une villa de la Corniche, au sommet du vallon de l'Oriol. Christiane reçut Ivy dans une véranda meublée de divans, tendue de draperies orientales et ouverte sur la mer.

— Comme c'est gentil à vous de m'avoir invitée, dit Ivy en s'installant au fond d'un fauteuil. Je sais que vous vivez très retirée, que vous ne voyez personne...

Christiane l'interrompt :

— Nos amis ont dû vous raconter mille extravagances à notre sujet. Notre existence est la plus simple qui soit, et nous intriguons tout le monde. Je sors peu, parce que je suis bien chez moi.

— Comme je vous comprends !

Après une conversation qui roula sur la poésie du bonheur conjugal, Ivy sentit que Christiane deviendrait sa véritable amie ; et elle ne tarda point à lui conter son aventure avec Walter Blunt. Elle l'achevait à peine, lorsque la domestique vint annoncer que le thé était servi.

— Nous le prendrons dans le cabinet de travail de mon mari, dit Christiane.

— Je suis si intimidée.

Ivy se trouva en présence d'un garçon de trente ans : taille moyenne, robuste, imberbe et très brun. Des yeux francs, une bouche délicate et un front haut corrigeaient la brutalité du nez trop fort, des mâchoires et du menton puissants.

— Asseyons-nous où nous pourrons, dit Christiane.

Et, pendant que Jacques débarrassait les chaises et les fauteuils encombrés de livres et de brochures, Ivy examina la chambre. Les murs étaient cachés sous des reproductions de toiles italiennes. Sur les bibliothèques basses, des statues grecques, des bas-reliefs, et des vases remplis de branches d'oliviers et de pins. Dans ces sombres verdure, s'épanouissaient des roses rouges. Un divan occupait le panneau du fond et, près du divan, il y avait une table portant une boîte à ouvrage et le polichinelle du jeune Marc Albrand que l'on vit apparaître.

— Il ressemble à un berger grec, s'écria Ivy.

Elle prit l'enfant sur ses genoux, l'interrogea sur sa promenade. Marc répondit gravement en tenant la jeune fille par les oreilles, ce qui dénotait, chez lui, une grande estime. Puis il remonta dans sa chambre.

Un appel wagnérien :

— Heia! Heio! Heia! retentit sur le perron, et Rodolphe Ansert entra :

— Bonjour, Christiane; bonjour, Jacques. Et, apercevant Ivy :

— Divinité! Divinité! déclama-t-il.

Il se tourna vers Christiane.

— Vous connaissiez miss Ivy et ne le disiez point!

— Miss Ivy nous fait sa première visite, déclara Jacques.

On entendit rire à l'étage supérieur.

— Rumeur du vent dans les arbres, plaintes des vagues, voix d'une femme et d'un enfant adorés, ô divines harmonies, inspirations du poète, soyez bénies, déclama de nouveau Rodolphe. Et, tirant un paquet de sa poche, il continua du même ton :

— Voici des marrons chauds, Christiane. Offrez-nous du porto ou du vin des Canaries cher à Falstaff. Le thé m'attriste. Miss Ivy, Hébé! vous remplirez nos verres. Par les dieux, seriez-vous sortie du cloître? Jacques, miss Ivy, cette déesse! a élu domicile chez les Dames de Génésareth! Elle s'est convertie au catholicisme.

Jacques interrogea la jeune fille sur cette conversion. Lorsqu'elle en eut terminé l'histoire, Rodolphe lui dit :

— Miss Ivy! Quel étrange phénomène! C'est le ciel amical, le soleil, les fleurs, la mer, les séductions de la Provence païenne qui ont fait de vous une catholique exaltée! Quelles douleurs ne vous réservez-vous pas, cependant! Songez que vous retournerez là-bas dans le brouillard, aux régions rébarbatives du perpétuel examen de conscience!

— Je ne retournerai jamais en Angleterre, affirma miss Hill.

— Bravo, miss divine! Bravo, s'écria Ansert en caressant sa barbe de prêtre assyrien.

Il s'allongea sur le tapis :

— Jacques, mon vieux, gémit-il, j'ai besoin de passer un après-midi en mer. Tu armeras, demain, ta barque. Vous m'invitez à déjeuner, n'est-ce pas, Christiane? Votre cuisinière réussit fort bien les œufs à la gelée, Christiane. Ses casseroles dorées sont des creusets magiques dans lesquels les langoustes se transforment en nourritures célestes, Christiane!

— Rodolphe, vous aurez des œufs à la gelée et des langoustes.

— Je vous offre un pâté, un merveilleux pâté!

— Je l'accepte.

Et s'adressant à Ivy :

— Si ce menu vous plaît, nous vous attendrons aussi.

— Certainement, je viendrai.

Miss Hill se ganta. Elle avait promis à la supérieure de ne pas arriver en retard pour le dîner. Rodolphe lui demanda la faveur de l'accompagner jusqu'au seuil du couvent. Elle la lui accorda et ils partirent ensemble.

— Cela fait du bien, des gens comme les Albrand, dit-elle. Votre ami est un philosophe.

— Quelle erreur, Jacques n'est pas un philosophe. Nul n'est plus passionné que lui. Pour brûler dans la solitude, ô miss divine, une flamme reste une flamme!

Le tramway qu'ils prirent pour rentrer à Marseille était complet. Ils accomplirent le trajet séparés l'un de l'autre.

Le lendemain, après déjeuner, Jacques et Rodolphe laissèrent les jeunes femmes pour aller en mer; et Ivy reprit la conversation interrompue la veille.

— Alors, si j'avais épousé Walter, je n'aurais pas fait, à votre idée, un mariage d'amour?

— Non. Être séduite, ce n'est pas aimer, comme je l'entends. Il faut connaître un homme.

— Vous connaissiez votre mari?

— Depuis très longtemps.

— Et vous vous sentiez sans énergie, sans volonté, devant lui?

Christiane ne saisit pas très bien le sens de cette phrase et cela étonna entièrement Ivy, qui supplia gentiment son amie de lui raconter son roman.

Christiane sourit :

— J'ai rencontré Jacques chez des parents. Nous jouions au croquet, et je tenais ma boule sous mon pied. Jacques avoua à un de ses amis, tenez, justement à Rodolphe, que ce n'était pas sur ma boule de buis que j'avais posé mon pied, à cet instant, mais sur son cœur. J'avais treize ans et demi. Du temps passa. Je ne voyais Jacques que très rarement. Je le croisais dans la rue. Il me saluait, et j'étais intimidée. Il avait de longs cheveux, un

Elle les compare à Christiane et les juge. Le libertinage de Lucette Crozier l'ennuie tout autant que la fatiguent les doléances de Valentine, la coquetterie machinale de Denise et les originalités que se confectionnent les unes et les autres pour combattre leur misérable ennui ou pour excuser leur bêtise.

Elle ne s'explique pas qu'elle ait pu trouver un agrément quelconque dans la compagnie d'Hector Ménard, de Jérôme Dalizan.

A la banalité de ces galants fades et bourgeois ne préfère-t-elle pas, somme toute, le tempérament de Blunt et de Mortier, la délicatesse de Brown, le romantisme de Jacques Viguiers?

Ivy, grâce aux avertissements de Fanny et de Christiane, se rendit compte que l'on se moquait d'elle, qu'on l'invitait pour lui faire raconter son voyage à Lourdes et sa conversion, et que ces événements, dont la grandeur enthousiasmait encore son âme, servaient de thèmes à des plaisanteries. Elle en éprouva une affreuse tristesse.

Son intimité avec les Albrand la rapprochait de plus en plus d'Harry. Christiane, qui avait reçu ses confidences, lui affirma qu'elle serait heureuse avec son ami d'autrefois.

— Je suis catholique. Il ne l'admettra jamais.

Et Christiane ne comprenait pas que la religion pût avoir un tel empire.

— Votre mari est-il religieux?

— Oui, mais d'une religion un peu... comment

dirai-je. Enfin, je crois qu'il adore surtout le soleil.

— Et vous?

— Moi, je vais de temps à autre à la messe. J'irai chaque dimanche, quand mon fils aura sept ans.

— Vous l'éleverez religieusement?

— Oh, absolument! Jacques y tient.

— Donc, la religion est importante.

— Oui, en matière d'éducation.

— Mais plus tard, dans la vie?

— Voyez-vous, je ne sais pas, moi! Je sais, cependant, que la religion n'aurait pas mis entre Jacques et moi une barrière infranchissable. Et il me semble que deux êtres qui s'aiment passent sur tout pour s'appartenir.

— Vous ignorez ce que pensent, à ce sujet, les âmes anglaises.

— Dites protestantes.

— C'est juste, répondit Ivy en se rappelant, soudain, que Walter Blunt lui avait tenu, à Montaigne, un raisonnement semblable à celui de Christiane.

Elle n'osait avouer que l'intransigeance d'Harry l'épouvantait moins encore que son manque d'entrain, de belle humeur et de jeunesse.

Ivy ennuya bientôt tout le monde en vantant les vertus de Jacques et de Christiane.

Les Albrand étaient généralement assez peu sympathiques; on ne leur pardonnait pas d'avoir frustré la société du scandale que l'on attendait

vaste chapeau et des manteaux à taille. J'enviais celles de mes amies qui le tutoyaient ou l'appelaient par son petit nom. A la suite de je ne sais quel événement, des livres prêtés, je crois, je lui écrivis un petit mot. Il me répondit par une longue lettre amusante. Il était à Paris, et avait publié un volume de poèmes. Nous échangeâmes, alors, une correspondance assez suivie. J'allais dans le monde. On a dû certainement vous l'apprendre. Puis, je tombai malade et j'eus l'impression, la certitude que je ne guérirais jamais sans Jacques. Je ne pensais qu'à lui, pourquoi? Dès qu'il me sut mourante, il revint à Marseille. Il avait eu l'impression, lui aussi, que, si je m'en allais, sa vie serait brisée. Je l'avais réclamé, pendant mes heures de délire. On le laissa entrer dans ma chambre. Je le revois, debout près de mon lit, avec un pardessus gris au col relevé, sa canne accrochée à son bras, sa casquette de voyage à la main. Alors, il me dit : « Petite fille! » Je tournai mes yeux vers lui, et il m'embrassa devant ma famille. Nous étions fiancés. C'est lui qui me soigna. Quelle convalescence que la mienne! Quelles fiançailles! J'étais comme un enfant qui découvrait le monde. A ma première sortie, j'éclatai en sanglots devant un buisson de roses. Puis, Jacques et moi nous regardâmes en arrière. Nous nous aperçûmes que toujours nous nous étions aimés. Puis, ce fut notre mariage, notre fuite en Italie. Mon père mourut, maman s'ins-

talla à Bordeaux, chez ma sœur Anie, puis Marc naquit...

— Et votre bonheur est toujours aussi pur? demanda timidement Ivy.

— Toujours, Jacques est aussi affectueux avec moi que le jour où il m'a appelée « petite fille... » Et quand je songe à ce jour, je remercie Dieu d'avoir créé le monde.

Il y eut un silence. Les dernières lueurs du crépuscule rosaient les statues et les cadres des estampes; les reliures des livres brillaient par endroits contre les murs d'un bleu sombre. Sur un guéridon, le thé refroidissait. Le vent de la mer se leva, les pins s'agitèrent.

Et voici que des larmes identiques à celles qu'elle avait versées, un soir d'octobre, dans l'atelier de Brown (des larmes sans consolation) montent aux paupières d'Ivy. Elle les refoule et se demande si l'atmosphère qui règne, à cette minute même, dans le cabinet de travail de Jacques n'est pas comparable à celle qui régnait, parfois, chez Harry. Et elle se demande, enfin, si, depuis son départ de Douvres, elle n'a pas définitivement dénaturé son âme et anéanti toute possibilité de bonheur.

Voir Christiane devient pour Ivy une nécessité. Cette jeune femme heureuse ranime, en elle, des sentiments sérieux, atténués par l'influence des Ménard, des Dalizan, des Boyer et de leurs amis.

Mais, au moment de glisser ce billet sous une enveloppe, elle le déchira, en murmurant :

— A quoi bon ?

Elle s'était liée, en Suisse, avec quelques familles marseillaises et surtout avec Yvonne de Lirrol, jeune fille presque naine, un peu bossue, mais très riche, qui lui annonça son mariage avec le marquis de Fergne.

Dès le début de l'hiver, Ivy eut ce qu'on appelle « du succès », c'est à dire que les thés, les visites et les réceptions lui prirent tout son temps.

Comme elle avait disparu pendant trois mois, on l'accueillit avec plaisir. Elle oublia qu'elle amusait ; mais dès qu'elle s'en aperçut, elle se réfugia de nouveau auprès de Christiane et de Jacques.

Elle revenait de chez ses amis découragée et charmée. Charmée, parce que les Albrand lui étaient sympathiques ; découragée, parce qu'elle ne se sentait plus assez de spontanéité et de confiance pour faire, comme eux, ce mariage d'amour dont elle ne se lassait point de rêver.

Elle luttait contre le découragement en se disant que sa nature était peut-être trop indépendante pour accepter une existence semblable à celle de Christiane ; et cette constatation la reconfortait.

Elle songeait aussi volontiers à cette maxime de Colette Nanteuil : « Il n'y a, pour être heureuse, qu'à bien posséder son rôle de femme. »

Certes, ce rôle, elle le possédait, et elle avait l'occasion de s'en rendre compte chaque fois qu'elle entrait dans un salon, assistait à un dîner ou à un bal.

Regardez Ivy. Très décolletée, le corps à l'aise, elle aime passionnément la chaude atmosphère de l'admiration. Elle est coquette, elle plaît, elle irrite et déconcerte tous ceux qui l'entourent. Elle intrigue aussi par la liberté de ses manières, par l'originalité et la droiture de sa vie et par la fermeté de ses convictions religieuses. Une plaisanterie la choque-t-elle? Son visage devient impassible, et l'entretien ne se renoue que difficilement.

Les femmes la traitent durement, parfois, et la jugent mal. Les hommes, par contre, la défendent et la considèrent comme une créature d'exception. Jacques Albrand, lui assure qu'elle est à la merci d'un comédien adroit. Mais elle ne rencontre que des comédiens inexpérimentés. Jérôme Dalizan lui déclare stupidement qu'elle lui a inspiré une passion véhémente et que la jalousie le torture. Ivy accueille ces aveux par un éclat de rire. Valentine l'avait avertie :

— Maman veut vous faire épouser mon frère, méfiez-vous. C'est un garçon « aussi peu sérieux que mon mari ». Et le mari de Valentine, Hector Ménard, avait laissé entendre à Ivy qu'il divorcerait sans regrets, afin de l'épouser.

— Croyez-vous que je « marierais » avec un

d'eux, et chacun se vengeait de cette forfaiture en doutant de leur bonheur. Pour certains, Christiane était malheureuse, mais le cachait par orgueil. Pour d'autres, Jacques n'était qu'un être foncièrement égoïste, jaloux et avare. Hector Ménard l'accusait de vivre en petit rentier qui arrive tout juste, en privant sa femme de toilettes, de chapeaux et de bijoux, à équilibrer son budget.

— La vie de Jacques est d'un poète, monsieur, répliqua Ansert qui assistait à cette scène.

La façon dont Rodolphe défendit son ami transporta Ivy d'admiration joyeuse.

Elle entendait, pour la première fois, un homme parler ainsi d'un autre homme, et il lui sembla que, seuls, les artistes possédaient une âme noble et un caractère généreux.

VIII

Pendant l'été, Ivy retourna en Suisse. Elle joua au golf, au tennis, monta à cheval, flirta et écrivit à sa mère qu'elle s'était convertie.

« Ivy, lui répondit Mrs Hill, cette trahison nous explique, maintenant, la longueur de votre séjour à l'étranger. Vous avez honte de revenir parmi nous. Vous avez raison. Vous ne seriez plus à votre aise dans la demeure.

« Je vous avoue que je ne m'imaginai pas que vous partageriez les erreurs du papisme et que vous approuveriez les idolâtries de la religion romaine. J'ai douté, néanmoins, de votre piété lorsque j'eus remarqué, après votre départ, que vous n'aviez emporté ni votre bible, ni vos livres de prières. »

Ivy haussa les épaules. Mais la lettre d'Harry qu'elle reçut par le courrier suivant l'exaspéra :

« Vous avez désespéré votre mère, et je me demande pour quels motifs vous avez creusé, entre vous et moi, un tel abîme! Vous rendez-vous compte de la tragique importance de votre acte? Savez-vous ce qui en résultera? Oh! Ivy! Pourquoi avez-vous agi avec dissimulation? Pourquoi ne m'avoir pas mis au courant de la crise que vous traversiez? J'aurais combattu vos inquiétudes, j'aurais raffermi votre foi. Votre conversion est une défaite dont vous ne vous relèverez jamais.

« Je vous plains, mais je ne vous pardonne pas. Vous connaissez mes sentiments, et vous me mépriserez si je vous témoignais la moindre indulgence.

« Pourquoi êtes-vous partie? »

Ivy traça, sur une carte, cette simple phrase :

« Pourquoi n'avez-vous pas eu le pouvoir de m'empêcher de partir? »

homme en dehors de l'Église? avait-elle répondu.

Des jeunes gens, avocats, médecins, ingénieurs défilèrent devant elle. Vieillis par le travail, minés par l'intelligence et empâtés par la vie sédentaire, tous ces prétendants faisaient piteuse mine auprès de la resplendissante Ivy.

— Comme vous êtes difficile, lui dit enfin Fanny, qu'elle allait voir souvent à la « Bibliothèque catholique et populaire ».

— Est-ce ma faute?

— Ivy, il faut être raisonnable. Vous allez avoir vingt-six ans, et avec vos idées, jamais vous ne vous marierez.

— Tant pis.

Un jour, Mlle Richemondier lui demanda :

— Vous n'avez pas la vocation religieuse?

— Non.

— Vous ne pouvez pas rester dans cette situation.

— Je suis plus heureuse que mal mariée.

— Vous désirez vous marier?

— J'aimerais avoir un foyer, une famille.

A ces mots, Fanny demeura silencieuse. Elle posa sur ses genoux la robe qu'elle tricotait pour les pauvres.

— Ivy, bientôt vous vous ennuierez à Marseille; vous partirez et nous n'entendrons plus parler de vous. Vous retournerez en Angleterre...

— Je ne peux plus retourner chez moi.

Et elle fit lire à Fanny les lettres de sa mère et d'Harry qu'elle ne lui avait jamais montrées encore.

— Qu'en pensez-vous, Fanny?

— Vous vous êtes fermé votre maison. Et, je vous le répète : bientôt vous vous ennuierez à Marseille. Vous irez ailleurs, dans une ville quelconque. Vous aurez l'intention d'y séjourner une semaine ou deux, pour vous distraire, et vous y demeurerez, Dieu sait combien de temps. Puis, vous repartirez encore. Je crains que vous ne soyez condamnée à mener l'existence d'une vagabonde.

— C'est affreux, ce que vous dites là.

— Vous ne deviez rester que quinze jours à Montaigne, et il y a plus de deux ans que vous êtes en France.

— C'est vrai.

— Une femme comme vous ne peut pas envisager sans haine l'affreuse destinée d'une vieille fille.

Et en prononçant cette phrase elle eut cette intonation sinistre et ce regard méchant qui avaient déjà étonné Ivy.

— J'accepterai ma destinée, Fanny. Je me rendrai utile. Je vous imiterai.

— Taisez-vous, Ivy! Vous êtes cruelle!

Elle ricana :

— Regardez-vous et regardez-moi. Vous êtes belle. Moi, je suis laide.

— Non, Fanny. Une âme admirable comme la vôtre...

— Vous croyez que c'est par vocation que je suis demoiselle de charité! s'écria-t-elle sourdement. Je me suis inoculé cette passion pour ne pas avoir trop à souffrir! C'est pour tuer, entendez-vous, mon âme ardente de fille laide! J'ai aimé quelqu'un. J'aime quelqu'un. Oh! il fallait que je le dise.

Elle éclata en sanglots.

— Fanny, que puis-je pour vous! Racontez-moi. Je suis votre amie. J'ai eu confiance en vous; ayez confiance en moi.

— Vous avez été bonne de m'écouter sans rire. Quoique ce ne soit que de la pitié, merci. Ah! je deviens mauvaise, pardon.

Elle sécha vivement ses larmes, reprit son masque austère et continua :

— Vous êtes belle, Ivy; et une femme belle n'est jamais complètement malheureuse.

— Et cet homme que vous aimez, ne vous aime-t-il pas?

— Il ne peut pas m'aimer. Il est marié. Je l'aimais avant son mariage.

— Il ignorait que vous l'aimiez?

— Un homme fait-il attention à la femme laide qui l'aime? Cet amour le gêne, le rend ridicule, semble-t-il...

— Après cette déception, pourquoi n'avez-vous pas essayé d'être heureuse?

— Les femmes comme moi n'ont qu'une seule chance d'être heureuses dans la vie. Si elles la manquent, c'est fini.

— N'en est-il pas de même pour toutes les femmes?

— Non.

— Vous avez rencontré, au moins, un être que vous ne cessez pas d'aimer...

— Mauvaise rencontre, Ivy! Et vous, depuis vos ennuis, n'avez-vous jamais rencontré quelqu'un avec qui vous auriez aimé vivre?

— Oui.

— Qui?

— Jacques Albrand.

Fanny poussa un cri :

— Jacques!

— C'est lui que vous aimez!

— Oui! Et je comprends qu'il ne m'ait pas aimée. Je comprends qu'il aime sa femme. L'ai-je assez haïe, cette Christiane! Je ne la hais plus. Mais lui, je l'aime toujours. Cependant, tout devrait me faire horreur en lui, il n'a pas de sentiments religieux. Il est païen...

— Et cela ne vous éloigne pas de lui?...

— Non, c'est mal, n'est-ce pas? Que voulez-vous, lui, je ne le juge pas.

Dans sa chambre, Ivy médite.

Elle se demande si elle possède une âme vraiment religieuse, si la religion ne serait pas pour elle une étape, une confortable auberge où elle attend le bonheur. Elle s'interroge : « Pourrai-je aimer un homme impie, un homme en dehors de

la religion, un homme d'une religion différente de la mienne? »

Et c'est une voix obscure et terrible qui lui répond : « Oui, si cet homme te plaît! »

IX

Ivy assista aux fêtes du carnaval à Nice avec les Ménard. Elle se méla, masquée, à la foule bruyante; et, dans la rue, aussi bien que du haut des tribunes, elle lança des confetti de plâtre.

Elle voyait des chevaliers d'industrie ou des rastaquouères dans tous les étrangers qui lui étaient présentés; n'accepta ni compliments, ni hommages; se tint sur ses gardes et ne noua aucun flirt.

Elle assista à la bataille de fleurs organisée par les officiers de l'escadre à Villefranche, et prit le thé à bord de la *Patrie* où un cousin de Valentine, Raoul Ménard, était enseigne. Elle visita le cuirassé, manœuvra les grosses pièces des tourelles et les canons à tir rapide. Pendant une fête de nuit, elle dirigea les rayons d'un projecteur. Elle était très à son aise, avec les officiers de marine. Elle aimait ces hommes aux âmes vaillantes et aux manières courtoises.

Ils devinrent pour elle, bientôt, des motifs de

mélancoliques songeries. N'étaient-ils pas des vagabonds destinés à ne se fixer nulle part? N'étaient-ils pas des heureux que rien n'attachait plus à la terre?

Mais Ivy s'apercevait qu'elle était profondément attachée à la terre. La maison qu'elle voudrait habiter s'ébauchait dans son imagination. Elle se dressait toute blanche, sur un rivage méridional, et le jardin qui l'entourait descendait vers la mer. Et, dans cette demeure, un homme était avec elle et ne la quittait point.

Elle ne se représentait pas exactement la figure de cet homme. Elle ne savait pas au juste ce qu'il était : industriel, artiste, héros. Que lui importait!... Il était constamment auprès d'elle. Elle était rassasiée de sa présence, la désirait toujours; et, comme Christiane, elle remerciait Dieu d'avoir créé le monde.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'elle rencontra le comte Gérard de Lansac. C'était un homme de haute taille et d'une complète élégance. Ses moustaches et ses cheveux blancs contrastaient avec son teint mat, ses yeux vifs et donnaient à sa physionomie un grand caractère. Veuf depuis longtemps déjà, il était riche et propriétaire d'une villa au Mont Boron.

Qu'Ivy, certaine de plaire, se mette à parler d'elle-même et de ses idées sur la vie, c'en est fait, il n'est pas d'homme qui n'en tombe amoureux!

.

Bref, elle allait annoncer à ses amies ses fiançailles avec le comte de Lansac, lorsqu'elle reçut cette lettre :

« Oubliez notre entretien d'hier au soir, Ivy, ma chère Ivy! Oubliez un instant de folie, ô vous, mon plus pur, mon plus mélancolique amour!

« Ce que j'ai à vous dire est terrible et un peu ridicule! J'hésite, et cependant, il le faut.

« Écoutez! si mes cheveux sont blancs, ce n'est point par un caprice de la nature, mais bien parce que j'ai soixante ans! Cependant, vous m'avez vu jouer au tennis, je vous ai même battue; vous m'avez vu monter à cheval; vous m'avez entendu parler de mon voyage en Afrique. Oui, l'hiver dernier, je suis allé chasser très loin, j'ai parcouru... passons.

« Pardonnez-moi ces coquetteries! Quel châtiement, pour un homme que la pensée de la vieillesse n'a cessé de terrifier! J'ai soixante ans, ma chère enfant, car vous êtes mon enfant, comme mes trois grands diables de garçons qui sont soldats et mariés. Je suis aussi quatre fois grand-père!

« O ma fiancée d'une heure, ma chère enfant! Mes fils et petits-fils ne vous connaissent pas. En me voyant me remarier, à mon âge, que penseraient-ils de moi? Que penseraient-ils de vous, en apprenant que vous avez vingt-cinq ans? Le monde, que penserait-il enfin? Ce monde affreux qui commence à me traiter de vieux beau!

« Lorsque vous lirez ce billet, je serai un vieil homme. Je vais partir, demain ou après-demain. Il faut que ce départ semble absolument naturel, et que nul n'en soupçonne les motifs.

« Quand je reviendrai, j'aurai laissé croître ma barbe.

« Je ne m'appartiens plus et ne dois songer qu'à mes fils.

« Vous, chère Ivy, soyez heureuse.

Gérard DE LANSAC. »

Après avoir lu cette lettre, Ivy pensa : « Quelle honnête nature ! Il a raison. Sa famille m'aurait considérée comme une aventurière ! »

Et la situation de Gérard de Lansac lui parut si triste que la pitié qu'elle en ressentit l'empêcha de souffrir. Cet incident flatta même son amour-propre et augmenta sa confiance en l'avenir.

Elle ne revit pas Lansac. Il déposa, au concierge de l'hôtel, des cartes p.p.c. pour elle et pour les Ménard. Le bruit courut qu'il avait été appelé par son fils aîné, Stanislas, officier de cavalerie, à Angers.

Dans les derniers jours de mars, Ivy retourna à Marseille. En passant devant Montaigne, elle aperçut les ruines de l'amphithéâtre et la colonne corinthienne, si fine au milieu des vagues. Elle aperçut le sanatorium et l'usine d'électricité presque entièrement édifiés, et elle songea que, depuis long-

temps, elle n'avait plus écrit ni à Mme Gontier ni à Bernard Alliès. Cependant, elle les aimait. Les a-t-elle oubliés? L'ont-ils oubliée? N'a-t-elle été qu'une passante à Montaigle? A Marseille, sera-t-elle autre chose qu'une passante? Aucun lien solide ne la rattache à ses amis de Marseille. Si elle disparaissait, laisserait-elle un souvenir?

Elle ne raconta à personne son aventure avec Lansac. Aussi fut-elle envahie par un spleen affreux. Pour vaincre son désœuvrement, elle prit, avec Valentine Ménard, des leçons de peinture, chez Mlle Adélaïde Corniquet.

Ancien premier prix de dessin et d'aquarelle, lauréate de maints concours, Mlle Adélaïde Corniquet enseigne l'art de repousser le cuir et l'étain; elle excelle à grouper, en d'imaginaires paysages, des marquis et des marquises, autour de musiciens et de goûters champêtres.

Elle offre, chaque samedi, à ses nombreuses élèves, un thé poétique et musical.

Son atelier du quai de Rive-Neuve est vaste. Admirablement situé, il domine le Vieux-Port. Des navires à voiles, trois-mâts, goélettes ou tartanes, évoquent les pays lointains aux jeunes personnes ennuyées qui décoorent des éventails, des écrans et des potiches.

Ivy fut mêlée à un monde de femmes artistes et nécessiteuses. Elle eut bientôt un professeur de déclamation, un professeur de chant, un professeur de piano et un professeur de solfège.

Ces excellentes créatures mirent leur élève au courant de leurs misères, l'apitoyèrent et lui soutirèrent de l'argent.

Ivy fut vite obsédée par cette meute, mais, par bonté d'âme, elle n'osait point s'en débarrasser.

X

Sur ces entrefaites, le cousin de Valentine, officier à bord de la *Patrie*, vint passer un congé de huit jours à Marseille. Il y retrouva un de ses camarades, Valentin Leclerc, nouvellement incorporé au 9^e régiment de hussards et le présenta à sa famille. Capitaine à vingt-neuf ans (il en a trente-trois), chevalier de la Légion d'honneur, Leclerc est une espèce de héros. Depuis sa sortie de Saint-Cyr, il s'est fait envoyer partout où les troupes coloniales françaises eurent l'occasion de se battre. Il commandait l'escadron de spahis qui sauva, à Souk-el-Gournah, le détachement de Jean Mortier; et cette coïncidence lia rapidement Leclerc et Ivy. Elle admira la manière dont son nouvel ami exaltait la décision et la bravoure de Jean.

Leclerc est modeste et timide. Il a l'aspect d'un adolescent, une voix douce, des gestes gauches, un teint de blond hâlé, des traits sans énergie. Mais Ivy a remarqué que, de profil, la physionomie de Leclerc est tout autre. Un port de tête altier

met en valeur le front, accuse la courbe du nez et la violence du menton et des lèvres.

Valentin Leclerc est très religieux. Sa mère, une de Proxelles, compte des alliances dans la noblesse provençale. Mais, à la solennité et à l'ennui des réceptions officielles, il préfère le cercle plus intime des Ménard.

Personne n'en doute, il recherche Ivy, et Ivy le recherche. Leur flirt dure depuis plus de deux mois. Ivy va se compromettre. Cependant, Leclerc n'est pas homme à compromettre une jeune fille. Pourquoi ne se déclare-t-il pas?

Leclerc annonce enfin la prochaine arrivée de sa mère, et chacun se dispute l'honneur d'avoir fiancé miss Ivy Hill au capitaine Jules Leclerc.

Un soir, en sortant du salon des Ménard, miss Ivy Hill aperçoit, pendu au portemanteau, le sabre du capitaine Valentin Leclerc. Elle le regarde. Il est légèrement recourbé. La dragonne au flot d'or entoure la poignée. Et Ivy veut examiner le fer qui a brillé dans de nombreux combats, fendu des crânes et troué des poitrines. Un désir irrésistible la pousse. Elle prend le sabre, et le trouve lourd. Sa main gauche serre le fourreau. Sa main droite saisit la fusée de l'arme, et, lentement, elle tire la lame et la hausse vers la lumière. Elle put lire alors cette phrase gravée dans l'acier :

« Mort à l'Anglais! »

Ce sabre avait appartenu au commandant Louis Leclerc, oncle de Valentin, mort à Fachoda.

Le lendemain matin, à 9 heures et demie, Fanny se précipita chez Ivy :

— Ma chère amie, lui dit-elle, je me mêle peut-être de choses qui ne me regardent pas, mais tant pis. Je vous conseille d'attendre que M. Leclerc vous ait officiellement demandée en mariage, avant de le revoir. On parle beaucoup de vous. On en parle trop et méchamment.

En voici la preuve. Une de mes amies, dont je ne vous révélerai pas le nom, m'a confié hier soir cette lettre. Je vous la lis :

« MA CHÈRE,

« Venez donc samedi prendre une tasse de thé. Il y aura les Ménard, les Boyer, etc... et miss Ivy, cette Anglaise impayable. Ce sera drôle, nous la ferons marcher. Je m'arrangerai pour avoir aussi son petit soldat. . »

— Quelle lâcheté ! s'écria Ivy. Qui a écrit cela ?

— Lucette Crozier. Vous comprenez, n'est-ce pas, Ivy ?...

— Oui, je comprends, et je vous remercie. Je vais mettre tout cela en ordre.

— Que l'on ne sache pas que je vous ai montré cette lettre.

— N'ayez pas peur.

L'après-midi même, Ivy Hill partait pour Montaigne, après avoir adressé à Christiane le billet suivant :

« Je suis à Montaigle. Mon chagrin est immense et ma vie brisée. »

XI

L'admirable printemps ! Le train s'avance entre des champs remplis d'arbres fruitiers, dont certains sont encore en fleurs. Puis voici les premiers palmiers, les eucalyptus et les mimosas.

Montaigle n'est qu'un fouillis de roses. Elles tapissent les murs, enlacent les colonnades des pergolas, et s'étalent sur les plates-bandes. Ivy respire leur parfum qui se mélange à celui des vagues. Elle a besoin d'air salubre. Depuis la veille, un réseau de nerfs resserre son cœur et elle étouffe. Depuis la veille, elle ne parvient pas à penser. Elle veut aller à pied jusqu'à l'hôtel de Mme Gontier. Vingt minutes de marche lui sont nécessaires. Elle prend le chemin bordé de lauriers-roses et d'aloès.

— Miss Ivy ! La bonne surprise !

Elle se retourne. Bernard Alliès est devant elle :

— Quel bonheur pour moi de vous souhaiter la bienvenue !

Ivy aurait voulu être seule. Cependant, l'effort qu'elle doit accomplir pour se montrer telle qu'elle a toujours été avec ses amis lui sert de dérivatif. Et elle écoute attentivement Bernard Alliès qui

lui énumère, avec orgueil, les changements de Montaigle :

— Le sanatorium est fini. Il y a des malades, des gens très bien. Là-bas, c'est l'usine de Jean. Nous avons l'électricité. Près de la plage, il y a trois villas nouvelles, des petits bijoux. Deux autres sont en construction, et on est en pourparlers, au sujet d'un palace et d'un casino.

Il décrit la ville nouvelle qui s'élève :

— Ce Maurillet n'était pas un farceur!

L'an prochain, Montaigle sera probablement une commune et les fonctions de maire ne reviennent-elles pas à Bernard Alliès? Il suit son époque. Il est heureux, mais pas autant que Mme Gontier.

Elle a loué deux villas pour loger les ingénieurs, les architectes et les nouveaux propriétaires des terrains. Elle a haussé ses prix et compte vendre son hôtel et vivre de ses rentes. Elle accueille joyeusement Ivy et l'installe dans la vaste chambre qu'elle occupait jadis.

L'abbé Chabert regrette son paisible Montaigle, et Ivy comprend sa tristesse.

Elle parcourt la plage, traverse l'amphithéâtre et s'assoit sur les derniers gradins, en face de la colonne corinthienne, à l'endroit même où elle fit la connaissance de Colette Nanteuil. L'épagneul et le griffon de Bernard Alliès, qui jouaient avec les vagues, bondissent vers Ivy. Elle les caresse, les flatte et reprend sa promenade. Elle passe devant l'abri des pêcheurs. Au milieu des lourdes

barques, dont les antennes inclinées supportent des filets bruns, elle remarque les jolies lignes de trois canots à pétrole. Elle regarde la route. C'est là, près de ce pin, que Walt lui a déclaré brusquement son amour. Puis, voici la terrasse, le banc sous les eucalyptus. Des ouvriers la saluent. Ils ne l'ont pas oubliée. Un immense désir de bonté l'envahit, elle les aborde, les interroge sur leurs familles, et ils lui annoncent des mariages, des naissances et des morts. Elle ne peut éviter le docteur Maurillet, et elle lui promet sa visite pour le lendemain.

Le soir tombe, les collines du cap sont cuivrées. Aucune villa ne détériore ce calme coin de terre qui évoquait à l'abbé Chabert la Galilée et Jésus.

Le soir tombe. Ivy entre à l'église. L'autel de la Vierge Marie est illuminé et recouvert de roses. La foule psalmodie :

Salus infirmorum.

Refugium peccatorum.

Ivy se souvient que ces litanies ont été ses premières oraisons. Mais, aujourd'hui, elle a le droit de les réciter avec tous ces fidèles; et, peu à peu, elle se sent soutenue et moins délaissée.

Des chants de maçons et les grincements d'un treuil la réveillent en sursaut.

Elle monte au sanatorium. Les allées sont sablées, les plates-bandes fleuries, les pelouses tondues.

Sur la terrasse, dans une bergère, Ivy voit une jeune femme allongée qui la regarde, lui sourit et l'appelle.

Ivy s'avance et pousse un cri en reconnaissant Colette Nanteuil.

— J'ai changé, hein? murmure l'actrice. Oh! ne dites pas non! C'est fini. Je meurs!

De grosses larmes tombent de ses paupières.

Une infirmière s'approche :

— Mon enfant, il ne faut pas vous agiter.

— M'agiter... m'agiter, oh, la, la!... pas même la force de porter mes bras.

Sa voix a une intonation gouailleuse. Mais quel désespoir dans ses yeux agrandis!

— Drôle de se revoir, dit-elle à Ivy. J'en avais le pressentiment sur le quai de la gare, et vous?

— Moi aussi.

— J'ai pensé à vous.

— Vous avez été si charmante pour moi.

Une émotion brusque étreint Ivy, elle balbutie :

— Il faut que je vous quitte.

— Déjà!

— Le docteur m'attend.

— Vous reviendrez me voir?

— Je vous le promets.

Colette se souleva :

— Revenez... je vais mourir... c'est affreux... personne, personne... comme un chien... Revenez... Vous!

— Je viendrai, tous les jours, je vous le jure.

Elle posa alors sa main sur celle de Colette, brûlante, sèche, touchée par la mort.

La visite du sanatorium acheva de bouleverser Ivy. Mais un télégramme par lequel Christiane lui annonçait son arrivée lui rendit du courage.

XII

— ... et, en repoussant ce sabre dans son fourreau, j'ai eu l'impression qu'il me traversait le cœur.

Ivy se leva, tremblante, arpenta la chambre, la tête basse et les mains derrière le dos. Puis elle s'accouda contre la cheminée.

— N'avez-vous pas agi bien rapidement? demande Christiane.

— Non.

Elle vint s'asseoir devant son amie et répéta :

— Non.

— Votre situation est assez compliquée, maintenant. Je me suis renseignée. Votre fuite intrigue tout le monde.

— N'expliquez pas mon départ, Christiane. On ne comprendrait pas. Si j'avais pardonné à Walt, si je l'avais épousé, je l'aurais toujours vu allongé sur la banquette jaune de ce bar, en compagnie de débauchés comme lui. Si j'épousais M. Leclerc, je verrais toujours cette phrase : « Mort à

l'Anglais » gravée dans l'acier du sabre. Hantée par de telles images, on ne peut pas être heureuse ! Non... Non. Comment aimer un homme qui déteste mon pays. J'aime mon pays, Christiane.

— Et M. Leclerc, l'aimiez-vous ?

— Il me plaisait, certainement.

— Que comptez-vous faire ?

— Je l'ignore.

— Retournerez vous à Marseille ?

— Non.

— Retournerez-vous en Angleterre, alors ?

— J'y serais comme une étrangère.

— Ma pauvre Ivy !

— N'avez-vous pas de conseil à me donner, Christiane ?

— Oui, écrivez à Harry Brown. Dites-lui que vous l'attendez, qu'il vienne. C'est l'avis de Jacques, c'est celui de Rodolphe, et c'est aussi le mien.

— Je suis catholique, vous l'oubliez.

— Lui en voulez-vous beaucoup d'être protestant ?

— Non. C'est ainsi. Voilà.

— S'il acceptait votre religion, admettons l'impossible, s'il se convertissait par amour pour vous, l'épouseriez-vous ?

— Je crois que oui, maintenant.

— Si M. Leclerc reniait cette phrase, s'il vous assurait....

— On ne se convertit pas d'une haine de races.

Si, malgré nos croyances différentes, Harry et moi parvenions à réunir nos destinées, c'est parce que nous sommes Anglais tous les deux.

— Pourquoi avez-vous quitté votre pays?

— Ils n'ont pas su me retenir! La France, la religion romaine ont donné à mon âme la tendresse et la liberté qu'elle recherchait.

— Écrivez à Harry.

— S'il refusait de venir?

— Il ne refusera pas. Allons, écrivez, ou plutôt, télégraphiez. Vous gagnerez deux jours, et c'est énorme dans l'incertitude où vous êtes. Moi, je dois retourner à Marseille demain.

— Votre mari a été si bon de vous laisser partir.

— C'est lui qui m'a envoyée. Il vous aime beaucoup.

— Et il approuve ce projet, d'écrire à Harry?

— Oui, et il l'approuvera davantage encore lorsqu'il connaîtra les motifs de votre départ.

— Que lui seul les connaisse, ne les dévoilez à personne! Si on vous interroge, répondez que jamais je n'ai eu l'intention de me marier avec M. Leclerc, et que ma conduite le prouve.

-- Je vous le promets.

— Ah! Christiane, retourner en Angleterre, en aurai-je la force?

— Vous déciderez Harry à habiter dans le Midi une grande partie de l'année. Il travaillera tout aussi bien ici qu'en Angleterre.

— Acceptera-t-il?

— Soyez éloquente.

— Mon cœur m'inspirera-t-il?

— Chère Ivy, vous vous méprenez étrangement sur la qualité et les besoins de votre cœur. Que se passera-t-il, en ce cœur, lorsque vous vous trouverez en présence de votre ami? Vous prétendiez, il n'y a pas longtemps encore, que votre pays vous était indifférent. Et quel bouleversement n'a pas produit, dans tout votre être, une simple phrase! Elle vous a fait renoncer à un bonheur presque certain. Elle l'a rendu impossible! Ivy, votre âme est une âme profonde. Harry, c'est votre enfance, et vous ne vous doutez pas des vertus de certains souvenirs! On les croit morts, et, tout d'un coup, ils ressuscitent. Les événements qui se sont écoulés, depuis votre départ de Douvres, s'effaceront. Les tristesses qui vous dépriment, les idées qui vous torturent ne tiennent pas plus à votre âme, peut-être, que les nuages ne tiennent au ciel. Télégraphiez à Harry. S'il vient, c'est qu'il vous aime. Vous l'avez soumis à d'assez rudes épreuves pour avoir confiance, s'il répond à votre appel. Remettez à votre doigt l'anneau d'or qu'il vous a donné le soir de votre départ. Écrivez..... nous porterons immédiatement le télégramme à la poste.

Et à ce télégramme :

« Je vous verrai avec plaisir. »

Harry Brown répondit :

« Je serai près de vous après-demain. »

Et Ivy fut étonnée en sentant que l'espoir visitait, de nouveau, son âme.

Elle attend Harry, et ne quitte plus le chevet de Colette.

La jeune femme mourait lentement. Sans cesse elle disait à Ivy :

— Vous êtes gentille. Jadis vous m'avez consolée. J'aimais encore quelqu'un qui ne m'aimait plus. On a causé, toutes les deux. Ça m'a soulagée. Et c'est vous qui recevrez mon dernier soupir. Vous êtes tout pour moi, ma famille, ... tout, quoi! ... Ce sont les êtres inattendus qui jouent les grands rôles dans la vie...

Et elle prononçait les phrases déchirantes qui se pressent aux lèvres des créatures que terrifie la mort.

XIII

Un timbre électrique retentit. Une poulie grince, et le disque tourne à côté du poste d'aiguillage. Puis, un coup de sifflet, de la fumée et le rapide de dix heures entre en gare, stoppe et repart.

Harry Brown, sa valise de cuir rouge à la main,

traverse la voie, regarde autour de lui et s'avance vers Ivy.

— Je suis si content de vous voir, Ivy, dit-il avec calme, comment allez-vous?

— Bien, Harry, merci. Et vous?

— Très bien aussi.

— Et maman?

— Elle est en parfaite santé. Nous avons diné ensemble, avant-hier. Elle m'a chargé de mille tendresses pour vous.

Ils s'apprêtaient à franchir la barrière de la gare.

— Vous n'avez pas d'autres bagages, Harry?

— Non.

Ils prirent une voiture.

— Quel temps merveilleux, Ivy! Quel soleil!

Il mit un lorgnon noir :

— Figurez-vous, j'ai tellement travaillé que la lumière me fatigue, et les docteurs m'ont ordonné de faire beaucoup de sport. Et je leur ai obéi.

— Vous avez l'air plus fort. Vos épaules sont plus larges.

— Vous êtes toujours la même, vous, Ivy.

Et changeant de ton :

— Vous m'avez appelé. Me voici. Qu'y a-t-il?

— Plus tard, Harry, plus tard.

Harry ne put maîtriser un mouvement de surprise heureuse, en apercevant, à l'annulaire gauche d'Ivy, la bague qu'il lui avait donnée à bord de la *Ville-de-Dieppe*. Et ce mouvement, remarqué par Ivy, acheva de la rassurer.

Elle sourit en songeant au soin qu'elle avait mis à cacher cette même bague à Walt. Ses sourcils se froncèrent, cependant, quand elle se rappela les événements qui l'avaient obligée à couper, dans sa torsade, une longue mèche bouclée.

Pour ne pas laisser un silence s'établir, Ivy déplora les transformations et embellissements de Montaigle. A un détour de la route, entre des pins, la mer apparut tout à coup.

— Quel enchantement! s'écria Brown. Ivy, vous m'avez merveilleusement décrit ce paysage dans vos lettres. Je me l'imaginai tel qu'il est. Vous en avez même analysé l'atmosphère.

Dans sa façon de s'exprimer, il n'y avait ni amertume, ni sarcasme. Ivy sentit qu'elle avait eu tort de redouter cette entrevue.

— Nous voici arrivés.

La chambre d'Harry était dans un pavillon dépendant de l'hôtel.

Jusqu'au moment du déjeuner, Ivy resta seule. Il y avait longtemps que ses idées n'avaient été aussi tranquilles. Elle se félicita d'avoir appelé Harry auprès d'elle.

Ils causèrent très amicalement pendant le repas qu'ils prirent dans la salle à manger commune, mais à une table séparée.

— Montons au premier, proposa Ivy. Il y a un ravissant petit salon, nous irons ensuite sur la plage.

— Je l'ai parcourue avant le lunch, Ivy, et j'ai

photographié les ruines et de vieux arbres. J'ai gardé deux plaques pour vous. Cela fera plaisir à votre mère. Profitons, voulez-vous? de la clarté nette.

Ivy s'installa contre la balustrade de la terrasse. Les jardins qui s'étendaient derrière elle formaient un fond admirable.

— Votre mère n'a pas un seul portrait de vous. J'espère que ceux-là seront réussis. Et maintenant, Ivy...

— Vous pouvez fumer, Harry.

Et c'est avec une émotion véritable qu'Ivy respira l'odeur du tabac anglais.

— Je retourne demain à Londres. Pourquoi m'avez-vous fait venir?

Il y eut un silence.

— Vous avez l'air troublée, Ivy. Ma demande ne doit pas vous surprendre, j'imagine.

Il répéta :

— Pourquoi m'avez-vous fait venir?

Et comme Ivy ne répondait pas :

— Ivy, la dernière fois que nous nous sommes vus, c'était à Douvres, il y a trois ans. Vous nous quittiez, et vous savez les motifs de votre départ. Il ne s'est passé, pour moi, qu'un seul événement dans votre existence : votre conversion. Je ne vous adresse pas de reproches, Ivy. J'ai en vous une telle confiance, vous m'inspirez une telle admiration que je ne pense pas que vous ayez agi à la légère ou cédé à des influences quelconques. Vous

vous êtes convertie parce que cela vous était nécessaire, et je m'incline.

— Vous êtes bon, Harry. Vous...

— Je parle avec franchise à une femme qui représente, pour moi, ce qu'il y a d'excellent sur la terre. Quand vous m'avez écrit : « Que penseriez-vous de moi, si je devenais catholique? » j'ai été inquiet et bouleversé. Votre mère déclarait que c'était là, de votre part, des enfantillages. Certes, je n'étais point de son avis; mais, afin de ne pas l'attrister, j'ai feint de partager son jugement. A la lettre que je vous ai écrite à ce sujet, vous avez répondu : « Je suis protestante et je mourrai protestante. » Je vous en veux, pour cette réponse. Pourquoi manquer de sincérité avec moi? Vous m'avez menti! Je l'oublie aujourd'hui. Si vous m'avez appelé, c'est que vous n'êtes pas heureuse. Je ne veux pas connaître les désillusions qui vous ont enlevé le bonheur et qui vous ramènent à tout ce que vous avez abandonné, votre pays, votre famille...

A la voix d'Harry, à ses regards, Ivy comprit qu'il imaginait les événements de son existence, mais qu'il désirait lui éviter la honte de les raconter, ou s'épargner à lui-même la douleur d'en entendre le récit.

— Harry, murmura-t-elle, vous me parlez avec tant de douceur, avec une telle indulgence, que je suis plus humble que si vous m'accabliez d'outrages! Répondez à ce que je vais vous demander,

même si ces questions vous semblent sans à-propos. Que comptez-vous faire dans la vie, maintenant?

— Travailler, Ivy. Je suis heureux, parfois, quand je travaille. Cependant l'atelier est bien vide. Rien, là-bas, ne s'habitue à votre départ.

— Vous êtes malheureux, Harry?

— Ivy, est-ce pour me parler de moi que vous m'avez fait venir?

— Parler de vous ou de moi, Harry, n'est-ce pas la même chose?

— Nos destinées ne sont pas semblables. Je ne me marierai jamais, Ivy, tandis que vous...

— Je ne me marierai pas non plus, Harry. Je dois vous l'avouer... J'ai essayé de me marier... mais, au dernier moment, cela m'a été impossible...

— Et alors?

— Alors,... je vous ai télégraphié...

— Votre nouvelle religion vous a ôté, avec la paix du cœur, la possibilité de la retrouver, Ivy; les dispositions d'esprit, les troubles qui ont amené des changements dans votre âme n'étaient que transitoires. On ne renie pas sans remords. Votre nouvelle religion ne peut rien pour vous.

— Elle a satisfait certains désirs de mon cœur. Je vous le jure.

— Je vous crois.

— Ma religion m'a aidée à supporter la vie qui est lourde.

— La mienne m'a aidé à supporter mes chagrins qui sont lourds. C'est dans nos religions que nous avons puisé nos forces, et ces religions sont différentes, presque ennemies. Ah! Ivy, pourquoi nous entretenir ainsi de nous-mêmes! Nous élargissons le gouffre qui nous sépare! Ivy, qu'avez-vous fait?

Elle se prit la tête dans les mains et murmura :

— Je voudrais mourir.

— Et votre mère, y songez-vous?

— Maman se consolerait vite. Elle a ses deux garçons.

— Et moi! Ivy, ne suis-je donc rien dans votre existence?

— Vous...

Il ne la laissa pas terminer sa phrase :

— Revenez en Angleterre. Revenez-y complètement, définitivement. Au milieu des vôtres, reconquise par les vôtres, vous redeviendrez ce que vous étiez sans vous en apercevoir. Vous êtes Anglaise, Ivy. Comprenez-vous? Dans la détresse, c'est à moi que vous vous adressez. Revenez en Angleterre...

— Si je retourne là-bas, pourrai-je conserver ma religion?

— Les différences de religion se changent toujours en haines irréductibles. Accepteriez-vous que vos enfants fussent d'une religion différente de la vôtre?

— Non.

— Je vous approuve. Je ne l'accepterai jamais, moi non plus. Quelle direction auraient des en-

fants qui verraient leur mère aller à l'église, et leur père au temple.

— C'est juste, Harry.

Il y eut un nouveau silence.

— Ivy, que dois-je annoncer à votre mère?

— Que je reste ici.

— Bien. Le train de Vintimille-Douvres passe à cinq heures, ce soir. Je le prendrai.

— Quoi! Vous partez! Déjà?...

— Oui, mais n'oubliez pas une chose, Ivy, ma chère Ivy! Ma maison vide vous attend, et vous attendra toujours. Revenez demain, dans deux ans, plus tard! Revenez quand votre âme vous guidera, quand vous voudrez. Vous rentrerez : je ne vous adresserai pas de reproches. Plus vous aurez tardé, plus vous aurez besoin d'indulgence. Vous reprendrez votre place. Notre maison sera en joie.

Il se leva :

— Mais revenez telle que vous étiez jadis, fidèle à votre pays, à votre famille, à votre religion... Au revoir, Ivy.

— Au revoir, Harry! répondit-elle.

Et elle ajouta d'une voix envahie par les larmes :

— Embrassez bien maman, dites-lui que je l'aime et que je ne l'oublie pas.

— Je le lui dirai.

Il sortit.

Elle courut à la fenêtre, le vit traverser la route et regagner son hôtel.

Les pleurs qu'Ivy Hill verse dans ce boudoir où l'odeur du tabac anglais se mélange au parfum des roses lui évoquent les larmes versées, dans l'atelier d'Harry, un soir d'octobre. Et ces pleurs, malgré leur amertume, qu'étaient-ils, comparés aux sanglots qui la déchirent aujourd'hui? Mais aujourd'hui, pour où partir? Pour où?..

Le soir, Colette Nanteuil mourut, doucement endormie par la morphine.

Le notaire qui envoyait cinq cents francs par mois au docteur Maurillet ne put ou ne voulut donner aucun renseignement sur elle.

Ivy la fit enterrer au cimetière de Montaigle, où elle acheta un terrain.

Comme Colette Nanteuil était un nom de théâtre, on grava sur la tombe :

ICI REPOSE UNE JEUNE FEMME.

Il fut laissé à Dieu le soin de la reconnaître au jour du jugement.

Immédiatement après les funérailles de Colette, Ivy retourna à Marseille. Elle rencontra, place Castellane, le révérend Herbert Stowe.

— Je suis content de vous voir, chère miss Hill, et de vous faire part de mes fiançailles.

— Soyez heureux.

— Je vous souhaite de l'être autant que je le serai, chère miss Hill.

Le lendemain matin, Ivy s'embarquait pour l'Italie, à bord du *Trinacria*.

XIV

Pendant deux mois, ses amis reçurent, assez régulièrement, des cartes postales de Venise, de Vérone, de Padoue. Puis, plus rien.

Les religieuses de Génésareth informèrent Fanny qu'Ivy avait réclamé ses effets, et qu'elles les avaient expédiés à Florence, hôtel d'Albion.

Des mariages et des divorces, des naissances, des morts et des scandales, le train commun de l'existence fit bien vite oublier miss Ivy Hill. Elle avait plu, pendant deux saisons, et s'en était allée.

Quand une femme agit, soit en bien, soit en mal, d'une façon déconcertante, Denise Boyer, Valentine Ménard, Lucette Crozier expliquent sa conduite par cette phrase :

« C'était une créature dans le genre d'Ivy. »

Et, bientôt, cette phrase elle-même ne fut plus prononcée.

On se souvient encore d'Ivy chez les Albrand.

C'est un soir d'hiver, Rodolphe a apporté des marrons et réclamé du porto :

— Il nous manque miss Ivy, s'écria-t-il soudain.

Jacques et Christiane répondirent simultanément :

— Tiens, je pensais à elle.

— La chère âme! Plus de nouvelles, reprit Rodolphe en se promenant de long en large dans le cabinet de Jacques. Je l'ai accompagnée au bateau par hasard. Comme elle a eu raison de partir ainsi! Un train vous conduit d'un pays dans un autre, sans que l'on s'en aperçoive. Tandis que partir en mer! On a bien l'impression d'abandonner ceux qui tenaient à vous, et de quitter un pays! On voit s'effacer les rivages, puis les montagnes, et c'est vraiment du passé, un fragment de l'existence qui s'effondre dans un gouffre. Ensuite, ce sont les grandes toiles bleues de la mer et du ciel. Et, lentement, à l'horizon, la terre vers qui l'on va apparaît. On a le sentiment d'arriver autre part. Pauvre Ivy!

— Pourquoi la plaindre? protesta Jacques. Elle est jeune, belle, indépendante.

— Ah! si tu l'avais vue au moment du départ. Je l'aimais, cette chère fille. Je le lui ai avoué, à moitié, mais en souriant, à bord du bateau. Elle n'a pas compris. Je m'y attendais, du reste. Comment prendre au sérieux un monsieur qui débite des bouffonneries et s'habille avec extravagance! Je n'ai pas insisté. Quand le bateau eut démarré, elle s'est portée, successivement, à tous les endroits du pont d'où elle pouvait me voir encore. Elle s'est penchée au-dessus des bastingages, à l'arrière,

en agitant son mouchoir. Moi, j'agitais mon chapeau. Le navire franchit la passe; j'aperçus, pendant quelques secondes, l'extrémité des mâts au-dessus des rochers, et ce fut fini. Je m'imaginai, en retournant à l'atelier, Ivy seule, sur le pont... seule avec son cœur, son cœur charmant et blessé...

— Tu exagères, Rodolphe, tu exagères...

— Non! N'est-il pas étrange que cette resplendissante créature n'ait pas cessé de souffrir? A la voir, dans un salon, qui ne l'eût dite créée pour le triomphe! Hélas! elle était trop avertie, trop ardente et naïve. Les événements de son existence, elle les racontait à toutes les jeunes femmes dont elle s'engouait. Elle les traitait en amies intimes. La malheureuse n'avait que des amies intimes... et pas une amie! On se répétait ses confidences, on en riait. Jamais, jamais Ivy ne pourra être heureuse. Qu'est-elle devenue? Peut-être est-elle religieuse ou garde-malade. Peut-être aussi s'est-elle arrangé une existence médiocre, en Angleterre. Si elle était heureuse, nous l'aurions revue. Elle me fait songer à ce rosier que vous avez transplanté au fond de votre jardin, Christiane. Dans la terre nouvelle, il s'est mis à pousser d'une manière étonnante. Ses tiges et ses fleurs recouvraient entièrement le mur. « Comme il est plein de sève », disiez-vous. Vous refusiez de l'émonder, et votre horticulteur, devant cette richesse de fleurs, hochait la tête : « Il va se laisser aller et mourir », disait-il. Et il eut raison. Votre rosier eut sa saison

merveilleuse de plante sauvage, qui a trouvé, dans un sol neuf, des aliments trop riches. Il s'est épuisé et ne porte plus que de petites fleurs. Et elles seraient restées belles ces fleurs, si vous aviez soigné ce rosier, malgré sa force, comme les autres rosiers.

— Ivy me fait penser aussi à une variante de la fable d'Ariane, continua Jacques : figurez-vous cette jeune princesse tentée par le mystère du labyrinthe. Avant de s'y engager, elle attache l'extrémité de son fil au tronc d'un arbre, et s'aventure dans l'ombre. Comment se perdrait-elle? Elle dévide lentement son peloton. Voici que le fil casse. Elle ne le remarque pas, car il a rencontré une anfractuosité de rocher et s'y est fixé. Ariane s'avance, tire son fil, et, le sentant retenu, poursuit sa course. Le fil casse encore et s'enroule, en fuyant, autour des racines d'un buisson. Ces péripéties se renouvellent jusqu'à ce que la fille de Minos, n'éprouvant plus de résistance, prenne peur et s'avoue bel et bien égarée. Alors, il lui faut revenir en arrière. Elle s'aperçoit que le fil est cassé en plusieurs endroits, que ce n'était pas la branche d'un arbre vigoureux qui le retenait, mais qu'il s'était embarrassé dans des broussailles ou glissé sous des pierres. Et, pour renouer son fil, afin de recommencer son voyage, elle s'achemine, à tâtons, vers l'entrée de l'obscur dédale. — Je crois que notre amie est en train d'accomplir le trajet du retour...

— Tu as peut-être raison, Jacques, répondit Rodolphe. Au crépuscule, à l'heure où la lumière trop faible ne me permet plus de travailler, je m'allonge sur le divan de l'atelier, et je songe à tout ce qui donne à l'existence son âpreté, ou sa poésie. Et, dans l'atmosphère que répandent en moi ces mots : l'amour, la mort, les séparations, le bonheur, le sacrifice, j'évoque notre amie...

La domestique entra et remit une lettre à Christiane. Elle la décacheta :

— Tiens, une lettre d'Ivy. Après l'avoir parcourue, elle s'écria, des larmes plein les yeux : Écoutez :

« MES CHERS AMIS,

« Je vous écris ces quelques lignes pour vous dire adieu pour toujours. J'entre au couvent de W... Je suis absolument, entièrement heureuse et satisfaite. L'amour que le monde peut me donner ne me satisfait pas. J'ai trouvé l'amour divin qui satisfait tout par son éternité. J'ai soutenu des luttes très dures et très pénibles contre ma famille ; mais rien n'est impossible quand c'est pour la cause de Jésus-Christ.

« J'ai été fiancée avec mon ami d'enfance pendant une semaine. Ensuite, j'ai tout rompu.

« Ma décision d'entrer au couvent a été prise le 6 mars, pendant la neuvaine de Grâce. Depuis, aucun doute sur ma vocation ! Je fais mon entrée

au noviciat, demain, comme postulante. Ma devise est celle-ci : « Vivre pour se vaincre, mourir pour « aimer. »

« Plus tard, vous aurez peut-être une fille. Envoyez-la à W... Je l'aimerai de tout mon cœur, en souvenir de mes chers Jacques et Christiane.

« Votre amie qui ne vous oubliera jamais ni par la pensée, ni par la prière. »

Christiane brisa par ses sanglots le silence qui suivit cette lecture.

— Pauvre, pauvre Ivy! balbutia-t-elle.

Jacques répondit gravement :

— Pauvre! Pourquoi, ma Christiane? Savons-nous ce qui est écrit dans notre destinée à tous?...

Rodolphe Ansert, selon son habitude, était étendu par terre, devant le feu.

Christiane, d'un mouvement de ses paupières, appela son mari auprès d'elle. Il s'approcha. Elle lui prit la main, l'embrassa, et, de nouveau se mit à pleurer.

— Qu'as-tu?

Elle articula avec peine :

— Je ne sais pas, je ne sais pas! j'ai froid partout, ce soir... et j'ai peur! j'ai si peur, ce soir...

— Admirable Ivy! s'écria alors le peintre, de cette voix chantante dont on ne pouvait dire, au juste, si elle exprimait de l'ironie ou de l'émotion. Admirable Ivy! Quelle lumière ces simples lignes

ne jettent-elles pas, dans cette âme précieuse!
Elle fut belle entre les filles des hommes!

Il essaya de plaisanter :

— Je vous le dis, en vérité, elle sera une sainte
parmi les élues du Seigneur!

Il regarda ses amis. Christiane avait sa tête
posée sur l'épaule de Jacques, et Jacques appuyait
sa joue contre les cheveux de Christiane.

Ansert s'écria :

— Oh! C'est que je me sens d'une mélancolie
épaisse ce soir! Mes enfants, je dîne et couche
chez vous! Vous me préparerez mon lit dans la
bibliothèque. Demain, en mer! Si le temps tient
ses promesses, l'*Ariel* filera grand large...

Sa gaieté sonnait faux.

Il jeta deux bûches dans l'âtre, tourna les bou-
tons de tous les commutateurs, reprit sa place
devant la cheminée, et maugréa :

— Mais pourquoi donc sommes-nous si tristes?

ÉPILOGUE EN 1919

Neuf heures du matin. J'ouvre mes fenêtres.
Une voix m'interpelle :

— Eh bien, vieux frère, comment as-tu passé cette première nuit?

C'est mon ami Hector Ménard, en permission comme moi. Il déjeune avec sa femme Valentine, sur la terrasse.

Je riposte :

— J'ai dormi tel un dieu!

Brandissant une tartine de pain beurré, il ajoute :

— Avoue que tu es tout de même mieux à l' « Africaine » qu'à l'hôtel!

— Certes, je ne regrette point d'avoir accepté ton hospitalité, quoique...

Ménard s'exalte, pendant que sa compagne mange d'assez mauvaise humeur.

— Hein, vieux frère, quel soleil!

— Radieux!

— Et fin novembre...

— C'est un miracle!

— Et quel paysage!

— Un enchantement!

A mes pieds, une vigne vierge recouvre de ses feuilles rouges et vernies le toit d'une tonnelle, s'unit à des rosiers encore fleuris, s'enlace autour d'un pin, l'enchaîne à un palmier, retombe sur un mur et se perd dans les lierres qui en cachent la maçonnerie. J'ai l'impression que la même plante décore ce creux de la Corniche, que nul vent ne visite jamais.

Plus bas, au cœur de la colline à pic sur la route, s'élançant d'énormes aloès bleuâtres; des touffes d'acanthé se courbent; des bouquets de saxifrages s'épanouissent; deux figuiers tordent leurs branches et des iris d'hiver foisonnent, mêlés à des graminées. Leur abondance, leur verdeur proclament que, dans ces pays, le rocher même est fertile.

A ma droite, le ciel apparaît entre les colonnes d'angle d'un hôtel qui fait figure de palais. D'ailleurs, blanches ou légèrement colorées, avec leurs serres et les balustrades de leurs terrasses, les vases et les statues de leurs bassins; enfoncées sous les pins noirs ou encadrées par leurs bas rameaux; gardées par des peupliers ou par des cyprès; leurs balcons de marbre ou de bois escadés et enguirlandés par des plantes grimpantes, les maisons environnantes m'évoquent des villas italiennes.

C'est la fin de l'automne, en 1917...

Des soldats anglais se baignent dans le petit port du Prophète envahi par les algues et les

varechs qui se décomposent en dégageant une forte odeur d'iode.

La Méditerranée est du même bleu turquoise que le ciel, unie comme lui et sans aucune nuance. Ils se fondent l'un dans l'autre et forment un brouillard brun où volent des poussières dorées. Cette brume lentement s'allège, se dissipe et les îles qu'elle voilait se montrent.

Les vapeurs reculent vers l'horizon, glissent derrière sa ligne, et, soudain, le golfe a toute sa beauté, serré par le Cap Couronne, bas sur la mer, et par le massif de Marsilho-Veyre, lourds blocs de rocs gris et ocre étagés et dont les soubassements se portent l'un l'autre.

Des chalutiers en patrouille, un chapelet de mines qui relie le château d'If au rivage, des torpilleurs escortant des transports peints en noir, les canons des batteries côtières qui tonnent, indiquent seuls que les temps sont changés. Avec la brise, les mouettes évoluent sur la rade et suivent le courant marron tracé par les eaux boueuses de l'Huveaune qui a son embouchure non loin de là.

La mer et le ciel deviennent d'un bleu plus foncé. Quelques bouillonnements d'écume, à la crête des vagues; quelques nuées dans l'espace, et c'est l'atmosphère, la couleur de Marseille colonie grecque et porte d'Orient. Je songe aux compositions de Puvis de Chavannes et me décide à l'instant d'aller les admirer.

Place de la Bourse, une main me saisit au coude.
Je me retourne, et m'écrie :

— Vous ! mon cher Dansert ! Quelle joie de vous revoir !

Nous nous étions souhaité bonne chance, le 1^{er} août 1914, à la gare de l'Est, et depuis...

Quelques phrases suffirent à nous renseigner sur nos destinées respectives. La mienne fut celle d'un aide-major de 2^e classe ; celle de Dansert celle d'un adjudant mitrailleur dans un régiment d'infanterie.

— Vous êtes en permission ?...

— En convalescence.

Je remarque sur la manche droite de mon ami trois brisques.

— Trois égratignures, m'apprend-il, un poumon traversé, le gras du dos labouré, la joue trouée...

Je demande :

— Et de la fatigue, de...

Il m'interrompt :

— Je me porte magnifiquement...

Il hocha la tête, murmura :

— Au physique...

J'insinue :

— Et au moral ?

— Au moral ? Au moral ?

Il me regarde :

— Cela va... et cela ne va pas... Comprenez-vous ?

— Non !

Nous déambulons bras dessus, bras dessous, dans la direction du fort Saint-Jean.

— Expliquez-vous, Dansert...

Près de la mairie, Dansert s'arrête :

— Voyez-vous ces maisons, en face, me dit-il, en me désignant du bout de sa canne les constructions aux façades vieil ivoire, percées de larges fenêtres et qui s'élèvent le long du quai de Rive-Neuve. Au dernier étage d'une de ces bâtisses, j'ai un atelier...

— Eh bien?

— A chacune de mes permissions, continue-t-il après un court silence, à chacun de mes congés de convalescence, je prends la résolution de perdre quelques heures dans cet atelier... et d'essayer de travailler. Jamais, entendez-vous, jamais je n'en ai eu le courage! Si je revoyais ma presse, ma vieille, ma massive presse en noyer, patinée et intacte comme un meuble de musée, souple à manier et cependant grinçante quand elle me livre les épreuves nettes de mes pointes sèches et de mes burins! Ah! mon cher, si je tripotais mes tampons, si je mélangeais mes encres, si je nettoyait mes outils... si je respirais l'odeur des tiroirs où sont entassées mes feuilles de Hollande et de Japon... si je frottai mes cuivres, avec quelle âme remonterais-je là-haut! Et il faut y remonter! Je veux, je dois y remonter avec tous mes moyens moraux et physiques!

Il articule ces derniers mots syllabe par syllabe, et conclut :

— Vous avez servi dans un bataillon de chasseurs, comme médecin auxiliaire. Vous savez ce que c'est que la guerre ! La guerre... notre guerre, celle des fantassins ! Elle est trop dure, trop grave, pour que nous puissions songer à autre chose, et pour qu'il soit raisonnable de s'en distraire...

— Je pense comme vous...

Il demeure muet. Afin de renouer l'entretien, j'interroge :

— Avant la guerre, à quoi étiez-vous en train de travailler ?

Sans répondre à ma question, il déclare :

— Et il y a bien d'autres douleurs encore !

Nous revenons sur nos pas, sans échanger une parole. Il descend quelques marches d'un escalier ménagé dans le quai. Je le suis. Nous parcourons une passerelle posée à même la mer, parmi des embarcations de toutes sortes.

— Notre bateau ! fait-il.

Il m'indique une barque catalane à demi pontée. Ses haubans effilochés, noirâtres, détendus, pendent contre le mât où brillent encore, par places, des segments vernis. La coque, blanche jadis, est sans couleur. Sous la ligne de flottaison, d'épaisses herbes marines ont poussé. Ce nom : *Ariel* se lit sur la proue.

— Notre bateau !... répète-t-il. Et ses yeux ne s'en peuvent détacher.

D'une voix dont l'accent et le tremblement m'émeuvent, il dit :

— Le dimanche, et parfois aussi pendant la semaine, nous allions en mer, croiser au large des îles ou pêcher devant les calanques... mon ami Jacques Albrand et moi ! Jacques a été tué ! Il laisse un enfant et une femme... deux existences foudroyées ! Et il laisse une œuvre dont il n'avait terminé qu'une faible partie... mais qu'il aurait réalisée...

Dansert s'assit sur le bastingage de la barque, et les yeux fascinés par l'eau qui miroitait entre les lattes de la passerelle :

— Mon ami est mort. Tous ceux que j'aimais sont morts... ou blessés. Tous ceux sur lesquels je ne m'étais pas trompé ! Je suis seul, horriblement, tragiquement seul.

Et debout :

— S'il ne sort pas une humanité sublime de tous ces deuils, de toutes ces larmes, de tout ce sang...

Il n'achève pas sa phrase, caresse les taquets de cuivre vert-de-grisé, et se rassied

— Il n'y a pas que les morts à déplorer ! Il y a les désillusions ! Quel mépris, contre lequel rien ne prévaudra jamais, n'aurons-nous pas pour certains êtres dont nous serrions la main avant août 1914 ? Si la guerre nous a prouvé que l'héroïsme de l'homme était sans limites, elle nous a démontré, aussi, que l'on pouvait tout attendre de sa lâcheté !

Voici que nous nous entretenons des âmes fangeuses rencontrées au hasard de la vie — et en pleine prospérité dans l'universel malheur.

Nous examinons notre existence, et parlons de relations communes. Les Ménard? Un ménage qui se désagrège. Je ne l'ignorais point. C'est pour éviter de pénibles tête-à-tête avec Valentine, qu'Hector m'a supplié de passer chez eux, à l'« Africaine », mes dix jours de permission. Service facile à rendre! Nous nous étions perdus de vue, Ménard et moi, depuis longtemps déjà, presque depuis son mariage. Je m'étais expatrié. Il s'était établi à Marseille. Dès le début de la guerre, en Alsace, quel ne fut pas mon étonnement en reconnaissant dans le chauffeur de l'auto attaché à notre ambulance, mon ancien camarade Hector Ménard! Et, depuis, nous faisons campagne ensemble.

De la catastrophe qui menaçait son bonheur, qui donc était responsable? Personne! La vie, sans doute, et ce vent de folie qui commençait à bouleverser notre pauvre terre.

Les Boyer suivaient leur exemple, et tant d'autres, tant d'autres...

— Cependant, — murmure Dansert — que de grandes âmes, toutes atteintes, celles-là, mais combien consolantes.

Il réfléchit quelques secondes, et, dans un sursaut :

— Tenez, l'an dernier, à pareille époque, j'étais à X..., vingt kilomètres en arrière, au repos. Dans le

cimetière, j'ai découvert la tombe d'une créature glorieuse. Une femme...

— Mais l'an dernier, à pareille époque, j'étais à X..., moi aussi. Nous subissions des bombardements aériens terribles. Que de victimes parmi les blessés et dans le personnel.

Dansert ajoute :

— Celle dont je parle était infirmière.

Il prononce :

— Ivy Hill.

A l'accent dont je répète ce nom, Dansert s'écrie :

— Vous l'avez donc connue !

Je réplique :

— J'ai reçu son dernier soupir !

Et je dus raconter sa mort :

Une attaque aérienne, aux lueurs grises de l'aube, à X... Deux torpilles tombent autour des ambulances, des ambulances de fortune : hôpitaux démontables que le génie édifie en quarante-huit heures derrière les secteurs de mort. Les chasseurs et la division marocaine : zouaves, tirailleurs, légionnaires sont en action depuis trois jours. Depuis trois jours, les blessés se succèdent. Les salles sont pleines. Pas de place perdue. Vous connaissez ça. Sur le toit d'une baraque, une troisième bombe pique droit : un coup inattendu, après un répit de quelques minutes, on croyait l'alerte passée. Encore un projectile : c'est la panique. La nuit, des cris d'hommes, des hurlements de ces hommes qui s'estimaient en sûreté,

pour quelque temps, du moins. Des infirmiers militaires sont atteints, et combien de blessés tués ! Il faut évacuer l'ambulance. On l'évacue. Tout le village est bombardé. C'est l'affolement. Il y a de quoi : jamais les oiseaux noirs n'ont accompli un travail aussi soigné. Civils, soldats, blessés se retrouvent dans les caves. Des plaintes, des pleurs d'enfants et de femmes, des ordres, et les tonnerres qui s'écrasent sur le sol.

Miss Ivy Hill est partie la dernière de sa salle. Je ne connaissais miss Hill que depuis l'avant-veille. Impossible donc de l'apprécier. J'avais remarqué une chose, cependant : un air inquiet, une expression de douleur posée comme un masque sur ses traits de belle fille robuste.

Dès les premières bombes, les faces des autres infirmiers se crispent. La sienne se détend. Je l'ai bien observée ; sa figure devient lumineuse : de l'apaisement, plus que du calme, de la sérénité. Cela m'étonne chez cette créature qui, telle que je l'imaginai, devait aimer la vie, et sur l'apparence de laquelle, pourquoi le nier ? j'avais risqué, comme tous les camarades, quelques plaisanteries.

Bref, la dernière, elle quitte l'ambulance, lorsque les malades, les blessés sont à l'abri. La voici dans le souterrain. Des bougies éclairent le tunnel creusé dans la craie. Miss Hill annonce que l'hôpital est en flammes. Et ces flammes permettent à l'ennemi de repérer l'endroit. Des bombes, encore

des bombes. Des cris. Des râles. Et, soudain, la nuit dans la cave.

J'appelle miss Hill. Elle appartient à mon service. J'ai besoin d'elle.

— Miss Hill!

Pas de réponse. Elle était là, cependant, il y a cinq minutes. Là, à l'extrémité de la file des malheureux, près de la sortie.

J'appelle encore. Sans succès. Où donc peut-elle bien être?

Le jour se lève. Une lumière verdâtre, terne, pénètre par les ouvertures du souterrain. Silence. Les taubes, les fokker sont en fuite.

— Miss Hill!

Enfin, la silhouette se découpe en noir dans le cercle verdâtre que forme l'entrée du tunnel. Je ne vois que sa silhouette noire. Elle descend... et comme une apparition, elle s'assied à côté d'un brancard. Elle tend à l'homme étendu sur le brancard un paquet volumineux. Je l'entends murmurer :

— My dear boy...

Mais le gars est mort.

Miss Hill lève les yeux vers moi :

— Excusez-moi, monsieur le major. Je suis si fatiguée!

Sa tête se renverse et heurte le mur. Un mouvement de ses coudes écarte son manteau. Sous le sein gauche, une tache rouge se montre.

— Vous êtes blessée, miss Hill?

Elle étend sa main sur le mort, et balbutie :

— Ce garçon est Anglais : un compatriote ! Il est fiancé avec une fille de France. Et pour lui plaire complètement, au lieu d'être lieutenant dans l'armée de son pays, il s'est engagé à la Légion étrangère. Quand il a su que l'hôpital était en feu, il a pleuré. Il m'a dit : « Les lettres de ma fiancée vont être détruites. Ses photographies et ses cheveux vont être détruits ! » Et j'ai compris alors que je devais aller chercher toutes ces choses, qu'il était de mon devoir, conforme à mon honneur, d'aller chercher les lettres, les photographies, les cheveux que ce garçon désirait sauver. C'était mon blessé. Je savais exactement où se trouvait son lit. J'ai trouvé ses fétiches d'amour ! Mais en sortant, une bombe... et voilà, Ivy meurt !...

D'un geste, elle m'indiqua qu'elle voulait écrire. Et voici ce qu'elle écrivit :

« S'il est permis de transporter mon corps, que ce soit au petit cimetière de Montaigne. Parlez pour moi à M. Bernard Alliès qui est mon ami. Dites-lui que le lierre meurt vraiment où il s'est attaché. Il comprendra. Que ma tombe soit bâtie auprès d'une autre tombe sur laquelle on lit cette phrase :

ICI REPOSE
UNE
JEUNE FEMME

« Si cela n'est pas autorisé, qu'on me laisse, s'il vous plaît, dormir à X... au milieu des soldats.

en terre de France. Vivre en France! Quel rêve! J'en ai réalisé une partie en venant y mourir! Vivre et mourir là... »

*
* *

Je ne rencontrai Ansert que deux ans plus tard, au début du printemps 1919, aux Champs-Élysées.

— Eh bien, mon vieil Ansert?

Il réplique :

— Je cherche du travail!

— Moi aussi! est ma réponse.

Libérés depuis peu, nous sommes vêtus, l'un et l'autre, de complets datant d'avant la guerre. Nous le constatons, et j'ajoute :

— Avez-vous été content de revoir Paris, les musées, les camarades?...

Comme il se tait, j'insiste :

— Qu'avez-vous revu avec le plus de plaisir?

Il me saisit aux épaules, et, dans une sorte de ricanement :

— Ce que j'ai revu avec le plus de plaisir? Eh bien, mon cher, ce sont deux canons. Deux affreux canons écrasés sur leur frein, comme des serpents cloués par la tête sur des troncs d'arbres! et sur ces canons, il y avait : — « Pris par le X... régiment d'infanterie. » — Et ce régiment est le mien. Et sous le numéro du régiment, il y avait une date. Et, à cette date, j'étais plus heureux qu'aujourd'hui. Je croyais, raide comme balle, que l'homme vaudrait mieux après...

Près de nous, un embarras de véhicules. Piétons, cochers, chauffeurs se disputent.

Dominant le tumulte, une voix gouailleuse décréte :

— T'en fais pas, Nénette! Ça se tassera!

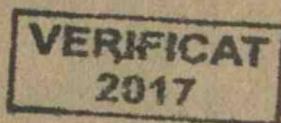
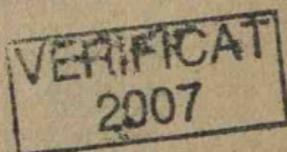
Dansert éclate de rire; puis il me quitte, en me souhaitant, comme là-haut, au moment de l'attaque :

— Bonne chance!

Mazargues, 1910-1919.



FIN



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, RUE GARANCIÈRE
